This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

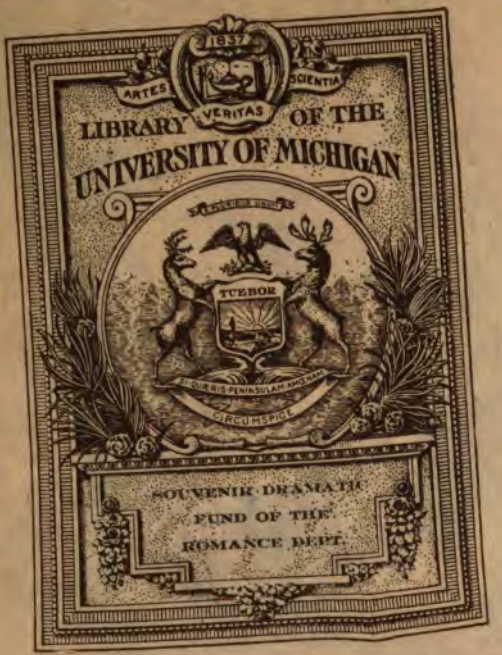
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

840.8
N95p

LES PARODIES DU NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

TOME PREMIER.

Explication de l'Eſtampe du premier Volume.

La Figure qui décore le Frontiſpice de ce Volume, repreſente la toile du Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, qui ſert aujourd'hui aux Comediens Italiens Ordinaires du Roy.

Frontispice du 1er Volume

Le Nouveau Theatre Italien.

LES PARODIES DU NOUVEAU THEATRE ITALIEN, OU

RECUEIL DES PARODIES Repréſentées ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy.

Avec les Airs gravés.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée de pluſieurs Parodies.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez BRIASSON, Ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Tome 1. *contenant les Piéces en ver.*

Catalogue des Parodies repreſentées depuis 17 juſqu'à preſent,

Diſcours à l'occaſion d'un diſcours de M. D. L.

OEDIPE TRAVESTI, *Parodie* d'Oedipe de M. DE VOLTAIRE.
ARTEMIRE, *Parodie* d'Artemire de M. DE VOLTAIRE.
AGNES de CHAILLOT, *Parodie* d'Inès de Caſtro, de DE LA MOTTE.
Le MAUVAIS MENAGE, *Parodie* d'Herode & Mariamne de M. DE VOLTAIRE.
Le CHEVALIER ERRANT, *Parodie* d'Oedipe, de M. DE LA MOTTE.
La MECHANTE FEMME, *Parodie* de la Medée, de M. DE LONGEPIERRE.
Les ENFANS TROUVE'S, *Parodie* de Zaire, de M. DE VOLTAIRE.
Le BOLUS, *Parodie* du Brutus de M. DE VOLTAIRE.
ARLEQUIN au Parnaſſe, ou la Folie de Melpomene, *critique* de la Tragedie de Zaire.

Tome ſecond.

La RUPTURE du CARNAVAL & de la FOLIE, *Parodie* de l'Opera du Carnaval & de la Folie, de M.
HERCULE FILANT, ou OMPHALE, *parodie* de l'Opera d'Omphale.
ARLEQUIN PERSE'E, *parodie* de l'Opera de Perſée.
Le SERDEAU des THEATRES, *critique* & *Parodie* de pluſieurs Piéces.
PARODIE, Tragi-Comedie, *critique* & *Parodie* de pluſieurs Piéces.
LES NOCES d'ARLEQUIN & SILVIA, *Parodie* de l'Opera de Thetis & Pelée.
AMADIS le CADET, *Parodie* de l'Opera d'Amadis de Grece.

Tome troiſiéme.

ARMIDE, *Parodie* de l'Opera de ce nom.
MOMUS EXILE', ou les TERREURS PANNIQUES, *Parodie* de l'Opera des Elemens.
Le CAHOS, *ſeconde Parodie* de l'Opera des Elemens.
ARLEQUIN ATYS, *Parodie* de l'Opera d'Atys.
MEDE'E & JASON, *Parodie* de l'Opera de Medée.
L'ISLE de la FOLIE, *critique* & *Parodie* de la Comédie de l'Iſle de la Raiſon.
PYRAME & THISBE', *Parodie* de l'Opera de Thisbé.

ARLEQUIN ROLAND, *Parodie* de l'Opera de ce nom.
Tome quatriéme.
ARLEQUIN BELLEROPHON, *Parodie* de l'Opera de Bellerophon.
LA BONNE FEMME, *Parodie* de l'Opera d'Hipermneſtre.
ALCESTE, *Parodie* de l'Opera d'Alceſte.
ARLEQUIN TANCREDE, *Parodie* de l'Opera.
Le JOUEUR & D. MICCO, *Parodie* de l'Opera Italien des Bouffons.
HESIONE, *Parodie* de l'Opera d'Heſione.
PHAETON, *ſeconde Parodie* de l'Opera du même nom.

12 Mars 11. Le Hay.

AVIS DU LIBRAIRE.

CEtte nouvelle Edition des Parodies a bien des avantages ſur la précedente ; car outre les piéces qui y ſont ajoûtées, & qui manquoient cy-devant, on y trouvera plus d'exactitude & une meilleure diſpoſition ; les Muſiques entierement regravées & mieux écrites, faciliteront beaucoup ceux qui ſont bien-aiſes de s'en aider pour la recherche des Airs.

J'ai mis dans le premier volume toutes les Parodies des Tragédies, afin de réunir dans un ſeul volume toutes les Piéces en vers ; les Parodies d'Opera ſuivent enſuite dans les autres volumes.

Ceux qui ont la premiere Edition, pourront avoir les additions, en un volume ſéparé.

DISPOSITION GENERALE des divers Recueils des Comédies du nouveau Théâtre Italien, qui ſe vendent chez Briaſſon.

LEs Comédies Italiennes, ſous le nom de Théâtre de Riccoboni, ou Théatro di Luigi Riccoboni, en 3. volumes.

Les Comédies Françoiſes intitulées: Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil general des Comédies repreſentées par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, *in-douze* 9. Volumes, avec les Airs gravés des Vaudevilles.

NOTA. *Ceux qui ont les Editions précedentes, pourront les completter au moyen d'un Supplément qui ſe vend ſéparément en 4. volumes, où ſe trouvent auſſi toutes les Muſiques.*

Les Parodies du nouveau Théâtre Italien en 4. volumes avec les Airs gravés des Vaudevilles.

NOTA. *Ceux qui ont la précedente Edition, pourront avoir auſſi les augmentations de cette nouvelle Edition, ſéparées en un volume in-douze.*

Autres Recueils de Théâtre qui se vendent dans la même Boutique.

Le Théâtre & autres Oeuvres du sieur Riviere Dufresny, 6. volumes *in-douze* avec les Musiques gravées.

Le Théâtre de M. de Brueys, 3. volumes *in douze. On vend aussi de cet Auteur* l'Histoire du Fanatisme de notre tems, 3. volumes *in douze*; & le Traité de l'obéissance des Chrétiens aux Puissances Temporelles, *in-douze.*

Le Théâtre & autres Oeuvres de M. Palaprat.

Le Théâtre & autres Oeuvres de M. l'Abbé Nadal, 3. volumes *in douze.*

CATALOGUE GENERAL De toutes les Parodies qui ont été repreſentées par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roy.

NOTA. *Les Piéces qui ſont marquées d'une Aſteriſque * ne ſont pas dans ce Recueil, quoiqu'imprimées ailleurs. Celles en caracteres ordinaires n'ont jamais été imprimées.*

* ACHILLE & DEIDAMIE, Parodie de l'Opera du même nom, par Mrs *Romagneſi* & *Riccoboni*, 4. mars 1734.

AGNE'S de CHAILLOT, Parodie en vers & un Acte, de la Tragedie d'Inès de Caſtro, par M. *Dominique*, 24. Juillet 1723. T. 1.

ALCESTE, Parodie en un Acte & en Vaudeville, de l'Opera d'Alceſte, par Mrs *Dominique & Romagneſi*, 21. Decembre 1728. T. 4.

Amadis, Parodie en un Acte de l'Opera d'Amadis de Gaule, par Mrs *Dominique & Romagneſi*, 27. Novembre 1731.

AMADIS le CADET, Parodie en un Acte

& en Vaudevilles, de l'Opera d'Amadis de Grece, par M. *Fuſelier*, 24. Mars 1724. T. 2.

Amours (les) de Vincennes, Parodie en un Acte, de l'Opera d'Iſſé avec des divertiſſemens, par M. *Dominique*, 12. Octobre 1719.

Arlequin Romulus, Parodie en vers, & en un Acte, de la Tragédie de Romulus, par M. *Dominique*, 18. Fevrier 1722.

Arlequin Perse'e, Parodie en Vaudevilles, & en trois Actes, de l'Opera de Perſée, par M. *Fuſelier*, 18. Decembre 1722. T. 2.

Arlequin Atys, Parodie en un Acte & en Vaudevilles, de l'Opera d'Atys, par M. *Ponteau*, 22. Janvier 1726. T. 3.

Arlequin Roland, Parodie en un Acte & en Vaudevilles de l'Opera de Roland, par Mrs *Dominique* & *Romagneſi*, 31. Decembre 1727. T. 3.

Arlequin Bellerophon, Parodie en un Acte & en Vaudevilles, de l'Opera de Bellerophon, par Mrs *Dominique* & *Romagneſi*, 7. Mai 1728. T. 4.

Arlequin Tancrede, Parodie de l'Opera de Tancrede, par Mrs *Dominique* & *Romagneſi*, 19. Mars 1729. T. 4.

Arlequin au Parnasse, ou la Folie de

Melpomene, Critique de la Tragédie de Zaïre, par un *Anonyme*, 4. Décembre 1732. Tome 1.

ARMIDE, Parodie en un Acte & en Vaudevilles, de l'Opera d'Armide, par M. B**** 21. Janvier 1721. T. 3.

ARTEMIRE, Parodie en un Acte de la Tragedie d'Artemire, par M. *Dominique*, 10. Mars 1720. T. 1.

Banquet (le) Ridicule, Parodie en un Acte, par M. *de Liste*, 3. Fevrier 1723. Cette Piéce eſt en Vaudevilles, & compoſée d'une ſeule Scéne, jouée par 4. Acteurs, qui ſont, Pantalon, Arlequin, Dominique en Pierrot, & Paghuetti en Polichinelle. Elle contient la critique du Banquet des Sages.

Le BOLUS, Parodie en vers & en un Acte, de Brutus, Tragédie de M. de Voltaire, par Mrs *Dominique* & *Romagneſi*, 28. Janvier 1731. T. 1.

BONNE (la) FEMME, Parodie en un Acte & en Vaudevilles, de l'Opera d'Hypermneſtre, par Mrs *Dominique* & *Romagneſi* 28. Juin 1728. T. 4.

CAHOS (le) Parodie du Ballet des Elemens, en quatre Actes, un prologue & des divertiſſemens, par M. *Le Grand*. 27. Juillet 1725. T. 3.

CHEVALIER (le) ERRANT, Parodie en vers de l'Oedipe de M. de la Motte, par M. *Le Grand*, ſous le nom de M. G*** 30. Avril 1726. T. 4. 1.

Collinette, Parodie en vers, & un acte, de Polixene Tragedie, qui compoſe un des Actes des Trois Spectacles, de M. *Dumas d'Equebert*, 4. Septembre 1729.

LES ENFANS TROUVÉS, Parodie de la Tragédie de Zaire de M. de Voltaire, par M. *Romagneſi*, 9. Novembre 1732. T. 1.

* LES GAULOIS, Parodie de la Tragedie de Pharamond, par M. *Romagneſi*, 17. Septembre 1736.

HERCULE FILANT, Parodie en un Acte, de l'Opera d'Omphale, par M. *Fuſelier*, 15. May 1721. T. 2.

HESIONE, Parodie en un Acte, & en Vaudevilles, de l'Opera du même nom, par Mrs *Dominique* & *Romagneſi*, 28. Octobre 1729. T. 4.

Hippolite & Aricie, Parodie de l'Opera de ce nom, par M. *Romagneſi*, 30. Novembre 1733.

Les Indes chantantes, Parodie de l'Opera des Indes galantes, par Mrs *Romagneſi* & *Riccoboni*, 17. Septembre 1735.

JOUEUR (le), Parodie en Vaudeville de l'Opera Italien des Bouffons, repreſenté ſur le Théâtre de l'Opera par un Acteur & une Actrice Italienne. Cette Parodie a été donnée à la ſuite des Payſans de qualité & des Débuts, par Mrs *Dominique & Romagneſi* le 14. Juillet 1729. T. 4.

ISLE (l') de la FOLIE, Comédie Françoiſe en un Acte avec des divertiſſemens, par Mrs *Dominique*, *Lelio fils* & *Romagneſi*, 24. Septembre 1727. C'eſt une critique de la Comédie de l'Iſle de la Raiſon, T. 4. 3

MAUVAIS (le) MENAGE, Parodie en vers d'Herode & Mariamne de M. de Voltaire, par M. *Legrand*, 19. May 1725. Elle a paru ſans être annoncée, T. 1.

MECHANTE (la) FEMME, Parodie de la Medée de M. de Longepierre, par Mrs *Dominique* & *Lelio fils*, 23. Octobre 1728. T. 1.

MEDE'E & JASON, Parodie en un Acte & en Vaudevilles, de l'Opera de Médée & Jaſon, par Mrs *Dominique*, *Lelio fils* & *Romagneſi*, 28. May 1727. T. 3.

Medée & Jaſon, ſeconde Parodie de

l'Opera du même nom, par M. *Carolet*, 13. Decembre 1736.

Melpomene vengée, critique de l'Opera des amours des Déeſſes, & Parodie en un Acte & en Vaudevilles de la Comédie des Trois Spectacles; par M. *de Boiſy*, 3. Septembre 1727.

D. Micco è Lesbina, dernier intermede de la Parodie du Joueur, & que les Auteurs y ajouterent le 17. Août 1729. T. 4.

Momus exilé, ou les Terreurs paniques Comédie Françoiſe en un Acte avec des divertiſſemens; Parodie du Ballet des Elemens, par M. *Fuſelier*, 25. Juin 1725. T. 3.

Noces (les) d'Arlequin & Silvia, Parodie de l'Opera de Thétis & Pelée, en un Acte & en Vaudevilles, par M. *Dominique*, 19. Janvier 1724. T. 2.

Oedipe travesti, Parodie en vers de l'Oedipe de M. de Voltaire, par M. *Dominique*, 17. Avril 1719. T. 1.

Omphale, *voyez* Hercule filant.

Parodie, Tragi-Comedie, Comédie Françoiſe en un Acte par M *Fuſelier*, 23. may 1723. L'Auteur de cet ingénieux Ouvrage a parodié pluſieurs endroits de nos meilleurs Poëtes, & a lié

le tout pour en composer une Comédie dans laquelle il critique avec beaucoup d'esprit plusieurs piéces de ce tems là. C'est un morceau unique. T. 2.

PELERINAGE (le) de la Foire de la Campagne, ou le Triomphe d'Arlequin, Parodie en un Acte, des Fêtes d'Eté, par M. *Dominique*, 14. Septembre 1719.

Phaëton, Parodie en un Acte & en Vaudevilles, de l'Opera de Phaéton, par M. l'A*** M*** 11. Decembre 1721.

PHAETON, nouvelle Parodie de l'Opera du même nom, en un Acte & en Vaudevilles, par Mrs *Dominique* & *Romagnesi*, le 25. Fevrier 1731. T. 4.

PHILOMELE, Parodie en un Acte & en Vaudevilles, de l'Opera de Philomele, par M. *Sirost*, 12. Juin 1723.

PYRAME & THISBE', Parodie en un Acte & en Vaudevilles, de l'Opera de Thisbé, par Mrs *Dominique*, *Romagnesi* & *Riccoboni*, 13. Novembre 1726. T. 3.

RUPTURE (la) du CARNAVAL & de la FOLIE, Parodie en un Acte avec des agrémens, de l'opera du Carnaval & de la Folie, par M. *Fuselier*, 6. Juillet 1719. T. 2.

* LES SAUVAGES, Parodie de la Tragedie d'Alzire de M. de Voltaire, par Mrs *Romagneſi & Riccoboni* 5. Mars 1736.

SERDEAU (le) DES THEATRES, Parodie *ou plûtôt* excellente critique du Banquet des ſept Sages, des Nôces de Gamache, & de l'Opera de Pirithoüs, en un Acte & en Vaudevilles, par M. *Fuſelier*, 19. Fevrier 1723. T. 2.

THETIS & PELE'E, *voyez* NOCES d'ARLEQUIN & de SYLVIA.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *Quatre volumes de Parodies, ſuite du Théâtre Italien*; & toutes ces Piéces ayant été repreſentées en public, & même imprimées dans leur tems, je crois que cette nouvelle Edition en peut être permiſe. A Paris ce 12. Juillet 1737.

Signé, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: Salut. Notre bien amé A.C. BRIASSON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au public *le Nouveau Théatre Italien*, avec les *Mémoires des Hommes illuſtres*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége ſur ce néceſſaires; offrant pour cet effet de les faire réimprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire

faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desd. Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès

mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement, & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le 7. jour du mois de Septembre l'an de grace 1736. & de notre Regne le 22. Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 851. folio 306. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 27. Septembre 1736.

Signé, G. MARTIN, *Syndic.*

DISCOURS

A L'OCCASION

D'UN DISCOURS

de M. D. L. M.

Sur

LES PARODIES.

Nouvelle édition augmentée.

Avec Approbation & Permiſſion.

M. DCC. XXXVIII.

DISCOURS

A L'OCCASION

D'un diſcours de M. D. L. M.

Sur

LES PARODIES.

A *l'occaſion de Romulus*, dit M. D. L. M. * *j'ai parlé des Critiques ; à l'occaſion d'Inés, je dirai auſſi quelque choſe des Parodies.* Ceci prouve démonſtrativement que M. D. L. M. n'attaque les Parodies qu'en paſſant, & qu'il ne faut pas s'imaginer qu'il ait fait ſon Diſcours exprès pour déclamer contr'elles, comme on pourroit l'inferer du long procès qu'il leur intente. La courte réponſe qu'on lui oppoſe, n'eſt ſûrement faite que *par occa-*

* Oeuvres de Théâtre de M. D. L. M. Page 126. Tome II.

ſion, & n'auroit jamais vû le jour, ſi l'Editeur du *nouveau* Théâtre Italien n'avoit pas *voulu* y joindre l'impreſſion des Parodies. *Les* Auteurs de ces Piéces n'ignorent *pas* combien elles perdent lorſqu'elles ſont éloignées de l'objet de leur critique; ils ſçavent fort bien que tout ce qui eſt relatif, ne peut être ſenti qu'à proportion de la connoiſſance des raports; mais la réſolution étoit priſe de les imprimer, ils n'ont pû ſe diſpenſer de ſubir leur deſtinée; ainſi, que le Public & M. D. L. M. (tout differens qu'ils ſont quelquefois d'opinion) s'accordent aujourd'hui, s'ils le jugent à propos, pour condamner l'Edition des Parodies: leur cenſure ne regardera point du tout les Auteurs de ces bagatelles.

Voici comme débute M. D. L. M. en commençant ſon plaidoyer contre les Parodies. *Quelque Lecteur trop grave trouvera peut-être que c'eſt déroger à la dignité de ma matiere, * que de m'arrêter à un genre qui n'eſt qu'une eſpece de bouffonnerie, &c.* Je ne rapporterai pas ici toutes les qualifications détournées que cet ingenieux Critique employe dans la ſuite de ſon diſcours, où il

* *Nota.* Que la matiere que traite dans ſon diſcours M. D. L. M. eſt ſa Tragédie d'Inès de Caſtro.

tâche d'établir que la Parodie n'eſt qu'une mode Françoiſe, fille d'un badinage dangereux, amuſement malin des eſprits ſuperficiels.

Voïci comme parle un Sçavant * qui poſſede le rare aſſemblage du goût & de l'érudition, dans une curieuſe Diſſertation qu'il a donnée ſur l'origine & le caractere de la Parodie. Cette Diſſertation eſt imprimée dans l'Hiſtoire de l'Academie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, année 1733. Tome VII. page 398. Edition de Paris. *La principale eſpece de Parodie eſt*, dit-il, *un Ouvrage en vers, compoſé ſur une piéce entiere, ou ſur une partie conſiderable d'une piéce de Poëſie connuë, que l'on détourne à un autre ſujet & un autre ſens, par le changement de quelques expreſſions.... La Parodie devient entre les mains de la critique, le flambeau dont on éclaire les défauts d'un Auteur qui avoit ſurpris l'admiration.* Une définition ſi poſitive & ſi avantageuſe au travail dramatique, ſi rabbaiſſé par M. D. L. M. n'eſt point hazardée; elle a pour garants les Rheteurs Grecs & Latins, qui n'ont pas dédaigné de diſcuter les droits & les formes de la Parodie. Ciceron même, l'é-

* Monſieur l'Abbé Sallier de l'Academie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, &c

loquent & le judicieux rival de *Demoſthene*; Ciceron moins délicat, ſans doute, que M. D. L. M. a déſigné les ſources & enſeigné les regles de la Parodie dans ſon ſecond Livre de l'Orateur. Enfin c'eſt l'ami du plus galant de tous les Athéniens, l'ami du fameux *Alcibiade*, l'ami d'un héros élevé par le ſage *Socrate*, c'eſt *Hégémon** qui eſt l'ingenieux inventeur de la Parodie; *elle étoit*, dit M. l'Abbé S****. *à peu près dans le goût de celles qu'on donne aujourd'hui ſur nos Théâtres.*

Ajoutons à des titres ſi anciens & ſi reſpectables, deux ſuffrages modernes qui ne les affoibliront pas. Le docte Abbé *Menage* a parodié un Sonnet de *Malherbe*, & le redoutable Cenſeur du Parnaſſe François, l'illuſtre *Deſpreaux*, a parodié des Scenes entieres de la Tragedie du *Cid* dans ſon *Chapelain décoiffé*.

Les Amateurs du Théâtre, avides de ſçavoir tout ce qui peut ſe dire ſur la Parodie, doivent ſe ſatisfaire en liſant la Diſſertation inſtructive & ſçavante qui m'a fourni les preuves victorieuſes que je viens d'alleguer. Ils ne manqueront pas de lire auſſi le quatriéme Livre des obſervations ſur

* Hégrémon de Thaſos Iſle de la mer Egée.
** Page 408. de la Diſſertation déja citée.

ſa Comedie & ſur le génie de Moliere, par Loüis Riccoboni, Acteur du Théâtre Italien, qui eſt diſtingué par ſon jeu expreſſif, & qui joint le mérite litteraire à celui de la Scene, dans ſa perſonne & dans ſa famille.

Revenons au diſcours de M. D. L. M. contre les Parodies : il déclare hautement dans ſa Préface d'Inès, *qu'il a ri* d'Agnès de Chaillot, & que *ſa Maſcarade* lui a paru réjoüiſſante : c'eſt-là nous rendre un compte ſincere du plaiſir qu'il a goûté à la Comédie Italienne ; d'où vient qu'il n'a jamais parlé de celui que lui a procuré *Momus fabuliſte* à la Comédie Françoiſe ? eſt-ce que cette eſpece de Parodie de ſes fables ne l'auroit pas diverti ? apparemment M. D. L. M. n'eſt pas ſi aiſé à rejoüir que le Public.

M. D. L. M. avance dans des raiſonnemens plus artificieux que ſolides, que *les Parodies tournent la vertu en paradoxe, & eſſayent ſouvent de la rendre ridicule.* M. l'Abbé S***. ſoûtient au contraire que la Parodie eſt quelquefois un trait dont la vérité s'arme à propos pour venger la timide vertu : Si la Theſe de M. D. L. M. étoit démontrée, les Parodies ſeroient cer-

* page 402. de la Diſſertation déja citée.

tainement

tainement très-condamnables ; mais si les Parodies, bien loin de tourner la véritable *vertu en paradoxe*, ne décréditent seulement que la vertu chimérique & romanesque ; si bien loin d'essayer de rendre la vertu ridicule, elles n'apostrophent que la vertu véritablement ridicule, alors ces ouvrages ne doivent plus être regardés comme *une espece de bouffonnerie*, mais comme une critique sensée & même utile pour les mœurs : ils ne doivent plus être regardés comme les ennemis de la vertu, mais comme ses défenseurs ; n'est-ce pas la défendre que d'attaquer ce qui la contrefait ?

Il semble à la gravité austere des discours de M. D. L. M. que ses Tragédies fourmillent d'exemples de la vertu la plus épurée ; cependant les connoisseurs prétendent qu'il n'est pas peu embarassant d'y démêler un caractere digne d'être imité. La vertu que M. D. L. M. fait triompher si hautement dans ses Dissertations, ne regne pas avec un pareil éclat dans ses Oeuvres Dramatiques ; on ne trouve pas la conduite qu'inspire cette sublime vertu dans les Heros, & même dans les Saints qu'il introduit sur la Scene. Quel modele effectivement nous y présente-t'il ? est-ce l'inégal Romu-

lus, ce raviſſeur doucereux qui réünit dans ſes avantures, le merveilleux extravagant de la Chevalerie errante, avec les fadeurs de la Paſtorale ? eſt-ce le turbulent Epoux clandeſtin d'Inez ? ou ſon Pere impitoyable, fanatique imitateur de Brutus ? eſt-ce le tendre Macchabée, qui nous montre un Berger galand quand nous nous attendons à voir un zelé Martyr ?

On ne ſoupçonne pas M. D. L. M. de prétendre que c'eſt tourner *la vertu en ridicule*, que de critiquer un perſonnage tragique qui ſe contente de débiter les ſentimens les plus nobles ſans les pratiquer : on ſçait que les Heros de Théâtre y étalent ſouvent de beaux traits de morale Philoſophique, & même Chrétienne ; mais ce ne ſont pas ces traits que l'on fronde dans les Parodies ; ce ſont les écarts, quelquefois abſurdes, de ces Heros ſermoneurs, de qui les actions démentent groſſierement les paroles, ou plûtôt le manque de juſteſſe des Auteurs qui les font agir peu conformément, tantôt à la nature, tantôt à l'art, & très-ſouvent à la raiſon.

On ne s'eſt jamais aviſé de cenſurer les ſituations d'Athalie ; on en a admiré la

verſification, & on y a ſenti la ſublimité de l'Eſprit Saint qui en a fourni la penſée ; mais cette admiration univerſelle n'appartient pas toute entiere à la richeſſe des expreſſions & des rimes ; la conduite juſte & ſimple du ſujet, la nobleſſe des caracteres, & le patétique des ſituations, nous enlevent également nos ſuffrages, & nous ne louons pas une partie de cette piéce aux dépens des autres. Si on examinoit ſans prévention les Macchabées de M. D. L. M. on ne toucheroit pas ſûrement aux morceaux divins qu'il a tirés des Auteurs Sacrés, on applaudiroit ſincerement au choix heureux qu'il en a fait ; mais on pourroit ſans offenſer la vertu & la religion, & même en les vengeant, s'égayer aux dépens du mariage précipité du jeune Macchabée, & de la converſion ſubite de l'amoureuſe Antigone ; qui pour premier acte de pénitence, engage un jeune adoleſcent à l'épouſer, ſans daigner conſulter la plus reſpectable des Meres ; quelle nouvelle convertie ! & quel ſaint Martyr ! Eſt-ce qu'une ſemblable Tragédie n'auroit pas pû être légitimement parodiée, ſi la dignité du ſujet ne l'avoit pas ſauvée de cet honneur-là ? car c'en eſt un ; même de

l'aveu de M. D. L. M. *on m'a fait*, dit-il toujours modeſtement dans la Préface d'Inez, *le même honneur, que Scaron a fait à Virgile; on m'a traveſti.* Que M. D. L. M. ne ſe plaigne donc plus de ce qu'on l'honore quelquefois.

Au reſte la juſtification des Auteurs Parodiſtes eſt l'affaire du public. Ordinairement le Parodiſte n'eſt que l'écho du Parterre, c'eſt du Parterre lui-même qu'il emprunte de quoi le divertir; il ne fait que donner une forme Théâtrale aux obſervations generales qu'il a entendues; mais le Public ne ſçait peut-être pas encore qu'il eſt impliqué par M. D. L. M. lui-même dans le procès intenté contre les Parodies. Qu'il liſe donc M. D. L. M. * ou ſon extrait fidéle que voici. *Le Public*, dit cet Auteur moral, *n'entend pas aſſez bien ſes interêts pour profiter de mes reflexions au ſujet des Parodies; en matiere de plaiſirs, il vit, pour ainſi dire, au jour le jour, & il n'y connoît gueres l'économie.* On pourroit parier hardiment que ce mauvais Econome de plaiſirs ne ſent gueres combien peu il les ménage en n'étendant pas juſ-

* Tom. I. Page 135.

qu'à la lecture ceux que lui ont procurés quelques Tragédies de M. D. L. M. On ne se mêlera pourtant point de discuter ici quel tort peut avoir le public dans cette affaire, & si ce public apostrophé par M. D. L. M. entend bien ou mal ses interêts; c'est à ce public à défendre ses décisions & ses goûts : il est bon pour répondre en tems & lieu aux Auteurs qui l'attaquent, sur-tout quand ils sont Poëtes Dramatiques.

Mais pourquoi relever & combattre les invectives lâchées contre les Parodies ? ce n'est peut-être pas au jugement de M. D. L. M. qu'il faut s'en prendre, & nous ne devons cette aigre censure qu'à sa vanité. Car on peut écrire qu'il en a, puisqu'il l'a fait imprimer * lui-même dans son Discours préliminaire. Là il soutient qu'il en doit avoir, & nous apprend que nous sommes redevables à sa vanité, tant poëtique que prosaïque, de toutes les productions variées de son esprit; il convient que *la sensibilité des Auteurs est bien délicate. J'entens* dit-il, *par vanité, l'envie d'occuper les hommes de soi & de ses talens, & la pré-*

* Tome I.

ference de cette opinion étrangere à la réalité même du mérite. Quelles conſéquences favorables aux Parodies ne doit-on pas tirer de cette définition ? quelle bonté a M. D. L. M. de nous l'avoir donnée ? Elle répond à tous ſes diſcours Apologetiques, elle en renverſe les argumens, elle nous autoriſe à conclure que la vanité ſeule les lui a dictés. Car puiſqu'il établit que *l'envie d'occuper les hommes de ſoi & de ſes talens, met la plume à la main des Auteurs & enfante leurs ouvrages ;* il ne peut nier que cette même vanité n'entreprenne de ſoutenir ce qu'elle a fait naître. Seroit-il naturel qu'après avoir préſidé à tous les travaux d'un Poëte Dramatique, elle l'abandonnât lorſqu'il ſeroit obligé de défendre le fruit de ſes travaux ? Ainſi quel cas fera-t-on des raiſonnemens émanés d'un ſentiment qui n'eſt *que la préference d'une opinion étrangere à la réalité même du mérite* ? Il ſeroit étonnant que ce ſentiment-là fût accompagné d'une Logique bien exacte ; mais il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait inſpiré à M. D. L. M. une haine ſi marquée & ſi conſtante pour les Parodies : *Car quoiqu'il y occupe les hommes de lui & de ſes talens*, il eſt clair *qu'il ne les y oc-*

cupe pas comme il le ſouhaite. On eſt bien fâché de rencontrer tant de délicateſſe dans la ſenſibilité de M. D. L. M. * & de lui voir prendre pour des affronts perſonnels la critique de ſes ouvrages ; les Auteurs Parodiſtes n'ont jamais eu intention de bleſſer *perſonnellement* les Auteurs Parodiés. Ils ont cru ſe livrer à un badinage innocent, permis par les loix, créé par le goût, avoué par la raiſon, & plus inſtructif que bien des Tragédies. Loin d'être le *corrupteur* des piéces de Théâtre, il en eſt la pierre de touche ; en diſſéquant les Heros de la Scene, il *diſtingue* le bon or du clinquant. Enfin voici toute la ſeule queſtion réduite dans une ſeule & courte phraſe : *bien des Tragédies déguiſent les vices en vertus, les Parodies leur en arrachent le Maſque.*

Après avoir pris la défenſe des Parodies, je crois qu'il eſt permis d'exclure de leur apologie une eſpece dangereuſe de *Parodiſtes*, qui ſans avoir autant de gayeté que les *Parodiſtes* de Théâtre, ont ſouvent plus de malignité. Ces Juges intrus du Parnaſſe prononcent bien ſouvent des

* Tome I. Page 134. & 135.

Sentences que le public ne confirme pas. Si la Posterité lit jamais les Recueils de leurs décisions, elle sera joliment instruite de la verité des faits litteraires par ces Ecrivains. Si ces observateurs, Censeurs & Rapporteurs des Muses, font mention d'une piéce qu'ils favorisent ; est-elle tombée ; ils disent poliment que l'Auteur l'a retirée, & quelquefois ils poussent leur politesse complaisante jusqu'à certifier que cette malheureuse Piéce a réussi, quoique le Livre de recette de la Comedie démente leur certificat. Je ne manquerois pas de citations pour appuyer ma proposition, mais les Auteurs des Ouvrages qui me serviroient de preuves, n'applaudiroient pas à l'érudition que j'étalerois sur leur chapitre. A l'égard des Annalistes infidéles qui n'imitent pas la judicieuse discrétion de l'Auteur * *des recherches des Théatres*, je n'ai pas à me plaindre de leur silence au sujet des ouvrages qu'ils ont proscrits ; la critique qu'ils en font est ample & diffuse, mais par compensation ils deviennent plus que laconiques, dès qu'il s'agit de les louer. Il seroit aisé de se

* Monsieur de Beauchamps.

venger

venger de ces *Fraudeurs* de la République des Lettres; leurs propres écrits fourniroient liberalement les moyens de la vengeance; je l'abandonne aux Poëtes épris de leurs ouvrages, je relèverai, pour exemple, seulement l'affectation marquée dans la Bibliothéque des Théâtres. On y cite ainsi une bagatelle de ma façon : *Le Sorcier des Théâtres, Comédie en un Acte de M. Fuzelier, représentée au Théâtre Italien en* 1720. *où elle ne réussit pas.* Cela est précis; cela est-il vrai? Jamais petite Comedie n'a eu un succès plus décidé, & accompagné de circonstances plus brillantes. Le même Compilateur ne mentionne qu'avec des restrictions désobligeantes, la fortune du *Procès des sons* sur la Scene françoise, & le sort distingué de *Momus Fabuliste*; piéce, quoique d'un Acte, honorée d'un extrait dans le Journal des Sçavans (Lundy 12. Août 1720.) où les ouvrages dramatiques sont rarement analysés; Piéce enfin qui a joüi à Londres des applaudissemens éclairés de la Nation Angloise. Peut-être ces Comedies n'ont-elles pas mérité l'honneur qu'elles ont obtenu; mais elles l'ont obtenu, & c'est cette verité historique qu'un *Tite-Li-*

ve de l'empire de *Melpomene* & de *Thalie*, doit rendre ſcrupuleuſement, ſans trancher du *Tacite*, & aſſaiſonner les faits de réflexions piquantes & de conjectures malignes, dictées par l'averſion & la fauſſeté.

Le Lecteur informé ne regardera pas cette digreſſion comme la plainte d'un Poëte mécontent, & qui mandie les louanges qu'on ne lui a pas accordées. On ſçait que je n'en ai jamais ſollicité les diſpenſateurs; il faut meriter les lauriers, & non pas les arracher. On connoît des Auteurs qui ont amplifié & corrigé des vers compoſés à leur gloire par des Muſes adulatrices & ſubalternes. Il eſt encore plus d'un article de petites fineſſes litteraires que je n'indiquerai pas, ce ſeroit nommer les Auteurs qui s'en ſervent. Quant à moi je trouve que la renommée poëtique, dénuée de toute autre, n'eſt pas aſſez précieuſe pour intéreſſer un honnête-homme; ainſi je ſuis très-éloigné d'approuver le vol qui s'en fait par l'entremiſe de l'impoſture; de plus je penſe que non-ſeulement un Auteur n'en doit jamais louer un autre à charge de revanche, mais qu'il doit encore avoir le courage de louer les plumes qui ne le louent pas. J'oſe écrire

ici que je pratique ce que je propoſe.

Si je dois cet éclairciſſement general aux Auteurs maltraités dans la Bibliothéque des Théâtres, j'en dois un particulier à l'Auteur du *Retour de tendreſſe*, qui eſt appellé *Fuſelier le Fils*. Il perdroit trop à m'avoir pour Pere, l'hymen ne m'a jamais inſcrit ſur ſes Regiſtres.

J'Ay lû par ordre de M. le Lieutenant General de Police un Imprimé à l'occaſion d'un Diſcours de M. D. L. M. ſur les Parodies, & un Manuſcrit intitulé *Addition au Diſcours ſur les Parodies*, dont on peut permettre l'impreſſion. A Paris ce 8. May 1737. PAGET.

Vû l'Aprobation, permis d'imprimer à Paris ce 9. May 1737. HERAULT.

OEDIPE TRAVESTI:

PARODIE DE LA TRAGEDIE D'OEDIPE

De M. DE VOLTAIRE.

Par M. DOMINIQUE *Comed. du Roi.*

Représentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires de Roy, le 17 Avril 1719.

ACTEURS.

COLOMBINE, Hôteſſe du Bourget.

CLAUDINE, Servante de Colombine.

SCARAMOUCHE, Garçon de Cabaret.

TRIVELIN, Mari & Fils de Colombine.

FINEBRETTE, Soldat Gaſcon.

LE MAGISTER du Village.

LUCAS, Payſan.

Pluſieurs PAYSANS.

SIMON, Vieillard.

GUILLAUME, Cuiſinier de Mont-Martre.

BLAISE, Ami de Finebrette.

La Scene eſt au Bourget.

OEDIPE

TRAVESTI.

SCENE PREMIERE.

FINEBRETTE, BLAISE.

BLAISE.

FINEBRETTE au Bourget ! à quoi donc penſez-vous ?
Morgué, gardez-vous bien d'habiter parmi nous :
Ces lieux ſont infectés, & j'y mourons par bande ;
Que la témérité de votre pied eſt grande !
Du reſte des vivans je ſemblons ſéparés,
Et je ſommes ici tretous peſtiferés :
La mort a moiſſonné la moitié du Village.
Ça, rebrouſſez chemin....

FINEBRETTE.

Non : j'ai trop de courage,
Va, va, j'ai vû la mort de plus près ſans effroi ;
Elle n'oſe attaquer un Heros tel que moi.
Je ne crains point les coups de ſa faulx meurtriere.
Pour peu qu'elle voulût terminer ma carriere,
Je la ferois, ſandis, reculer de cent pas.

BLAISE.

Croyez-moi, cependant, ne vous y fiez pas.

FINEBRETTE.

De cette affreuſe mort la fureur vengereſſe,
A-t-elle reſpecté les jours de ma Maîtreſſe ?
Colombine...

BLAISE.

Elle vit, je ne ſçai pas comment....

FINEBRETTE.

Cette femme eut toujours un bon temperament ;
Mais d'où peut provenir tout ce remu-ménage ?
Et pourquoi donc la peſte eſt-elle en ce Village ?

BLAISE.

Depuis que notre ami Pierrot eſt trépaſſé...

FINEBRETTE.

Qu'entens-je ! cadedis ; qui l'eût jamais penſé !
Pierrot n'eſt plus au monde ? ah l'heureuſe nouvelle !
Sa femme eſt veuve, hé bien, je m'unis avec elle.
Dans mon cœur ſe réveille un eſpoir decevant...
Elle oublira bientôt le mort pour le vivant.
Mais pourquoi le deffunt n'eſt-il donc plus en vie ?

BLAISE.

Depuis plus de quatre ans une main ennemie,
Lui fit en un moment perdre le goût du pain.
Il fut assassiné.

FINEBRETTE.

Le trait est inhumain!
Mais la perte pourtant n'est pas irréparable.
Je veux bien l'avouer, Pierrot étoit bon diable;
Mais quel rang tenoit-il? il étoit gargotier;
Quant à moi je suis noble, & de plus, bon guerrier;
La Déesse à cent voix, de mes exploits charmée,
Les a tant publiés, qu'elle en est enrhumée.
Blaise, de mon ardeur je te ferai l'aveu,
L'absence ni le tems n'ont point éteint mon feu:
Mars n'a pû triompher de ma flâme fidele,
Pour Colombine, ami, j'en ai toujours dans l'aile.
Dès nos plus jeunes ans nous nous aimions tous deux,
Et nous jouïons ensemble à mille petits jeux.
Ah! qu'elle étoit alors semillante, badine!
Et cependant malgré sa jeunesse enfantine,
Elle aimoit le solide, & déja l'on voyoit,
Que la condition de fille l'ennuyoit.
J'admirois en secret, son penchant pour la noce;
Dès ce tems elle étoit une femme précoce.
Pierrot fut son époux, pour mes feux quel échec!
Le drôle me passa la plume par le bec.
Je m'enrôlai d'abord, & partis pour la Flandre;

Mais de l'aimer toûjours, je n'ai pû me défendre;
Pour ravir cette gloire à l'enfant de Cypris,
J'ai rendu de mes faits tout l'univers surpris;
De lauriers immortels j'ai vû ceindre ma tête.
Il eſt bien juſte après mainte, & mainte conquête;
Que Colombine ici me couronne à ſon tour,
Et que l'hymen ſuccede à mon parfait amour;
J'ai fait loin de ſes yeux d'aſſez rudes épreuves.

BLAISE.

Vous n'êtes pas de taille à conſoler les veuves,
Vous occuperiez mal la place de Pierrot:
Vous êtes trop fluet.

FINEBRETTE.

Me prens-tu pour un ſot?

BLAISE.

Attendez que du moins la place ſoit vacante.

FINEBRETTE.

Blaiſe que me dis-tu?

BLAISE.

Quoi le diable vous tente?....
Feriez-vous cet affront à ſon ſecond mari?
Trivelin de ſa femme eſt tendrement cheri,
Et vous ne pouvez pas en bonne conſcience,
De ſon lit, lui vivant, avoir la ſurvivance.

FINEBRETTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement!
Je ne le cele point, ce coup eſt aſſommant,
Je n'aurois jamais pû former cette penſée....

De ſes néceſſités, la veuve étoit preſſée.
Réflechiſſons un peu, ſans nous mettre en courroux :
La mort la délivra de ſon premier époux ;
Sans doute du ſecond elle en fera de même ;
Il faut patienter, je ſerai ſon troiſiéme.

BLAISE.

Oui vous l'épouſerez, vous devez l'eſperer ;
Peut-être pourra-telle auſſi vous enterrer.

SCENE II.

COLOMBINE, SCARAMOUCHE, CLAUDINE.

SCARAMOUCHE.

OUI tous nos payſans accuſent Finebrette,
Madame, il eſt l'objet d'une haine ſecrette ;
Le peuple furieux, animé de courroux,
Aſſure que Pierrot expira ſous ſes coups.
Son retour à nos maux donnera quelque tréve ;
Et va faire ceſſer la peſte qui nous creve.
Car depuis le trépas de notre ami Pierrot,
Tous les malheurs ici s'avancent au grand trot :
Nos Moutons ſont galeux ; la Campagne ſtérile,
Nous prive tous les ans de ſon ſecours utile ;
Et dans tout ſe Bourget, il n'eſt point de Rouſſin,

Qui ne ſoit attaqué d'un dangereux ſarcin ;
Les garçons n'oſent plus aller jouer aux quilles ;
Et la jauniſſe enfin gâte toutes nos filles.

COLOMBINE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux ? on peut le ſoupçonner !
Une telle injuſtice a lieu de m'étonner,
Claudine, ſe peut-il.....

CLAUDINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême ;

COLOMBINE.

Finebrette, dit-on.....

SCARAMOUCHE.

Oüi Madame, lui-même ;
Tout franc, je ne crois point qu'on puiſſe s'abuſer ;
Et quel autre en effet pourroit-on accuſer ?
On ſçait que le gaillard vous a conté fleurette,
Que vous alliez ſouvent enſemble à la guinguette ;
Et que votre mari jaloux avec raiſon,
Craignoit de votre part un peu de trahiſon.....

COLOMBINE.

Scaramouche, ceſſez de tenir ce langage,
Vous en avez menti, vous & tout le Village ;
Sortez.

SCENE III.

COLOMBINE, CLAUDINE.

COLOMBINE.

De l'accuſer on peut avoir le front!
A ſa vertu, c'eſt faire un trop cruel affront.

CLAUDINE.

Que je vous plains, Madame!

COLOMBINE.

Ah ma chere Claudine!
Cet injuſte ſoupçon déſole Colombine:
Finebrette accuſé! peut-on l'imaginer?

CLAUDINE.

On a quelques raiſons, & pour le condamner....

COLOMBINE.

Lui, qu'un aſſaſſinat ait pû ſouiller ſon ame!
Des lâches ſcélerats c'eſt le partage infâme.
Non, il n'a point commis cette indigne action;
Car il eſt tout enſemble honnête homme & Gaſcon.
Apprens que ces ſoupçons irritent ma colere,
Et qu'il eſt vertueux puiſqu'il m'avoit ſçû plaire.

CLAUDINE.

Finebrette long-tems vous a fait les yeux doux,
Pourquoi donc n'eſt-il pas devenu votre époux?

COLOMBINE.

Nous brulâmes tous deux d'une inutile flame ;
Et malgré tout le feu qui dévoroit ſon ame,
Il ne put obtenir l'aveu de mes parens,
Des deſirs d'une fille indomptables tyrans.
Mon pere qui voyoit Pierrot dans l'abondance,
Sur l'autre lui donna d'abord la préference.
Il fallut oublier, dans ſes embraſſemens,
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens.
Finebrette ſe fit Soldat dans la Milice,
Il partit ; cet hymen pour lui fut un ſupplice.
Depuis ce tems fatal, ce généreux Gaſcon,
Par ſes exploits guerriers s'eſt acquis un grand nom ;
On vante ſon courage, & même la Gazette
A parlé pluſieurs fois du vaillant Finebrette.

CLAUDINE.

Après avoir perdu votre premier époux,
Puiſqu'il vous plaiſoit tant, que ne l'épouſiez-vous ?

COLOMBINE.

Un gros loup furieux déſoloit le Village,
Nul n'oſoit contre lui ſignaler ſon courage ;
Le brave Trivelin, ſans craindre le danger,
De ce fier animal s'offrit à nous venger ;
Ce héros exigea pour prix de ſa vaillance,
Qu'une femme du lieu devînt ſa récompenſe,
Qu'à la plus opulente il pût donner la main :
Tu ſçais bien que le choix ne fut pas incertain,
Pour l'interêt commun il fallut y ſouſcrire ;

Finebrette pour lors ſur moi n'eut plus d'empire ;
Trivelin triomphant obtint d'abord ma foi,
Et le vainqueur d'un loup étoit digne de moi.

CLAUDINE.

Ah ! Madame en ces lieux Finebrette s'avance.

COLOMBINE.

Je crains de ſuccomber, évitons ſa préſence.

SCENE IV.

FINEBRETTE, COLOMBINE, CLAUDINE.

FINEBRETTE.

HE donc, vous me fuyez ! quoi, vous fais-je trembler ?
Oſez me voir, oſez m'entendre ; & me parler.
Je ne viens point ici vous chanter votre gamme.
Puiſqu'enfin je n'ai pû vous obtenir pour femme,
J'en ſuis tout conſolé, que faire à tout cela ?
Se pendre ? bagatelle, il en faut reſter là :
Vous n'étiez point du tout faite pour le veuvage.
Hé bien, ma chere enfant, comment va le ménage ?
Ce Trivelin a-t-il de l'eſprit, du bon ſens ?
En êtes-vous contente, avez-vous des enfans ?

COLOMBINE.

Oüi, Seigneur.

FINEBRETTE.

Cadedis, que vous êtes féconde!
J'en ſuis charmé; pour moi, j'ai trimé par le monde,
J'ai fait plus d'une fois trembler mes ennemis;
Tel que vous me voyez, j'ai vû bien du pays:
Hé mais, vous n'en avez pas mal vû, ma charmante;
Deux maris! cadedis, vous êtes prévoyante.
Je ne vous blâme pas, chacun ſent ſon beſoin.
Ma belle, cependant, ſi je n'euſſe été loin,
Quand ici ce gros loup faiſoit le diable à quatre,
Contre cet animal vous m'auriez vû combattre:
Par moi facilement il eût été dompté,
Et moi-même à vos pieds je l'aurois apporté.
Trivelin plus heureux triompha de la bête,
Et fort mal-à-propos me ravit ma conquête.

COLOMBINE.

Oubliez ce qui peut encor vous chagriner.
On forme un grand ſoupçon qui va vous étonner.
Du meurtre de Pierrot, le Village en furie,
Vous accuſe, & ſoutient....

FINEBRETTE.

Vous vous mocquez, ma mie!
Qui, moi de tels forfaits? moi des aſſaſſinats?
Et que de votre époux... vous ne le croyez pas.

COLOMBINE.

Non, je ne le crois point, & c'eſt vous faire injure,

Que vouloir un moment combattre l'imposture;
Mais cependant, mon cher, puisqu'on a ce soupçon,
Les Archers vous pourroient fort bien mettre en
prison.

FINEBRETTE.

En prison? dites-vous: ah! je les en deffie.
Finebrette, morbleu, n'entend pas raillerie;
Qu'ils viennent contre moi, Messieurs les poufleculs;
Sandis, fussent-ils trente, ils seront tous vaincus.

SCENE V.

TRIVELIN, SCARAMOUCHE, FINEBRETTE, COLOMBINE, CLAUDINE.

TRIVELIN.

SCaramouche, est-ce-là le Seigneur Finebrette!

FINEBRETTE.

Oüi, c'est lui qu'on outrage à tort, & qu'on maltraite,
Lui qui n'a jamais fait une lâche action,
Et qui soutient si bien sa réputation.
On fait à mon honneur une sensible offense;
Je sçai qu'on ose ici noircir mon innocence:
Je vous estimois fort, & je ne pensois pas,
Que vous pûssiez descendre à des soupçons si bas.
L'injustice est criante, & ma valeur s'étonne,
Qu'on accuse un héros des bords de la Garonne;
Joli-cœur, la Ramée, & moi, braves soldats,

Nous avons fait parler de nous dans les combats.
Que de sang répandu, dans plus d'une bataille!
On sçait bien, que j'allois, & d'estoc & de taille:
Qu'il faisoit beau me voir affronter les hazards!
Rien ne me fait trembler, je suis un second Mars,
Plus vaillant que Césat, plus brave que Pompée.
Si par quelque malheur je perdois mon épée,
J'en abbattois plus d'un avec le seul fourreau.

TRIVELIN.

Vous êtes, je l'avoüe, un Alcide nouveau.

FINEBRETTE.

Ce que je vous dis-là n'est point fanfaronade;
Quoique je sois Gascon, je hais la gasconade.
Je suis connu par-tout, j'ai bon cœur & bon bras,
Et dans l'occasion, je ne recule pas;
Votre femme le sçait, elle peut vous le dire.
Vous m'accusez pourtant, sandis, je vous admire;
Je veux bien l'avoüer, je croyois qu'un Gascon,
Devoit être toûjours au-dessus du soupçon.

TRIVELIN.

Certes, je ne veux point vous imputer ce crime;
Mais le Ciel en courroux demande une victime.
Par le sang du coupable il le faut appaiser,
Seigneur, tout le Village a sçû vous accuser.

FINEBRETTE

Quelle raison a-t'il? je n'y puis rien comprendre.

TRIVELIN.

Croyez-moi, sans tarder, songez à vous défendre.

FINEBRETTE.

Pour un garçon d'honneur, par-tout on me connoît,
Ma foi, ſi c'étoit moi, je le dirois tout net:
Pourquoi tant finaſſer? allez je ſuis un drôle,
Que *l'on* peut aiſément croire ſur ſa parole.
Un valeureux ſoldat, un grivois tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eſt crû ſur ſa foi.

SCENE VI.

LE MAGISTER, LUCAS, *Pluſieurs* PAYSANS, COLOMBINE, FINEBRETTE, TRIVELIN, CLAUDINE.

TRIVELIN,

QUE veut le Magiſter?

LE MAGISTER.

Je viens pour vous apprendre
Un funeſte ſecret, qui va bien vous ſurprendre.
Ecoutez-moi, Village . . . au milieu de la nuit,
L'Ombre du grand Pierrot a paru dans mon lit.

COLOMBINE.

Que dites-vous?

LE MAGISTER.

J'ai vû ſon image ſanglante;
Lui-même m'a parlé d'une voix ménaçante;
Finebrette, a-t'il dit, n'a pas percé mon ſein,
Un autre plus cruel . . . . .

TRIVELIN.

Nommez ſon aſſaſſin,
Qui peut vous retenir? .. dites donc.. .

LE MAGISTER.

Ah! je n'oſe.

FINEBRETTE.

Parlez l'ami, parlez, voici bien autre choſe:
Non, cadedis, il faut me tirer d'embarras.

LE MAGISTER.

Ne me demandez rien.

TRIVELIN.

Expliquez-vous.

LE MAGISTER.

Helas!

LUCAS.

Non, morguë, s'il vous plaît, cette affaire nous touche,
Et je voulons ſçavoir de votre propre bouche,
Qui fut l'aſſaſſineur; ça, point tant de façons:
Ce ne ſont point ici des fables, des chanſons,
Dégoiſez au plûtôt: je mourrons de la peſte,
Si vous ne le nommez.....

LE MAGISTER.

O contrainte funeſte!
Malheureux Payſans, que me demandez-vous?

LUCAS.

Quand il ſera branché, je nous ſauverons tous.

LE MAGISTER.

Lorſque je vous aurai découvert le coupable,
Vous frémirez d'horreur.

LUCAS.

Non, je me donne au diable,
J'en aurons du plaiſir, & du ſoulagement.

LE MAGISTER.

Pierrot veut que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment:
Mais cet infortuné, ſe puniſſant lui-même,
Se livrera bien-tôt à ſa fureur extrême,
Et dans ſon deſeſpoir, ſe pochant les deux yeux,
Il ne joüira plus de la clarté des Cieux.

TRIVELIN.

Obéïſſez, morbleu, je perdrai patience.

LE MAGISTER.

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

TRIVELIN.

Que ces retardemens irritent mon courroux.

LE MAGISTER.

Vous le voulez? hé bien c'eſt...

TRIVELIN.

Achevez, qui?

LE MAGISTER.

Vous.

TRIVELIN.

Moi! bon, vous vous mocquez.

LE MAGISTER.

Non, le diable m'emporte;

TRIVELIN.

Quel mensonge ! peut-on m'outrager de la sorte ?

COLOMBINE *à Trivelin.*

Quoi ! du pauvre Pierrot, vous seriez l'assassin ?

FINEBRETTE.

Hé bien vous m'accusiez, Monsieur de Trivelin ;
J'avois assassiné Pierrot, à vous entendre ;
Jugez, qui de nous deux à present on va pendre.
Qu'en dites-vous, l'ami ? vous voilà bien camus.
Je me retire, Adieu, vous ne me verrez plus,
On me dégraderoit de noblesse, à bon titre,
Si je me faufilois avec un tel belitre.
Colombine je pars : mon cœur console-toi,
En m'éloignant d'ici, je fais ce que je doi ;
Je ferois d'y rester, une folie extrême :
Tu m'aimois tendrement, & je t'aimois de même,
Mais tu n'ignores pas, que j'ai trop de vertu,
Pour vouloir épouser la veuve d'un pendu.

Il s'en va.

LUCAS.

Dans le Village encor, osez-vous bien paroître ?
Assassiner Pierrot ! morgué le tour est traître.
Il faut que cela soit, le Magister le dit,
Il ne se trompe pas, c'est un homme d'esprit :
Pour nous je n'irons point demander votre grace ;
Il faut tout au plûtôt que justice se fasse.

TRIVELIN *au Magister.*

Non ! je ne reviens point de mon saisissement,

Et ma rage eſt égale à mon étonnement.
Je rendrois par ta mort ma vengeance certaine :
Mais non, vieux radoteur, tu n'en vaux pas la peine..
Va, fuis *loin* de ces lieux, fourbe, infâme, menteur.

LE MAGISTER.

Vous me traitez toûjours de traître & d'impoſteur,
Votre pere autrefois me croyoit plus ſincere.

TRIVELIN.

Arrête ... que dis-tu, quoi maître André mon pere...

LE MAGISTER.

Non, il ne s'agit point ici de Maître André.
Vous apprendrez par qui vous fûtes engendré ;
Il ne faut pas toûjours en croire l'apparence :
Rien n'eſt plus incertain, mon cher, que la naiſſance.
Je vais faire à l'inſtant ſortir le gros Simon
Retenu dans les fers pour un ſimple ſoupçon,
à Colombine.
Du meurtre de Pierrot vous le crûtes complice,
Il fut livré par vous aux mains de la Juſtice.
à Trivelin,
L'ami, vous n'êtes pas encore où vous penſez ;
Adieu, ſongez à vous, je vous en dis aſſez.
Il s'en va avec les Payſans.

SCENE VII.

TRIVELIN, COLOMBINE.

TRIVELIN.

QUEL cruel embarras! mon ame inquiettée,
De ſoupçons importuns n'eſt que trop agitée.
Le Magiſter me gêne, & prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret, moi-même à m'accuſer.

COLOMBINE.

Quoi donc, n'êtes-vous pas ſûr de votre innocence?

TRIVELIN.

On eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

COLOMBINE.

Non, non, le Magiſter eſt un extravagant,
Il vous a tenu même un diſcours arrogant.

TRIVELIN.

Ma mie, un petit mot: ſans vous parler du reſte,
Quand Pierrot entreprit ce voyage funeſte,
Trois ou quatre valets ne le ſuivoient-ils pas?

COLOMBINE.

Non, ſon compere ſeul accompagnoit ſes pas.

TRIVELIN.

Un ſeul homme!

COLOMBINE.

Pierrot, ce ſublime genie,
Dédaignoit, comme vous, la grande compagnie

Il alloit tous les jours faire un tour dans les champs,
Il n'avoit point, mon cher, d'autres amuſemens :
Avec tous ſes voiſins, uni dès ſon enfance,
Comme il étoit ſans crainte, il marchoit ſans défenſe,
Avec un ami ſeul, comme je vous l'ai dit,
Un ſamedi matin mon pauvre époux partit :
Montés ſur deux bidets, Pierrot & ſon compere,
Se mirent en voyage, helas !

TRIVELIN.

Pour quelle affaire ?

COLOMBINE.

Il alloit en Bourgogne à l'emplette du vin,
Quand il fut rencontré par un lâche aſſaſſin.

TRIVELIN.

Des bons Marchands de vin, exemple auguſte & rare,
Aurois-je pû ſur toi porter ma main barbare !
Dépeignez-moi du moins cet époux malheureux.

COLOMBINE.

Puiſque vous rappellez ce ſouvenir fâcheux,
Il étoit déja vieux, mais malgré ſa vieilleſſe,
Il avoit quelquefois des retours de jeuneſſe ;
Ses yeux étoient petits, même fort enfoncés,
Et le pauvre Pierrot vous reſſembloit aſſez . . .
Mon cher, qu'a ce diſcours, qui doive vous ſurprendre ?

TRIVELIN.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre :
Le Magiſter peut-être a dit la vérité.

COLOMBINE.

Non, tout ce qu'il a dit n'eſt qu'une fauſſeté.
Pour avoir cru jadis une vieille ſorciere,
Il m'en coûte mon fils, ô douleur trop amere!

TRIVELIN.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Pourquoi juſqu'à préſent n'en avois-je rien ſçû?

COLOMBINE.

Apprenez, apprenez dans ce péril extrême,
Ce que j'aurois voulu me cacher à moi-même;
Et de vous allarmer ne ſoyez plus ſi ſot.
Je vous l'ai déja dit, j'eus un fils de Pierrot;
Mais à peine avoit-il commencé ſa carriere,
Que j'allai conſulter une vieille ſorciere.
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir,
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir:
Ton Fils tuera Pierrot, & ce Fils témeraire...
Acheverai-je?

TRIVELIN.

Hé bien!

COLOMBINE.

Fera cocu ſon pere...?
Que vois-je, Trivelin? vous changez de couleur.

TRIVELIN.

De grace, pourſuivez, je ſuis ſaiſi d'horreur...,
Qu'en fites-vous?

COLOMBINE.

Je crus cette laide megere.

Et renonçant enfin aux ſentimens de mere,
Je voulus l'arracher aux rigueurs de ſon ſort,
Et qu'aux Enfans trouvez on le portât d'abord.
Cet ordre fut ſuivi : malgré mon injuſtice,
Celui qui me rendit ce funeſte ſervice,
Alla, deux jours après, s'informer de mon fils;
Il ſçut qu'il étoit mort, ô rigoureux ennuis!
Vaine précaution! ſentimens trop ſeveres!
Pierrot fut maſſacré par des mains étrangeres;
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon Epoux.

TRIVELIN.

Qu'entens-je! mais il faut que par reconnoiſſance,
Je vous faſſe à mon tour une autre confidence;
Et que vous connoiſſiez par ce triſte entretien,
Le rapport étonnant de votre ſort au mien.
Je ſuis né dans Mont-Martre, & tout franc j'en enrage,
Je ne me plaiſois point du tout dans ce Village;
Mon pere y fait encor le métier d'hôtellier.
Un jour j'allois tirer du Vin dans le cellier....
O malheur! tout à coup les tonneaux s'entr'ouvrirent,
Le vin coula par-tout, & les murs ſe rougirent;
Ma chandelle ſoufflée augmenta ma terreur :
A vous dire le vrai, j'avois diablement peur.
Une effrayante voix me parla de la ſorte :
Eloigne-toi d'ici, gagne au plûtôt la porte,

Ne viens plus du bon Vin ſouiller la pureté ;
Bacchus eſt contre toi juſtement irrité ....
Cette voix me prédit, le croirez-vous Madame ?
Que ma mere devoit un jour être ma femme,
Que je tûrois mon pere ....

COLOMBINE.

O Ciel, que dites-vous ?
L'ai-je bien entendu ? je friſſonne ....

TRIVELIN.

Tout doux.
Vraiment j'ai bien encore autre choſe à vous dire,
Laiſſez-moi reſpirer, & je vais vous inſtruire.
Lorſque de cet effroi mes ſens furent remis,
Je réſolus d'abord de quitter mon pays ;
J'abandonnai Mont-Martre, & ſans beaucoup de peine,
J'allai deux jours après courir la pretentaine.
Je déguiſai par tout ma naiſſance & mon nom ;
Un jeune plâtrier fut mon ſeul compagnon :
Nous avions l'un pour l'autre une amitié ſincere.
Un jour près de Dijon, (il m'en ſouvient, ma chere,
Je ne ſçai pas comment je l'avois oublié,
L'Oracle de la cave eſt trop verifié.)
Trouvant deux Cavaliers dans un étroit paſſage ;
Le vin qui me guidoit ſeconda mon courage ;
J'avois un peu trinqué, la bacchique liqueur
M'échauffoit la cervelle, & me donnoit du cœur :
Je voulus diſputer, comme un homme peu ſage,

Des

Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étois yvre en un mot, mon camarade auſſi.
Je marche donc vers eux, & comme un étourdi
J'arrête des bidets la fougue impétueuſe:
Les voyageurs ſaiſis, ſous ma main furieuſe;
Succombent à l'inſtant, & ſont percés de coups;
Ils tombent à mes pieds.....

COLOMBINE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Simon vers nous s'avance, il étoit le compere
De Pierrot.....

TRIVELIN.

Il pourra dévoiler ce myſtere.

SCENE VIII.

SIMON, COLOMBINE, TRIVELIN.

TRIVELIN.

JE veux être éclairci: viens malheureux vieillard,
Approche.... mais je crois t'avoir vû quelque part.

SIMON *à Colombine.*

Hé bien eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que l'on me pende?
A ce funeſte ſort, faut-il que je m'attende?
N'avez-vous point encor calmé votre courroux?

COLOMBINE.

Raſſurez-vous, Simon, parlez à mon époux.

SIMON *à Trivelin.*

Quoi donc ? Pierrot eſt mort, & voilà votre femme !

à Colombine.

Vous n'avez pas été long-tems veuve, Madame.

TRIVELIN.

Simon, venons au fait, je ne dis plus qu'un mot,
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Pierrot,
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre ?

SIMON.

L'ami, Pierrot eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre,
Et ceſſez d'inſulter au rigoureux deſtin,
D'un malheureux vieillard bleſſé de votre main.

TRIVELIN.

Moi je t'aurois bleſſé ? quoi c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Dijon dans cet étroit paſſage ?...
Oui je te reconnois : que je ſuis étonné !

SIMON.

Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné :
De cet affreux forfait, j'ai ſeul porté l'endoſſe ;
On m'a donné pour gîte un cul de Baſſe-Foſſe.

TRIVELIN.

Que je ſuis un grand chien !

COLOMBINE.

Ne vous emportez pas,
Ce n'eſt pas votre faute.

TRIVELIN.

Il faut mourir.

COLOMBINE.

Helas!

TRIVELIN.

Vous devez vous venger de ma fureur extrême;
Puniſſez-moi, Madame, étranglez-moi vous-même,
Ou de mes propres mains.....

COLOMBINE.

Que faites-vous, ô Dieux!
Trivelin épargnez ce ſpectacle à mes yeux:
Etes-vous poſſedé, quel Démon vous tourmente?
Je ne puis plus reſter, ici tout m'épouvante.

Elle ſort avec Simon.

SCENE IX.

TRIVELIN *ſeul.*

ELLE fait bien de fuir un monſtre tel que moi,
J'aſſaſſine Pierrot, & ſans ſçavoir pourquoi.
Ah! je ſuis un infâme, un gibier de potence,
Et je merite enfin.....

SCENE X.

SCARAMOUCHE, GUILLAUME, TRIVELIN.

SCARAMOUCHE.

L'Etranger qui s'avance,
Veut vous entretenir.

TRIVELIN.

C'eſt aſſez, laiſſez-moi.

GUILLAUME.

Cher Trivelin!

TRIVELIN.

Guillaume eſt-ce vous que je voi?
Oüi, c'eſt le Cuiſinier de Maître André mon pere;
C'eſt lui dont l'amitié m'a toûjours été chere.
Comment ſe porte-t'il? répondez.

GUILLAUME.

Il eſt mort.

TRIVELIN.

Quoi, Maître André n'eſt plus? il a vraiment grand tort.
Partons Guillaume, allons; je veux dans ma patrie,
Prendre poſſeſſion de ſon Hôtellerie:
Tu m'accompagneras.

Il n'y faut plus penſer ;
A Mont-Martre, mon cher, vous devez renoncer ;
Si vous y paroiſſez, votre mort eſt jurée.

TRIVELIN.

Qui *de mon* cabaret me défendroit l'entrée ?
Parbleu je plaiderai, nous verrons ſi je puis
Par la.....

GUILLAUME.

De Maître André, vous n'étiez point le fils.

TRIVELIN.

Je n'étois pas ſon fils ! & qui donc eſt mon pere ?

GUILLAUME.

La choſe à dire vrai n'eſt pas encor bien claire.
Vous fûtes, mais ſur-tout, n'en faites point de bruit,
Sur le haut de Mont-Martre expoſé dans *la* nuit.

TRIVELIN.

Près de Paris ?

GUILLAUME.

Sans doute.

TRIVELIN.

Eclaircis ce myſtere.

GUILLAUME.

Un vieillard vous porta dans ce lieu ſolitaire.

TRIVELIN.

Qu'entens-je !

GUILLAUME.

Le hazard vous offrit ſous mes pas ;
La pitié me ſaiſit, je vous pris dans mes bras,

Je vous portai d'abord dans notre Hôtellerie ;
Du pauvre Maître André l'ame fut attendrie ;
Il vous plaint, vous careſſe : admirez votre ſort !
Maître André vous adopte, au lieu de ſon fils mort.
Mais la taverne enfin n'étoit point votre place,
La pitié vous y mit, le remords vous en chaſſe.

TRIVELIN.

Guillaume, ce vieillard, de qui tu m'as reçû ;
Depuis ce temps fatal, ne l'as tu jamais vû ?

GUILLAUME.

Jamais : lui ſeul ſçavoit le nom de votre pere,
Et pourroit aiſément éclaircir ce miſtere ;
Il étoit fort ventru : ſi je le rencontrois,
Je ſuis perſuadé, que je le connoîtrois.

TRIVELIN.

Pourquoi m'annonces-tu cette triſte nouvelle ?
Je ne puis réſiſter à ma douleur mortelle,
J'entrevois ma naiſſance, & j'ai quelque ſoupçon.
En vérité je ſuis un fort joli garçon.....
Simon approchez-vous.

SCENE XI.

SIMON, GUILLAUME, TRIVELIN.

GUILLAUME.

Aurois-je la bruë!
Non, ſans doute, ſur lui plus j'attache ma vûë..
C'eſt-lui.....

SIMON.

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus....

GUILLAUME.

De-Mont-Marte, l'ami, ne vous ſouvient-il plus?

SIMON.

Comment?

GUILLAUME.

Quoi cet enfant, qu'une nuit vous portâtes?
Ce malheureux enfant, qu'enfin vous expoſâtes?

SIMON.

Morbleu, qu'avez-vous dit?

GUILLAUME.

Vous êtes trop diſcret;
Vous devez réveler cet important ſecret:
Je ſçai ce que je fais en parlant de la ſorte,
Trivelin eſt l'enfant.....

SIMON.

Que le diable t'emporte.

Voyez un peu la langue !

GUILLAUME *à Trivelin.*

Allez, n'en doutez pas ;
Quoique ce vieillard dise, il vous mit dans mes bras ;
Et voilà votre pere.

TRIVELIN.

A la fin je respire.

à Simon.

Mais quoi, vous vous taisez, n'avez-vous rien à dire ?
Vous êtes donc mon pere, & le Ciel a permis...

SIMON.

Vous en avez menti, vous n'êtes point mon fils.

GUILLAUME.

De grace expliquez-vous, pourquoi tout ce mystere ?
Parlez, ne craignez rien.

SIMON.

Colombine est sa mere ;
Au lieu de le porter chez les Enfans Trouvés,
J'allai droit à Mont-Martre ;

GUILLAUME.

Et fi donc, vous rêvez.

SIMON.

Il est fils de Pierrot.

TRIVELIN.

Tu redoubles ma rage ;
Malheureux oses-tu me tenir ce langage ?
Eloignez-vous tous deux, ou cent coups de bâton
De vos funestes soins vont me faire raison.

Ils s'en vont.

SCENE XII.

TRIVELIN, *seul.*

HE bien es-tu content, Magiſter déteſtable ?
Ton oracle à la fin n'eſt que trop véritable.
Je n'ai pû me ſouſtraire à mon cruel deſtin,
De mon pere je ſuis l'odieux aſſaſſin;
Moi-même ſur ſon front j'oſai planter des cornes :
Pour moi, barbare ſort, tes rigueurs ſont ſans bornes.
Non, un crime ſi noir ne peut ſe pardonner.
Que de gens à l'envi vont me turlupiner !
Il n'en faut point douter, les plumes ſatyriques,
Ecriront contre moi pluſieurs lettres critiques.
Tandis que d'un côté l'on me critiquera,
De l'autre vainement l'on m'apologira.....
Mais quoi le jour s'enfuit ! .... que vois-je? le village
Vient avec des flambeaux me brûler le viſage ;
Arrêtez .... où fuirai-je ... il va fondre ſur moi.
L'enfer s'ouvre .... ô Pierrot ! ô mon Pere eſt-ce toi ?
Je vois, je reconnois cette honteuſe crête ;
Pannache injurieux que j'ai mis ſur ta tête ;
Punis-toi, vange-toi d'un fils dénaturé,
D'un fils, qui non content de t'avoir maſſacré,

Livrant à ſes forfaits ſon ame toute entiere,
Oſe mettre en ſon lit ſon épouſe, & ſa mere;
C'en eſt trop, frappons-nous..... mais je le veux
en vain;
Je crains de me bleſſer, la peur retient ma main.
C'eſt à toi de punir mes crimes effroyables:
Aproche, entraîne-moi toi-méme à tous les diables.
Pour moi d'affreux tourmens doivent être inventés:
Je ne m'en plaidrai point, je les ai mérités.
Viens vîte, je te ſuis.

SCENE XII.

COLOMBINE, CLAUDINE, TRIVELIN.

COLOMBINE.

Quel horrible tapage
Faites-vous donc ici ? vous n'êtes pas trop ſage.
Ah ! tranquilliſez-vous, mon cher petit mari,
Votre cœur à ce nom n'eſt-il point attendri ?

TRIVELIN.

Qui moi, votre mari ? ce titre abominable,
Irrite en ce moment la douleur qui m'accable.

COLOMBINE.

Qu'entens-je !

TRIVELIN.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis,
Pierrot étoit mon pere, & je ſuis votre fils.

il s'en va.

SCENE XIV.

COLOMBINE, CLAUDINE.

COLOMBINE.

TRivelin eſt mon fils ! qu'ai-je entendu, Claudine ?
Se peut-il.....

CLAUDINE.

Je vous plains ma chere Colombine.
Conſolez-vous.

COLOMBINE.

Eſt-il un plus cruel deſtin !
Quoi j'ai pû dans mon lit recevoir Trivelin ?

CLAUDINE.

Vous ne le ſçaviez pas.

COLOMBINE.

En ſuis-je moins coupable ?

CLAUDINE.

Il n'y faut plus ſonger.

COLOMBINE.

Ah ! Monſtre déteſtable !
As-tu pû dans tes bras méconnoître ton fils !

CLAUDINE.

Appaiſez-vous, Madame, à quoi ſervent ces cris ?
Que vous êtes changée ! ah ! plus je vous regarde.

COLOMBINE.

Tout le monde en ira ſans doute à la moutarde.

CLAUDINE.

On plaindra votre ſort, & votre aveuglement;
Puiſque vous l'avez fait, Madame, innocemment.

SCENE XV.

TRIVELIN *en aveugle conduit par un petit garçon*, COLOMBINE, CLAUDINE.

TRIVELIN.

MOn mignon, je ſçaurai récompenſer ton zéle;
Viens conduire mes pas, ſois mon guide fidéle;
Dans l'état où je ſuis j'ignore les chemins.

COLOMBINE,

Où vas-tu, mon cher fils?

TRIVELIN.

Je vais aux Quinze-vingts;
Peut-être voudra-t-on m'y donner une place?

COLOMBINE.

L'infortuné!

TRIVELIN.

D'ici pour jamais je me chaſſe.
Honteux de mes forfaits, juſtement furieux,
Moi-même j'ai voulu me crever les deux yeux.

Je ne vous verrai plus, j'en donne ma parole,
Et voilà dans mes maux tout ce qui me conſole ;
Bonjour. Allons mon fils, donnez-moi votre bras,
Car je ſuis trop ſujet à faire des faux pas.

Il s'en va.

COLOMBINE.

Aller au Quinze-Vingts ! ah ! quel deſſein tragique !
Qui l'eût crû ? l'action eſt vraiment héroïque.
Mais je me trouve mal, tout mon corps s'affoiblit.....
Claudine, par pitié, viens baſſiner mon lit.

Le Tonnerre gronde & les Eclairs paroiſſent.

FIN.

ARTEMIRE

PARODIE

EN UN ACTE

Par M. DOMINIQUE *Comed. du Roi.*

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roy, le 10 *Mars* 1720.

ACTEURS.

PANTALON, Riche Marchand.

ARTEMIRE, Femme de Pantalon.

CEPHISE, Suivante d'Artemire.

TRIVELIN, Premier Commis de Pantalon.

ARLEQUIN, Valet de Pantalon.

PHILOTAS, Amant d'Artemire.

BRAILLARDET, Avocat.

SCAPIN,

SCARAMOUCHE, Ami de Pantalon.

Un ARCHER.

Plusieurs ARCHERS.

La Scene est proche Padouë dans l'Etat Venitien.

ARTEMIRE

ARTEMIRE

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

ARTEMIRE, CEPHISE.

ARTEMIRE.

NON rien ne peut tarir la ſource de mes larmes,
Laiſſe-moi toute en proie à mes vives allarmes;
Cephiſe, tes conſeils ne ſont que m'irriter,
La mort eſt le ſeul bien que je dois ſouhaiter.
Tu connois Pantalon & ſon humeur jalouſe;
Quand je ſonge, grands Dieux, que je ſuis ſon épouſe;
Que ce Venitien quoiqu'abſent de ces lieux,
Me fait garder a vûë en Tiran odieux;

Que de la liberté le précieux uſage,
M'eſt interdit ici; Cephiſe, j'en enrage:
Quand je ſonge qu'il veut que l'on ſuive mes pas,
Et qu'il fait redoubler ſerrure & cadenats;
Cette réflexion me met à la torture,
Et m'inſpire un penchant que donne la nature:
Cette rude contrainte, & tous ces deplaiſirs,
Loin de les étouffer irritent mes deſirs.
Depuis qu'il eſt parti pour aller à Veniſe,
A de gros commerçans vendre ſa marchandiſe,
Trivelin, ſon agent, & ſon premier commis,
Eſt le plus dangereux de tous mes ennemis.
Pour rendre ma douleur plus forte & plus amere,
Je vois dans mon époux l'aſſaſſin de mon pere;
Tu ſçais que mon mari ne pouvoit le ſouffrir,
Sa haine contre lui, ne faiſoit que s'aigrir.
Pantalon dont l'humeur ne ſçauroit ſe comprendre,
Devint ſon ennemi dès qu'il devint ſon gendre:
Le traitre faiſiſſant mon cher Pere au colet,
Au milieu de ſon ſein enfonça ſon ſtilet:
O ſouvenir funeſte! ô fatale journée!
Dieux, à ſouffrir toujours m'avez-vous condamnée?

CEPHISE.

Pourquoi, belle Artemire, épouſer Pantalon?
Que n'avez-vous choiſi quelque joli garçon?
Pourquoi vous immoler?.....

ARTEMIRE.

Je n'en ſçai rien, Cephiſe.
Helas ! que pouvons-nous quand on nous tyrannise ?
Je n'étois qu'un enfant : Pantalon, ce vieux fou,
Etoit riche marchand, je n'avois pas le ſou;
Et mon pere ébloüi par ſa grande richeſſe,
A ſes bruſques chagrins immola ma jeuneſſe.
Mon cœur avoit pourtant perdu ſa liberté,
Je l'avoûrai, Cephiſe, avec ſincérité :
Le jeune Philotas avant cet hymenée,
Prétendoit à mon ſort unir ſa deſtinée :
Ses charmes, ſes vertus avoient touché mon cœur,
Pouvois-je réſiſter à ce charmant vainqueur ?
Il étoit amuſant, beau, d'un maintien modeſte ;
Bien fait de ſa perſonne, & joli dans le reſte :
Souvent il me contoit ſes amoureux tourmens.
Que nous paſſions tous deux d'agréables momens !
Il me baiſoit les mains, & par mille careſſes,
M'exprimoit ſes tranſports, & ſes vives tendreſſes,
Toûjours recommençoit, épris de mes appas ;
Te le dirai-je enfin, il ne ſe laſſoit pas.
Formant d'un doux hymen l'eſperance flatteuſe ;
Artemire ſans lui ne pouvoit être heureuſe.
Tu vois couler mes pleurs à ce ſeul ſouvenir,
Je puis à cet Amant, les donner ſans rougir ;
Cet aimable garçon a, dit-on, fait naufrage :
Il eſt mort ; & toujours ſa trop charmante image,
Quelqu'efforts que je faſſe, eſt préſente à mes yeux.

Je penſe à Philotas à toute heure en, tous lieux,
Et rejoindre ſon ombre, eſt le bien où j'aſpire :
Tel eſt l'affreux état de la triſte Artemire.

SCENE II.

TRIVELIN, ARTEMIRE, CEPHISE.

TRIVELIN.

MAdame je vous trouve ici fort à propos :
Pourrois-je, ſans témoin, vous dire quatre mots ?

Artemire fait ſigne à Cephiſe de s'en aller.

ARTEMIRE.

Parlez.

TRIVELIN.

De Pantalon j'ai reçû cette Lettre
Et c'eſt en votre main que je viens la remettre :
Madame examinez avec ſoin ce billet,
Il va vous découvrir un important ſecret.
Que je plains votre ſort, malheureuſe Artemire !
Decachetez la Lettre, & ſi vous ſçavez lire,
Voyez ce qu'elle chante.

ARTEMIRE.

On confie à ma foi
Les ſecrets d'un époux qu'on ne cachoit qu'à moi ;

L'on veut m'en faire part !

TRIVELIN.

Liſez ce qu'il ordonne.

ARTEMIRE.

Je ne le cele point, tant de bonté m'étonne :
M'informa-t-on jamais des ordres qu'il preſcrit ?
Rien n'eſt plus ſurprenant.

TRIVELIN.

Voyez ce qu'il écrit.

ARTEMIRE *lit la Lettre.*

» Des profits que j'ai faits, je ſçaurai vous inſtruire ;
» Je reviens opulent au ſein de mon pays ;
» Et voulant me venger de tous mes ennemis,
» J'attends de votre main la tête d'Artemire.
Ainſi donc mon deſtin ſe conſomme aujourd'hui ?
Je n'attendois pas moins d'un époux tel que lui.
Trivelin, c'eſt à vous qu'il demande ma tête :
Vous êtes maître ici, votre victime eſt prête.

TRIVELIN.

Non : il eſt un moyen d'échapper au trépas ;
Je ſuis depuis long-tems épris de vos appas :
Pantalon vous poſſede, & ce vieillard débile
N'a jamais eu pour vous qu'une amitié ſtérile.
Le deſſein en eſt pris, il le faut achever,
Je puis, ſi vous voulez, le perdre, & vous ſauver.
Je l'aſſaſſinerai.

ARTEMIRE.

Vous !

TRIVELIN.

J'en fais mon affaire,
C'eſt une bagatelle, & je ſuis un compere,
Qui ne recule pas en un ſi beau chemin.
Je n'ai point mon pareil pour faire un coup de main:
J'ai ſur les grands chemins fait mon apprentiſſage;
Et ſur mes compagnons j'eus toujours l'avantage.
Auſſi-tôt que j'aurai par de nobles efforts
Mis le vieux Pantalon dans la foule des morts;
Après ce grand exploit, ici je vous préſente,
Du ſang de votre époux, ma main encor fumante.
Vous connoîtrez alors, mon cher petit-tendron,
Que Trivelin n'eſt pas ſi vieux que Pantalon.
Cela vous convient-il? répondez ma mignonne:
Quoi! vous ne dites rien? ce ſilence m'étonne.
Acceptez le ſecours que je viens vous offrir:
Il faut opter des deux, m'épouſer ou périr.

ARTEMIRE.

La propoſition eſt vraiment fort jolie!
Du pauvre Pantalon tu veux trancher la vie?
Ah! quoique ſans raiſon, ce vieillard ſoit jaloux,
Souviens-toi que le Ciel en a fait mon époux.

TRIVELIN.

Contre lui vous devez armer votre colere:
Il a, vous le ſçavez, poignardé votre Pere.
Que devez-vous, Madame, à ce titre d'époux,
Qu'un hazard malheureux lui donna malgré vous?
Quel eſt de ce vain nœud la ſainteté ſuprême?

Vouloir le respecter, est une erreur extrême;
Quand j'aurai fait le coup, aussi fier qu'un bon coco
J'entre dans votre lit, & ma main vous est hoc.

ARTEMIRE.

Méchant, suis à ton gré les ordres qu'on te donne,
Ne crois pas que si-tôt ma vertu m'abandonne;
La plus affreuse mort, ne peut m'épouvanter:
Je souscris à l'Arrêt, tu peus l'exécuter;
Mon cœur dès à présent à ta main se présente,
J'aurai du moins l'honneur de mourir innocente;
Artemire, à tes coups, ne veut point échapper,
Et j'accepte ta main, mais c'est pour me frapper.

SCENE III.

TRIVELIN *seul.*

Contr'elle avec raison, la colere m'enflame,
Quelle obstination! on voit bien qu'elle est Femme.
Quoi donc après avoir prévenu son Epoux,
Et fait naître en son cœur mille soupçons jaloux,
Serois-je pris pour dupe? ah! ventrebleu, j'enrage.
Mais il faut espérer qu'elle sera plus sage,
Que sensible à l'honneur de recevoir ma main,
Elle m'enhardira dans ce noble dessein;
Les biens de Pantalon deviendront mon salaire.
Le crime est approuvé quand il est nécessaire.

Mais Arlequin paroît, quoiqu'il ſoit un peu ſot,
Je prétens qu'il conſpire, & qu'il ſoit du complot.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

D'Une grande action, vous ſentez-vous capable?
Avez-vous du courage?

ARLEQUIN.

Oui, ſur-tout à la table;
Je mange comme ſix Heros des plus gloutons,
J'abſorbe en un inſtant trois ou quatre chapons.
Je me ſuis ſignalé ſouvent dans la cuiſine;
Dans ce réduit charmant en maître je domine:
Nouveau Céſar, gourmand indomptable, aguerri
Ainſi que lui, *Veni, vidi, manducavi.*

TRIVELIN.

Je connois vos talens; pour manger, & bien boire,
Vous ſçavez dignement remuer la machoire;
J'en conviens, mais je veux de vous d'autres exploits.
Pour un projet hardi, de vous ſeul j'ai fait choix;
Je vais vous confier un ſecret d'importance,
Qu'il faut enſevelir dans un profond ſilence;
Si vous le divulguez, de cette trahiſon.....

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, je ſuis ſecret comme un Canon.

Mais

TRIVELIN.

Artemire me plaît, je l'aime à la folie.

ARLEQUIN.

Parbleu, je le crois bien, elle eſt aſſez jolie;
Elle eſt ſage pourtant.

TRIVELIN.

Peux-tu l'imaginer?

ARLEQUIN.

Elle pince toûjours quand on veut badiner.

TRIVELIN.

Voilà quelle eſt, mon cher, la vertu d'une femme:
L'honneur peint dans ſes yeux, ſemble être dans ſon ame;
Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux,
Ne ſervent qu'à couvrir la honte de ſes feux.
Au ſeul Amant cheri prodiguant ſa tendreſſe,
Pour tout autre, elle n'a qu'une auſtere rudeſſe;
Et l'Amant mépriſé, prend ſouvent pour vertu,
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.
Je prétens l'épouſer.

ARLEQUIN.

Pantalon eſt en vie...;
Que Diable dites-vous? oh! je vous en défie,
Ce vieillard de ſa femme eſt le maître abſolu.

TRIVELIN.

Cela m'importe peu; mon cher, j'ai réſolu,
Pour contenter mes feux, & hâter ma vengeance,
De l'aſſaſſiner.

ARLEQUIN.

Fi, cela ſent lapotence.

TRIVELIN.

Il faut, cher Arlequin, me ſervir de ſecond,
Tu ſeras bien payé, Trivelin t'en répond.
Quoi! tu trembles? que vois-je? ah! le pauvre jocrice!

ARLEQUIN.

Dans l'art d'aſſaſſiner, je ſuis encor novice;
Ne comptez pas ſur moi: tel eſt mon aſcendant...

TRIVELIN.

Poltron!

ARLEQUIN.

Oh! parlez mieux, l'ami, je ſuis prudent;
Je ſuis poltron, d'accord; mais c'eſt par bienſéance
Qu'on a voulu donner le beau nom de prudence
A ma poltronnerie, & l'on m'a corrigé.

TRIVELIN.

Le plaiſir de me ſuivre, & de me voir vengé...

ARLEQUIN.

Fi-donc! que diroit-on de moi dans tout Bergame?
Sans cela vous pouvez en conter à la Dame,
J'y conſens, j'applaudis à des projets ſi beaux,
Pour vous je garderai volontiers les manteaux;
Mais pour aſſaſſiner Pantalon, point d'affaire,
Ma main ne peut, Seigneur, devenir ſanguinaire.

TRIVELIN.

Sçais-tu que je me fâche, & que c'eſt m'offenſer,
Que de me contredire?

ARLEQUIN.

Il n'y faut plus penſer.
Je vous l'ai déja dit, cherchez votre ſemblable,
D'une telle action, je me ſens incapable.
Je ne *puis* voir ſans peine égorger un cochon;
Comment pourrois-je, helas! maſſacrer Pantalon?

Il ſort.

SCENE V.

TRIVELIN *ſeul.*

LE lâche ne veut pas ſeconder mon courage,
Et ſe refuſe aux coups que demande ma rage.
Il pourroit me trahir, il aime à babiller,
Il faut en pareil cas l'empêcher de parler.

SCENE VI.

ARTEMIRE *ſeule.*

QUel effroi me ſaiſit? à peine je reſpire....
Où portes-tu tes pas malheureuſe Artemire?
La crainte m'environne, & m'agite toûjours.
Je crois voir Trivelin prêt à trancher mes jours.
Miniſtre rigoureux d'une injuſte vengeance,
Il a de mon trépas, prononcé la Sentence.
Rien ne peut me ſauver d'un Arrêt odieux....

SCENE VII.

ARTEMIRE, CEPHISE.

CEPHISE.

MAdame un Etranger s'avance dans ces lieux.

ARTEMIRE.

Si c'eſt l'Executeur que Trivelin m'envoye,
Cephiſe, il peut entrer, je l'attends avec joye.
Que vois-je! ſoutiens-moi : grands Dieux, c'eſt Philotas!

SCENE VIII.

ARTEMIRE, PHILOTAS, CEPHISE.

PHILOTAS.

OUï, Madame, c'eſt moi, vous ne vous trompez pas.
Je viens brûlé d'un feu qui ne ſçauroit s'éteindre;
Mais, cruelle, de vous j'ai bien lieu de me plaindre!
J'apprends que Pantalon poſſede vos attraits;
Jugez de mes douleurs, jugez de mes regrets.
Je croyois en ces lieux vous trouver encor fille,
Mais peut-être avez-vous accrû votre famille.
Me faire cet affront, paſſer en d'autres bras!

Vous étiez bien preſſée.

ARTEMIRE.

Ah ! je ne l'étois pas.
Je ſuis à Pantalon, mais ſoyez plus tranquille,
Philotas, croyez-moi, je ſuis preſque encor fille.

PHILOTAS.

Ma foi, tant-pis pour vous, c'eſt un mauvais métier.

ARTEMIRE.

C'eſt un crime peut-être, & je vais l'expier.

PHILOTAS.

Je ſuis fâché pour vous, que vous ayez ce titre;
Mais pourquoi donc, ingrate, épouſer ce belitre ?
Ne vous ſouvient-il plus de nos doux paſſe-temps ?
Quand nous nous trouvions ſeuls, que nous étions contens !
L'Amour, le tendre Amour, nous étoit favorable,
Il m'en revient ſans ceſſe une idée agréable.

ARTEMIRE.

Hélas ! même penſée occupe mes eſprits :
Que Pantalon m'a fait paſſer de triſtes nuits !
Et pour vous en ſecret une amoureuſe flame,
Dans les bras du vieillard a dévoré mon ame.

PHILOTAS.

Votre imaginative eſt prompte en certain cas,
Mais, ma belle, après tout, je n'en ſuis pas plus gras.

ARTEMIRE.

Pourquoi m'annonça-t'on une triſte nouvelle ?
Je vous croyois noyé ; ma douleur fut mortelle.

PHILOTAS.

Et pour vous consoler, vous prîtes un Epoux.
A parler franchement, ce remede fut doux :
Il vous plut, & je crois, à bien peser la chose,
Que vous en prendriez fort bien une autre dose.
En maîtresse, je suis diablement malheureux !
J'en avois une aimable, & sensible à mes feux,
On la nommoit Jocaste : elle étoit assez belle,
Elle me fit serment d'être toûjours fidelle.
Après un long voyage, & des travaux divers,
Je revins tout joyeux, pour rentrer dans ses fers.
Helas ! je la trouvai, comme vous, mariée.
La Dame à mon retour fut bien mortifiée,
Et me dit à peu-près ce que vous m'avez dit.
Je fis en fanfaron éclater mon dépit,
Mais enfin il fallut avaler la pilule,
Et je me repentis d'avoir été crédule.
Au reste, votre Epoux est, dit-on, loin d'ici,
Peut-être son départ cause votre souci ;
Daignez à mon Amour accorder quelque grace :
Si l'on alloit chez vous pour occuper sa place,

Il chante. Air 84.

Y seriez-vous, *Madame y seriez-vous ?*
Allons, défaites-vous de cet air sérieux.
Mais, que vois-je ! les pleurs s'échapent de vos yeux.

ARTEMIRE.

Helas ! ils n'ont coulé qu'en vous voyant paroître.

PHILOTAS.

Vous avez du chagrin, faites-le moi connoître.

ARTEMIRE.

En vous voyant je goûte un plaisir sans égal ;
Mais, Seigneur.....

PHILOTAS.

Qu'avez-vous ? vous trouveriez-vous mal
Parbleu ! vous pâlissez votre état m'embarrasse ;
Si c'est une vapeur de vertu, cela passe.

ARTEMIRE.

Par le plus rude coup mon cœur est abbatu,
Le jaloux Pantalon insulte à ma vertu.

PHILOTAS.

Seroit-il bien possible ? ah ! je tombe des nuës,
Les maris ont toûjours des visions cornuës.

ARTEMIRE.

Mon Epoux, le plus grand de tous mes ennemis,
Veut me punir d'un mal que je n'ai point commis ;
Il ordonne ma mort : j'en fremis quand j'y pense !
Trivelin s'est chargé du soin de sa vengeance ;
Et je dois expirer avant la fin du jour.

PHILOTAS.

Il en aura menti ; ne craignez rien, mamour,
Je ne permettrai pas qu'a la mort on vous livre.
Plûtôt qu'y consentir je cesserai de vivre.
Pour vous prouver l'excès de mon affection,
Non, vous ne mourrez point ; & je cours dans la Place,

Assembler mes amis .....

ARTEMIRE.

Arrêtez-vous de grace,
Seigneur, où courez-vous ?

PHILOTAS.

Ne me retenez pas,
Banniſſez cette crainte, & comptez ſur mon bras.

ARTEMIRE.

Philotas, demeurez .....

PHILOTAS.

Ah, que vous êtes folle !
Voulez-vous que je reſte ici comme une Idole ?
Hé bien ſi vous voulez épargner à mon bras,
Le ſoin de vous ſauver d'un injuſte trépas,
Je vous enleverai : la choſe m'eſt facile ;
Rendez de Trivelin le projet inutile :
Suivez-moi ; je vous jure & vous donne ma foi,
Que vous ne courrez point de riſque auprès de moi.
A votre honneur douteux, bien loin de faire outrage,
Je n'entreprendrai rien ; enfin je ſerai ſage.
Et fuyez un Epoux dans les bras d'un Amant.

ARTEMIRE.

Que me propoſez-vous ? ah ! Philotas, je n'oſe
Accepter le parti, ni refuſer la choſe.

SCENE IX.

TRIVELIN, PHILOTAS, ARTEMIRE.

TRIVELIN, *à part.*

AH! que vois-je, grands Dieux! N'eſt-ce pas Philotas?
C'eſt lui-même vraiment, je ne me trompe pas.
haut.
Quel deſſein, témeraire, en ces lieux vous amene?
N'apprehendez-vous pas les effets de ma haine?
Et que mon bras ſur vous, portant des coups certains.

PHILOTAS.

Ce ne ſont point des gens comme toi, que je crains,
Lâche, & de tes forfaits je me ferois juſtice,
Si je n'attendois pas au-plûtôt ton ſupplice;
Mais j'eſpere bien-tôt voir terminer ton ſort,
Et je ne voudrois pas me ſoüiller de ta mort.

TRIVELIN.

Rends grace à ma pitié, c'eſt elle qui pardonne
Au tranſport indiſcret, où ton cœur s'abandonne:
Fuis cependant d'ici, ne t'y montre jamais.

PHILOTAS.

Je ſors pour n'être pas temoin de tes forfaits.

SCENE X.

TRIVELIN, ARTEMIRE.

VOus avez avec art ménagé ſa viſite?

ARTEMIRE.

Je ne vous entends pas.

TRIVELIN.

Taiſez-vous, hypocrite.
Je ſçais tout le paſſé, Philotas vous fut cher,
Mais, baſte, choiſiſſez, du poiſon ou du fer.

ARTEMIRE.

Croyez-vous par ce choix, me faire quelque grace?
Beau cérémonial, quand il faut qu'on trépaſſe!
Donnez le fer, donnez, pour mourir tout d'un coup.

SCENE XI.

SCARAMOUCHE, ARTEMIRE, TRIVELIN.

SCARAMOUCHE.

ARrêtez, renguainez.

TRIVELIN.

Que fais-tu témeraire?

SCARAMOUCHE.

Tout ce que Pantalon m'a commandé de faire.

à Artemire.

Remettez-vous, Madame, & revoyez le jour.
Votre Epoux en ces lieux, à peine de retour,
A ſçû par Braillardet, l'Avocat du Village,
Qu'à votre honneur, à tort, on faiſoit un outrage.
Il m'a, tout interdit, ſur le champ ordonné
De voir ſi votre ſort n'étoit point terminé;
Et je rends grace aux Dieux de cette réüſſite,
Dont ils ont à propos régalé ma viſite.

ARTEMIRE.

Sortons.....

SCENE XII.

TRIVELIN *ſeul.*

C'En eſt donc fait, mon eſpoir ſe détruit;
Par Maître Braillardet, Pantalon eſt ſéduit;
Il croit aveuglément Artemire innocente.
Ah! ſon retour trop prompt, a trompé mon attente:
Ne perdons pas ſi-tôt le nom de ſcélerat,
Je me reprocherois de n'avoir pris qu'un rat.
L'ingrate me mepriſe, il faut qu'elle périſſe,
Elle a, par ſes dédains, mérité le ſupplice.
Ne nous démentons point: courage, Trivelin.
Je vais tout de ce pas prévenir Arlequin,

Lui dire qu'Artemire épriſe de ſes charmes,
Soupire loin de lui, s'abandonne aux allarmes;
Et que pour ſoulager ſon amoureux tourment,
Cette belle l'attend dans ſon appartement.
Il me croira ſans peine, & pour ſe ſatisfaire,
Ira ſans balancer en amant téméraire,
Donner un libre eſſor à ſes deſirs fougueux.
Alors exécutant un deſſein généreux,
Je ſçaurai le ſurprendre, & ma main meurtriere
Oſera ſans pitié le percer par derriere;
Enſuite à Pantalon, quand le coup ſera fait,
D'Artemire j'irai découvrir le forfait.
Il ne voudra plus voir l'ingrate en ſa colere,
Et ſçaura ſe venger de ſa flame adultere.....
Que vois-je! le Soleil a ſes pâles couleurs;
N'oſe-t-il éclairer de ſi noires horreurs?
Pere du jour, de grace, arrête en ta carriere:
Ne fuis point chez Thetis, exauce ma priere.
Grands Dieux qui m'écoutez, je fais pacte avec vous:
Suſpendez quelqu'inſtant votre juſte courroux:
Je ſuis un grand coquin, ma mort eſt légitime;
Mais ne me puniſſez du moins qu'après mon crime.

SCENE XIII.

PANTALON, BRAILLARDET.

PANTALON.

CRoirois-je Braillardet, lui dois-je ajouter foi?

BRAILLARDET.

Seigneur vous le pouvez, & je prends tout sur moi.
Je suis bien informé de tout ce qui se passe:
Et si pour Artemire, on vous demande grace,
C'est qu'elle la mérite: oüi contre sa vertu
Il ne m'est, croyez-moi, jamais rien revenu.
D'ailleurs, quand il seroit arrivé quelque chose,
Croyez-vous être un texte à couvert de la glose?
Non, non, assurez-vous que Pantalon n'est pas
En cela mieux traité que tous les Avocats:
Ils ne contestent plus sur de telles affaires,
Et mes confreres sont doublement mes confreres.

PANTALON.

La consolation est belle, assurément!

BRAILLARDET.

Vous devez, sur ce point, m'en croire aveuglément:
Mais quand elle seroit tant soit peu criminelle;
Je vous dirois encor: ne la croyez pas telle.

Evitez, évitez la satisfaction
De divulguer sans fruit votre confusion.
Aimeriez-vous mieux être en auguste Assemblée,
Reconnu pour cornard en justice reglée ?
Il vaut mieux renfermer sa honte & ses soupçons.

PANTALON.

C'en est fait, je me rends à toutes vos raisons.

SCENE XIV.

TRIVELIN, PANTALON, BRAILLARDET.

TRIVELIN *à Pantalon.*

HE bien, votre Artemire étoit la vertu même,
Trop crédule mari ! Votre erreur est extrême.
J'ai surpris Arlequin embrassant ses genoux :
Il étoit tout en feu, lui faisoit les yeux doux.
J'ai puni sur le champ son ardeur effrenée :
Et de cette action Artemire étonnée,
A marqué ses regrets par un torrent de pleurs ;
Mais je n'ai point été sensible à ses douleurs.
Venez voir Arlequin expirer auprès d'elle :
J'ai lavé dans son sang sa flame criminelle.

PANTALON.

Qu'entends-je, Braillardet! vous m'avez donc trompé!
Vous vantiez sa vertu : pourquoi m'avoir dupé ?

BRAILLARDET.

Seigneur, un seul témoin bien souvent se refuse ;

Je ne l'en croirai point, pour moi je le recuſe.
Ses rapports peuvent être aujourd'hui ſuperflus,
Puiſque *teſtis unus*, en Droit, *teſtis nullus*.

PANTALON.

Je connois Trivelin, & vous avez beau dire :
Pour moi depuis long-tems un vrai zele l'inſpire.
Artemire eſt coupable : il n'en faut plus douter,
Braillardet vainement vous voulez conteſter :
Je ſuis cocu vous dis-je.

BRAILLARDET.

Ah ! ſi vous voulez l'être,
Je n'y contredis point, & vous êtes le maître.

PANTALON.

L'infame ! ſe porter à de pareils excès !
Je prétens que l'on faſſe au plutôt ſon procès ;
Allez faire dreſſer promptement la Sentence.

BRAILLARDET.

Puiſque vous le voulez, j'y cours en diligence.

SCENE XV.

ARTEMIRE, CEPHISE, PANTALON.

ARTEMIRE.

AH ! Seigneur, quelle horreur vient de frapper mes yeux !
Quoi, verrai-je toujours enſanglanter ces lieux !

PANTALON.

Perfide ! il vous ſied bien de faire l'innocente :
Mais je veux qu'à l'inſtant ma vengeance éclatante
Me délivre de vous, ainſi que d'Arlequin,
Et vous faſſe ſubir un ſemblable deſtin.

ARTEMIRE.

Arlequin ! quel outrage, & qu'oſez-vous me dire ?
Quoi vous pouvez penſer que la pauvre Artemire...

PANTALON.

Tais-toi, perfide, & ſonge à voir finir ton ſort.

ARTEMIRE.

Helas vous le pouvez, je ſouſcris à ma mort :
Jamais à vivre en paix, je ne ſçaurois prétendre :
Tout mon ſang eſt à vous, vous le pouvez répandre.
Ecoutez-moi, du moins, & ſouffrez à vos pieds,
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Par le Ciel qui m'entend, qui ſçait mon innocence ;
Gardez-vous bien d'en croire une fauſſe apparence ;
Par votre barbe enfin que j'oſe conjurer,
Donnez-moi le trepas ſans me deshonorer.
Sçachez que Trivelin, ce monſtre qui m'offenſe,
Vouloit de votre lit avoir la ſurvivance ;
Et ſi j'euſſe approuvé ſon barbare deſſein,
Le traître contre vous auroit armé ſa main.

PANTALON.

Bon, bon.

ARTEMIRE.

Connoiſſez donc mon ame toute entiere :

Ne

Ne cherchez point ailleurs une triſte lumiere,
De tous mes attentats je vais vous informer :
Oui, Pantalon, jamais je n'ai pû vous aimer.
Sur le fait d'*Arlequin* ma conſcience eſt nette ;
Et ce ne *fut* point lui qui vous planta l'aigrette.
Je veux *bien* l'avouer ici de bonne foi ;
Je ne vous ai jamais approché ſans effroi.
Avant qu'un nœud fatal à vos loix m'eût ſoumiſe,
Pour le beau Philotas mon ame étoit épriſe.
Je ne le cele point, je l'aimois tendrement ;
J'étouffai dans vos bras un amour trop charmant :
Je vous donnai ma foi ; ſi je l'ai mal gardée,
En vérité, Seigneur, ce ne fut qu'en idée :
Je n'ai jamais paſſé juſques aux actions,
Et l'on ne punit point pour les intentions.
Vous connoîtrez enfin les crimes que vous faites,
Et vous en gémirez tout tyran que vous êtes.

PANTALON.

Vous vous juſtifiez dans des termes bien doux.

SCENE XVI.

PLUSIEURS ARCHERS, *les ſuſdits.*

UN ARCHER, *à Artemire.*

MAdame tout eſt prêt ; on n'attend plus que vous.

ARTEMIRE.

Allons.

SCENE XVII.

PANTALON, TRIVELIN.

PANTALON.

ELle mourra l'ingrate, l'infidelle,
Et je verrai punir ſa flame criminelle.

TRIVELIN.

Seigneur vous faites bien de vous en réjouir,
Et ſon crime eſt trop grand pour ne le pas punir ;
Puiſque ſans retenue elle vous déshonore,
Et qu'elle vulcaniſe un mari qu'elle abhore.
Laiſſez-la ſans regret monter ſur l'échafaut,
La livrant à la mort, vous faites ce qu'il faut.

PANTALON.

Devoit-elle couvrir mon front d'ignominie,
Et me faire augmenter la grande confrerie !
J'enrage.

TRIVELIN.

Pantalon, il n'y faut plus ſonger,
De cette trahiſon vous allez vous venger.

SCENE XVIII.

SCAPIN, PANTALON, TRIVELIN.

SCAPIN.

AH Seigneur ! Philotas vous taille des croupieres ;
Ma foi nous en tenons de toutes les manieres :
Il vient de ſoulever le peuple, & ſes amis
Ont donné l'épouvante aux ſuppôts de Themis ;
Il les a mis en fuite, & dans toute la Place,
Pour la pauvre Artemire, on entend crier grace.

TRIVELIN.

Ciel, qu'entends-je !

SCAPIN.

On ramene Artemire en ces lieux.

PANTALON.

Allons apprendre à vivre à ces ſéditieux,

SCENE XIX.

ARTEMIRE *soutenue par Cephise.*

ARTEMIRE.

Prête à subir les coups d'une main ennemie,
On me fait promener de la mort à la vie.
Me voilà donc, Cephise, échapée au bourreau,
Et Philotas m'arrache aux horreurs du tombeau.
Grands Dieux, puis-je former une douce espérance?
Vous intéressez-vous à ma pure innocence?
Il faut que cela soit; & vous êtes trop bons,
Pour vouloir approuver d'injurieux soupçons.

CEPHISE.

N'en doutez point, Madame, ils vous ont fait justice,
En ne permettant point qu'Artemire périsse.

ARTEMIRE.

As-tu bien remarqué le vaillant Philotas?
Avec quel zele a-t-il détourné mon trépas?
Malgré l'effroi que donne une mort trop prochaine,
Son illustre valeur a dissipé ma peine;
Il a fait loin de lui fuir les Archers poltrons;
Quelques-uns sous ses coups, tomboient par pelotons.

Sur ce brave Heros aucun d'eux n'oſoit mordre :
Ma chere, il leur donnoit bien du fil à retordre.
Ce généreux amant en lion furieux,
Epouvantoit tous ceux qui s'offroient à ſes yeux.

CEPHISE.

Il vous a bien ſervie.

ARTEMIRE.

Ah ! c'eſt lui qui s'avance,
C'eſt mon liberateur. Une douce eſperance
S'empare de mon cœur : ſans vous, cher Philotas,
J'aurois déja franchi les portes du trepas.

SCENE XX.

PHILOTAS, ARTEMIRE, CEPHISE.

PHILOTAS.

VOus ignorez encor la moitié de l'hiſtoire ;
Trivelin eſt ſans vie, & vous rend votre gloire :
Il a fait en mourant une confeſſion,
Qui dément de tout point ſon accuſation :
Et votre époux ſeroit ravi de l'avanture,
S'il n'avoit dans le flanc une large bleſſure.

ARTEMIRE.

Comment donc, & qu'a-t-il ?

PHILOTAS.

Un Archer mal adroit.

L'a dangereuſement bleſſé du côté droit.
Le pauvre homme ſe meurt, ſa douleur eſt extrême :
Il n'en peut revenir, mais le voici lui-même.

SCENE DERNIERE.

PANTALON, *ſoutenu par* SCARAMOUCHE *&* SCAPIN, PHILOTAS, ARTEMIRE, CEPHISE.

PANTALON.

MA femme, je vous puis appeller de ce nom,
Trivelin m'avoit fait former un faux ſoupçon.
J'ai fait à votre honneur une ſenſible offenſe ;
Mamour, je reconnois trop tard votre innocence ;
Il eſt vrai, mais enfin, vaut mieux tard que jamais.
Je ſens que de ce pas je m'en vais *ad patres* :
Conſolez-vous, mon cœur, ne pleurez pas, de grace.
Vous aimez Philotas, qu'il occupe ma place ;
Je veux que ſur ma cendre il vous donne la main,
Et que vous l'épouſiez au plus tard dès demain ;
Puiſſe-t-il avec vous vivre long-tems tranquille ;
Il eſt jeune & bien fait, & vous aſſez gentille.
Je veux faire en mourant une bonne action ;
Je prétends qu'on me plaigne en cette occaſion,
Et qu'on diſe de moi, d'ici juſques à Rome ;
S'il vécut en coquin, il meurt en honnête homme.

FIN.

AGNÉS DE CHAILLOT,

COMEDIE.

PAR MONSIEUR DOMINIQUE;
Comedien Italien Ordinaire du Roi.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy, le 24. Avril 1723.

ACTEURS

De la Comedie.

TRIVELIN, ancien Bailly de Chaillot, ſurnommé le Juſticier.

LA BAILLIVE, ſa femme.

PIERROT, Fils de Trivelin.

AGNE'S, ſervante du Bailly, & mariée ſecretement à Pierrot.

CROUTON, Ambaſſadeur de Goneſſe.

Deux MITRONS.

ARLEQUIN, Bedeau & parent du Bailly.

LE MAGISTER.

LE MARGUILLIER d'honneur. } *Perſonnages muets.*

LE CARILLONNEUR, }

Un PAYSAN.

Quatre PAYSANS.

Quatre ENFANS.

LA NOURRICE des Enfans.

Un ARCHER.

PAYSANS & PAYSANNES.

La Scene eſt à Chaillot dans la maiſon de Trivelin.

AGNÈS DE CHAILLOT, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNE'S, *Quatre* PAYSANS.

LE BAILLI.

MON Fils ne me ſuit point! ſans peine je l'excuſe,
Il vient de remporter le prix de l'arquebuſe :
Il eſt encor tout plein de cet excès d'honneur ;
Mais de Gonneſſe enfin voici l'Ambaſſadeur.

LA BAILLIVE.

Pour me dire ces mots, faut-il tant de myſtere ?

Moi qui fus de Gonneſſe autrefois Boulangere,
Je dois bien le connoître, il ſe nomme Crouton,
Mon fils depuis un an en a fait ſon Mitron.
Mais, Monſieur le Bailli, toûjours avec emphaſe,
Vous nous faites valoir juſqu'à la moindre phraſe.

LE BAILLI.

Apprenez qu'un Bailli doit parler gravement;
Mais de l'Ambaſſadeur oyons le compliment.

SCENE II.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNE'S, *ſuite du Bailli*, CROUTON, *Ambaſſadeur de Gonneſſe, & ſa ſuite.*

CROUTON.

JE ſommes députés des Bourgeois de Gonneſſe;
Qui vous marquont par nous, Bailli, leur allegreſſe:
Ils ſont tretous joyeux que Monſieur votre fils
De l'Aquebuſe enfin ait remporté le prix.
Goûtez, Bailli, goûtez, non pas deux fois, mais quatre,
La gloire que ce fils ſur vous a ſçû rabattre.
Ah! quel plaiſir pour vous, de faire tant de bruit,
Et d'être par un fils rengendré, reproduit?
Que vous êtes heureux! chez vous rien ne décline;

Vous vendez votre ſon, mieux que votre farine.
Vous mettez tout en branle, & vos vœux ſont contens,
J'en partageons la joie avec vos Habitans;
Notre Maître ſur-tout, de ſi bon cœur s'y livre,
Que depuis avant-hier il n'a ceſſé d'être yvre.

LE BAILLI.

Votre Maître, Crouton, m'eſt uni doublement,
Sa mere eſt mon épouſe, on ne ſçait pas comment;
Mais n'importe, cela ne fait rien à l'affaire,
Et le même Contrat qui m'unit à ſa mere,
Veut que mon fils Pierrot ſoit l'époux de ſa ſœur.

LA BAILLIVE.

Sans que vous le diſiez, on ſçait cela par cœur.

LE BAILLI.

Ainſi dans nos Enfans nous nous verrons renaître.
Adieu ... de mes deſſeins inſtruiſez votre Maître;
Dites-lui que Pierrot épouſera ſa ſœur.

L'Ambaſſadeur ſe retire avec toute ſa ſuite.

SCENE III.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNE'S.

LA BAILLIVE.

VOus renvoyez bien-tôt ce pauvre Ambaſſadeur
Vous deviez bien du moins le prier de la Noce,
Ou pour s'en retourner lui prêter votre roſſe.
Mais ſur un autre fait diſcourons entre nous.
Votre fils, que déja ma fille aime en époux,
Ne la regarde pas, elle eſt inconſolable.

LE BAILLI.

Que m'apprenez-vous là! ce ſeroit bien le diable;
Pour Conſtance Pierrot ſeroit indifferent?
Il le faut excuſer, les honneurs qu'on lui rend
Lui montent à la tête, il en eſt dans l'yvreſſe:
Car ſouvent les honneurs enyvrent la jeuneſſe.

LA BAILLIVE.

Il faut à ſon devoir ranger cet étourdi:
Il a du cœur, il eſt entreprenant, hardi,
Ne manque pas d'eſprit, ſa figure eſt gentille,
Il excelle au Billard, & ſçait bien le Quadrille.
Dans tout notre Village il n'a point ſon égal;
Mais convenez auſſi qu'il eſt un peu brutal.

LE BAILLI.

Allez, ne craignez rien, je ſçaurai le réduire,

Reposez-vous sur moi, ce mot doit vous suffire.
Je vais trouver Constance, & dans le même tems,
A mon coquin de fils parler des grosses dents.

SCENE IV.

LA BAILLIVE, AGNE'S.

LA BAILLIVE *à Agnès qui travaille à la tapisserie.*

AGnès pour m'écouter laissez-là votre ouvrage.
Eh bien ! que dites-vous de ce tout tripotage ?

AGNE'S *d'un air simple.*

Moi, Madame ?

LA BAILLIVE.

Pierrot pourroit vous en conter :
Souvent dans votre chambre il va vous visiter.
Etes-vous sa maitresse, ou bien sa confidente ?

AGNE'S.

Hélas ! je suis, Madame, une pauvre innocente,
Qui ne sçais pas encor à quoi sert un Amant.

LA BAILLIVE.

Vous parlez en niaise, & pensez autrement.

AGNE'S *soupirant.*

Qui, moi ? je ne sçai pas ce que vous voulez dire.

LA BAILLIVE.

Vous soupirez, je crois ?

AGNE'S.

Non, c'eſt que je reſpire.

LA BAILLIVE.

Vous appellez cela reſpirer ? jour de Dieu !
Si quelqu'un à ma fille arrachoit un cheveu,
C'eſt comme s'il oſoit me l'ôter à moi-même.
Ma fille eſt mon bijou, je la cheris, je l'aime ;
Eſt-il rien de ſi beau que cette fille-là ?
Si-tôt qu'elle paroît, chacun dit... la voilà.
Quelle vienne à ſoûrire, ou tourner la prunelle,
On entend ſoupirer tout le monde autour d'elle,
Et cependant je vois qu'on la mépriſe ici.
Mort de ma vie ! il faut éclaircir tout ceci.
Chargez-vous de ce ſoin, entendez-vous, ma mie ?
Sçachez par qui ma fille eſt aujourd'hui trahie ;
Apprenez-moi ſur qui doivent tomber mes coups,
Découvrez ſa rivale, ou je m'en prends à vous.

Elle s'en va.

SCENE V.

AGNE'S *ſeule.*

AH ! Ciel ! qu'ai-je entendu ? quelle affreuſe tempête,
Si j'en croi ſes tranſports, va fondre ſur ma tête !
Heureuſe en ce péril qui me glace d'effroi,
Si je n'avois encor à craindre que pour moi.

SCENE VI.

PIERROT, AGNE'S.

AGNE'S.

VEnez, mon cher Pierrot.

PIERROT.

Je vous vois toute émûe,
Qu'avez-vous, belle Agnès?

AGNE'S.

Votre Agnès eſt perdue;
On vous fait épouſer Conſtance dès ce jour.

PIERROT.

Et que deviendra donc, chere Agnés, notre amour?

AGNE'S.

O trop funeſte amour! avant que de m'y rendre,
Vous ſçavez quels efforts je fis pour m'en défendre.
Un jour dans ma Cuiſine entré ſecretement,
Vous vintes me conter votre amoureux tourment:
Je vous priai cent fois de me laiſſer tranquille;
Vous n'écoutâtes point ma priere inutile,
Et me ſerrant les mains, embraſſant mes genoux,
Vous fîtes éclater les tranſports les plus doux.
Mais piqué des rigueurs de ma vertu mutine,
Vous prîtes auſſi-tôt le Couteau de Cuiſine.
Je craignis pour vos jours, j'arrêtai votre main,

SCENE VII.

PIERROT *ſeul.*

J'Attends ici mon pere, il croira me confondre,
Mais à bon chat, bon rat, je ſçaurai lui répondre :
Il vient. Conſtance ici devoit ſuivre ſes pas,
Mais elle feroit mieux de n'y paroître pas :
La belle vainement chercheroit à me plaire ;
Sa préſence en ces lieux n'eſt pas fort néceſſaire.

SCENE VIII.

LE BAILLI.

JE vous cherchois, mon fils, & je vous trouve ici.

PIERROT *d'un air fier.*

A la bonne heure.

LE BAILLI.

Enfin, mon cher fils, Dieu merci,
Vous avez comme il faut imité mon adreſſe,
Aux jeux où l'on m'a vû briller dans ma jeuneſſe.
Il s'agit de ſçavoir, ſi dans d'autres exploits,
Où l'on ſçait que j'étois un compere autrefois,
Vous pourrez dignement égaler votre pere ;

Je veux vous marier à Conſtance, & j'eſpere.....
Vous ſecouez la tête, expliquez-vous.

PIERROT.

Hélas!
Sans que je diſe rien, ne m'entendez-vous pas?

LE BAILLI.

Ah! j'entends, votre cœur ne reſſent rien pour elle?
Elle n'eſt pas peut-être à vos yeux aſſez belle.
Eſt-ce au fils d'un Bailli de regarder aux traits?
Il ne doit conſulter que ſes ſeuls interêts.
Conſtance, en l'épouſant, va vous mettre à votre aiſe:
Enfin, que ſa beauté vous plaiſe, ou vous déplaiſe,
Vous ſerez ſon époux, j'ai réſolu cela,
J'ai donné ma parole.

PIERROT.

Hé bien, retirez-la.
Quoi! le Fils d'un Bailli n'aura pas l'avantage,
Qu'on ne refuſe pas au dernier du Village?
On veut juſqu'à ce point contraindre mon ardeur,
Et je ne pourrai pas diſpoſer de mon cœur?

LE BAILLI.

Nous avons un dédit d'une aſſez groſſe ſomme
Et ſi de le payer, il faut que l'on me ſomme:.....

PIERROT.

Faut-il à vos genoux me jetter? m'y voilà.

LE BAILLI.

Tarare..... il s'agit bien maintenant de cela?

Il s'agit de payer, ou tenir ma promeſſe;
Sur moi je ne veux point attirer tout Gonneſſe.

PIERROT.

Nos Manans, s'il le faut, vous prêteront la main:
Le Bailli d'un Village en eſt le Souverain.
Des Mitrons peuvent-ils vous cauſer tant d'allarmes?
Dites un mot, je ſuis prêt à prendre les armes.
Le plus affreux danger ne peut m'intimider,
Dans un péril preſſant, il faut tout hazarder.
Rien ne me fait trembler, j'ai du cœur, de l'adreſſe,
J'oſe dès à preſent défier tout Gonneſſe.
En vain ſes Habitans s'armeroient contre vous,
C'eſt aſſez de moi ſeul pour les abattre tous.

LE BAILLI.

A cet emportement je ferai la Réponſe,
Que fit en pareil cas à ſon fils, Dom Alphonſe.
» Vos fureurs ne ſont pas une regle pour moi,
» *Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.*

PIERROT.

A quoi bon me citer ce beau Vers de Corneille,
Dont vous avez cent fois étourdi mon oreille?

LE BAILLI.

Je crois que ce coquin ſe mocque encor de moi!
Oh! vous m'obéirez, ou vous direz pourquoi.

PIERROT.

Non, je ne ferai point ce qu'on veut que je faſſe.

LE BAILLI.

Vous le ferez, ou bien du logis je vous chaſſe;
En un mot, je le veux.

PIERROT.

Et moi, ce que je ſuis
Ne me permet auſſi qu'un mot, ... je ne le puis.

SCENE IX.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, PIERROT, AGNE'S.

LA BAILLIVE.

MOn mari, pour le coup j'ai découvert l'affaire;
Ne vous étonnez plus qu'à vos deſirs contraire,
Pour ma fille, Pierrot ne montre que mépris.
Voilà l'indigne objet dont ſon cœur eſt épris.
En montrant Agnès.

LE BAILLI.

Ma Servante!

AGNE'S.

Ah! bon Dieu, moi, l'innocence même!

PIERROT.

Ne déſavoüez point, Agnès, que je vous aime:
A quoi bon ces détours? il n'en faut plus chercher,
Mon amour eſt trop grand pour le pouvoir cacher.

LE BAILLI *à Agnés.*

Cela ſeroit-il vrai, petite mijaurée,
Qui faites devant nous la ſotte & la ſucrée?

PIERROT.

Ah! faites ſur moi ſeul, tomber votre courroux,

Agnés n'eſt point coupable, & jamais....

LE BAILLI.

Taiſez-vous.

Ma femme, entre vos mains, je remets la coquine.
Allez la renfermer à clef dans la Cuiſine.

PIERROT.

Ah! quel ordre barbare! Agnés, ma chere Agnés,
Quoi! je ne verrois plus de ſi charmans attraits!
Je ne permettrai point qu'elle me ſoit ravie,
Et je ſouffrirois moins ſi l'on m'ôtoit la vie.

LE BAILLI.

Vous ne la verrez plus.

PIERROT.

Ah! mon pere, arrêtez.
En quelles mains, hélas! la laiſſez-vous?

LE BAILLI.

Sortez.

PIERROT.

Quelqu'un va le payer, ou je me donne au diable....
Je ſors; mais je crains bien de revenir coupable.

LE BAILLI *à ſa femme.*

Avertiſſez nos gens de l'obſerver de près,
Tandis que je m'en vais entretenir Agnés.

SCENE X.

LE BAILLI, AGNÉS.

LE BAILLI.

OH ça, ma chere Agnés, parlons ſans nous contraindre.
Quelque ſujet que j'aie aujourd'hui de me plaindre,
Je vous aime, & je veux vous prendre par douceur.
Mon Fils nourrit pour vous une coupable ardeur,
Tâchez de l'en guérir. Vous ſçavez que Conſtance
Doit faire, avec Pierrot, une étroite alliance;
Avec un bon garçon, je veux vous marier.
Feû votre ayeul étoit mon pere nourricier;
Le bon-homme pour moi ſignalant ſa tendreſſe,
Avec un ſoin extrême éleva ma jeuneſſe.
Il étoit l'Ecrivain du Procureur Fiſcal,
Et dans tous les procès ſon faux témoin bannal.
Auſſi bien que ſon Maître, il ſçavoit la Pratique;
De la chicanne enfin, il m'apprit la rubrique:
Et comment, ſans aller voler ſur le chemin,
On pouvoit s'emparer du bien de ſon voiſin.
Mais il m'apprit encor, ce veillard reſpectable,
Qu'un pere pour ſon Fils doit être inexorable:
Qu'il doit le châtier, & ne ménager rien,
Sur-tout quand il épouſe une fille ſans bien:

Et que l'on ne peut trop punir une Servante ;
Quand elle eſt aſſez vaine, aſſez impertinente,
Pour oſer s'amuſer au Fils de la Maiſon.
De votre ſage Aieul, telle fut la leçon,
Chere Agnes, & pour prix de ma reconnoiſſance ;
Vos Services auront bien-tôt leur recompenſe.
Arlequin le Bedeau, peut vous donner un rang ;
Vous ſçavez qu'il vous aime, & qu'il eſt de mon ſang :
A l'épouſer demain, chere Agnes ſoyez prête.
Je m'oblige à vous faire un trouſſeau fort honnête.

AGNE'S.

Pourrois-je me réſoudre à lui donner ma foi ;
Quand je ne l'aime point ?

LE BAILLI.

Agnés, écoutez-moi.
Avec ce mien parent, ſi l'himen vous engage,
Moi-même je ferai les frais du mariage.
Choiſiſſez, d'un quartier de Vignes, ou de Pré ;
Foi de Bailli d'honneur, je vous le donnerai.
Votre Aieul m'eſt ſi cher, j'honore tant ſa cendre,
Qu'il n'eſt rien que de moi vous ne deviez attendre,
Pour faire voir à tous, que le dernier Vaſſal
Qui forme les Baillis, eſt preſque leur égal.

AGNE'S.

Le Bedeau, je l'avouë, eſt homme de mérite ;
Mais de cette faveur, de bon cœur je vous quitte.
C'eſt répondre fort mal à mes itentions,

Que

Que de payer ainſi vos obligations.
En faveur d'un Aieul votre reconnoiſſance
Eclate vainement, & je vous en diſpenſe;
Car ſi c'eſt à ce prix que vous vous acquitez,
Je me paſſerai bien de toutes vos bontés.

LE BAILLI.

Qu'entens-je! à ce diſcours, je ne puis rien comprendre:
A la main de mon Fils, oſeriez-vous prétendre?
Ah! ſi je le ſçavois, je vous ferois bien voir,
Que ce n'eſt point en vain qu'on brave mon pouvoir.
Mais quoi! vous rougiſſez, & vous baiſſez la vûë...
Agnés, c'eſt pour le coup que vous ſeriez perduë;
Et je me ſervirois de mon autorité,
Pour vous mettre bientôt en lieu de ſureté.

SCENE XI.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, AGNE'S.

LA BAILLIVE.

AH! vraiment mon mari, voici bien du tapage;
Votre Fils animé de fureur & de rage,
Malgré votre défenſe a forcé la maiſon;
Nos gens qu'il a chargés de cent coups de bâton;

N'ont pû lui réſiſter, il a ſçû les abattre;
Et pour r'avoir Agnés, il fait le diable à quatre.

LE BAILLI.

Malheur que je n'ai pû prévoir, ni prévenir!
Mais tout coup vaille, allons ... me perdre ... ou le punir,

SCENE XII.

LA BAILLIVE, AGNE'S.

LA BAILLIVE.

VOus vous faites aimer d'une étrange maniere!
Et voilà bien du train pour une Cuiſiniere.
Le beau charivari que vous cauſez chez nous!
Vous avez tant d'attraits, que pour l'amour de vous,
Votre galant ici fait naître le déſordre,
Et nous donne aujourd'hui bien du fil à retordre.

AGNE'S.

N'inſultez pas du moins, Madame, à ma douleur;
Et lorſque de Pierrot je prévois le malheur,
Bien loin d'être inſenſible au chagrin qui m'accable,
Laiſſez-moi le plaiſir de le pleurer coupable.

LA BAILLIVE.

Vous avez animé ce petit libertin,
Agnés, votre malheur n'en eſt que plus certain.
Puiſque vous révoltez le fils contre le pere,

Redoutez les effets de ma juſte colere.

AGNÈS.

Madame, puis-je craindre un impuiſſant courroux,
Quand je ſuis aujourd'hui plus à plaindre que vous?
Dans ce qu'a fait Pierrot, que trouvez-vous d'étrange?

LA BAILLIVE.

Je crêve de dépit, & la main me démange....
Mais ſon Galant paroît; qui le conduit ici?
Quoiqu'il en ſoit, ſçachons ce que fait le Bailli.

SCENE XIII.

PIERROT *l'épée à la main*, AGNÈS.

PIERROT.

GRace au Ciel, eſcorté d'une troupe mutine,
Je puis vous dérober au ſort qu'on vous deſtine.
De ces funeſtes lieux, ma chere, éloignons-nous;
Venez Agnés, venez, & ſuivez votre époux.

AGNÈS.

Qu'avez-vous fait, cruel, quel horrible tapage?
Ah! que je me repens de notre mariage!
Voilà donc tout le fruit d'un funeſte lien?
Votre crime aujourd'hui m'éclaire ſur le mien.
Contre nous vous avez animé votre pere,
Nous ſerons les objets de ſa juſte colere;

Qu'allons-nous devenir ? hélas ! ce ſont vos rats
Qui me jettent, cruel, dans tout cet embarras.

PIERROT.

Mocquons-nous de cela, prenons tous deux la fuite ;
Nous pourrons de mon pere, éviter la pourſuite ;
Hâtez-vous, ſuivez-moi.

AGNÈS.

Non, ne l'eſperez pas.
Pierrot, je crains le crime, & non pas le trépas.
Cette indigne action irrite ma colere.
Allez, dès ce moment appaiſer votre pere ;
Et ſans pouſſer plus loin vos tranſports furieux ;
Meritez votre grace, ou mourez à ſes yeux.
Je ſouffrirai bien moins du deſtin qui m'accable ;
A vous perdre innocent, qu'à vous ſauver coupable.

PIERROT.

Les plaiſans ſentimens ! vous avez l'air naif !
Ainſi je vous plairois beaucoup plus mort que vif ?
Je vous ſuis obligé de votre courtoiſie.
Mais, mon pere paroît, vous le voyez, ma mie ;
Si nous étions ſortis, il arrivoit trop tard.

SCENE XIV.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, PIERROT.

LE BAILLI, *sans voir Pierrot.*

OÙ pourrai-je trouver mon fripon, mon pendard?
Si je l'attrape, il va payer pour tous les autres;
Ah! Ah! le beau garçon, vous faites-donc des vôtres?
Coquin, rends ton épée ou m'en perce le sein,
Viens, avance....

PIERROT *jettant son épée.*

Ce mot l'arrache de ma main;
Il me feroit beau voir, vous pousser une botte!
Je voulois enlever mon Agnès, mais la sotte
N'a pas voulu me suivre; ainsi vous voyez bien,
Que dans ce que j'ai fait elle ne trempe en rien:
C'est sur moi seul que doit tomber votre colere;
Agnès n'est point coupable, & je le réitere...

LE BAILLI.

Cesse de t'occuper de ces frivoles soins,
Tu la servirois mieux, en la défendant moins:
Je sçai ce que j'en crois.

PIERROT.

S'il faut qu'on la punisse,

Ne perdez point de tems, hâtez donc mon ſuplice ;
Sinon vous me verrez encor plus furieux,
Dès demain aſſommer, briſer tout en ces lieux.
Par des torrens de ſang, s'il falloit les répandre,
J'irai venger Agnès, n'ayant pû la défendre ;
Et je n'excepterai dans un tel déſeſpoir,
Que vous ſeul & Conſtance ; adieu, juſqu'au revoir.

SCENE XV.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNE'S, *Suite.*

LE BAILLI.

VOyez-vous ce coquin, comme encor il me brave ?
Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave :
Prévenons la fureur d'un tel emportement.
A la Baillive.
Et vous, gardez toujours Agnès ſoigneuſement.

SCENE XVI.

LE BAILLI *ſeul.*

QUelques reflexions ſont ici néceſſaires,
Pour balancer les droits des Baillis & des Peres :
Eh bien, Bailli, tu dois punir un criminel.

Quoi, Pere, pourras-tu te montrer ſi cruel?
Bailli, point de quartier, exerce la juſtice...
Pere, ne permets pas que ton cher Fils périſſe.
Non, je le punirai, c'eſt l'Arrêt du Bailli...
Oh! non pas, s'il vous plaît, vous en aurez menti.
Puniſſons... pardonnons... ſoyons dur... ſoyons tendre.
Hélas! dans cet état, quel conſeil dois-je prendre?
Faites entrer les Grands; le Marguillier d'honneur,
Le Bedeau mon parent, & le Carillonneur
Avec le Magiſter; dans une telle affaire,
L'avis de ces Meſſieurs me ſera néceſſaire.

SCENE XVII.

LE MAGISTER, ARLEQUIN *Bedeau*, LE MARGUILLER, LE CARILLONNEUR, LE BAILLI.

LE BAILLI, *après qu'ils ſont aſſis.*

JE vois à ce ſoupir, à ces pleurs, ce ſanglot,
Que vous êtes inſtruits des fraſques de Pierrot.
Que les enfans gâtés cauſent de maux aux Peres!
Vous êtes mes Parens, mes Amis, mes Comperes,
De grace, honorez-moi, de vos ſages avis;
Il s'agit de punir, ou d'abſoudre mon fils.
Chaque jour à mes yeux ſon inſolence augmente,

Et non content d'avoir débauché ma ſervante,
Il a preſque aſſommé mon Clerc, mon Jardinier.
A qui donc déſormais pourrai-je me fier?
Un fils, pour qui j'ai fait éclater ma tendreſſe,
Oſe pouſſer ſi loin ſa fureur vengereſſe!
J'en dois faire un exemple, il m'a déſobéi,
Je le ferai partir pour le Miciſſipi;
Et me laiſſant guider par ma juſte colere,
Je mettrai ma Servante à la Salpétriere.
Vous, Arlequin, parlez.

ARLEQUIN.

On ne ſçauroit nier
Que toujours le Bedeau doit marcher le premier;
Mais j'attendois, Bailli, pour rompre le ſilence,
Que votre autorité m'en donnât la licence;
Je vais donc vous parler ſans feinte & ſans détour.
Vous ſçavez, pour Agnés, juſqu'où va mon amour;
Et puiſqu'il faut ici que tout mon cœur s'épanche,
Je comptois ſûrement la tenir dans ma manche;
Mais j'ai fort mal compté. Pour mes feux quel échec!
Votre fils m'a paſſé la plume par le bec:
Et quoiqu'il ſoit l'auteur de mon ſort déplorable,
Je ne puis le haïr, car je ſuis un bon diable.
Vous vous plaignez qu'il a forcé votre maiſon;
S'il vous avoit donné quelques coups de bâton,
Il auroit plus de tort; excuſez la jeuneſſe,
Il ne venoit ici, qu'enlever ſa Maîtreſſe:
Et quoique l'action vous ſemble un attentat,

Je

Je n'y vois pas de quoi faire fesser un chat.
Rendez-lui son Agnés ; s'il le faut, qu'il l'épouse ;
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse,
Mais puisque vous voulez enfin le châtier,
Le meilleur châtiment est de le marier.
Il en enragera ; dans quatre jours peut-être,
Sa femme rabattra ses airs de petit Maître.
Pour ranger la jeunesse, il n'est que ce moyen,
Mon avis est fort bon, le vôtre ne vaut rien.
Nous avons de l'esprit, & rien ne s'y dérobe,
Nous ne sommes pas sots, nous autres gens de robe.

LE BAILLI.

Magister, c'est à vous de dire votre avis.

LE MAGISTER.

Il le faut avoüer, j'estime votre fils,
Son amitié pour moi ne s'est point rallentie,
Et je ne puis nier que je lui dois la vie.
Un jour que j'étois yvre, il m'en souvient toujours,
Ce genereux garçon me prêta son secours.
Accablé de sommeil, étendu dans la place,
Moi-même j'eusse été l'auteur de ma disgrace ;
Une charette alloit me passer sur le corps,
Quand pour me relever il fait plusieurs efforts,
Me charge sur son dos, fier de son entreprise,
Comme Enée autrefois, porta son pere Anchise.
Pourtant, quoique sensible aux bontés de ce fils,
Si j'osois m'expliquer....

LE BAILLI.

Achevez.

LE MAGISTER.

J'obéis.

Si vous ne puniſſez une telle inſolence,
Jamais vous ne ſerez chez vous en aſſûrance :
Puiſque vous êtes Juge, il faut le condamner ;
Et vous ferez fort bien de le morigener.
Son ſort me fait pitié, j'en pleure, j'en ſoupire ;
Mais aux ordres d'un pere, un enfant doit ſouſcrire.
C'eſt un petit mutin : quoiqu'il m'ait bien ſervi,
Je conclus avec vous pour le Miciſſipi.

LE BAILLI, *aux autres Conſeillers.*

Vous ne me dites rien... vous gardez le ſilence...
Meſſieurs, ah ! je ſçais trop ce qu'il faut que j'en penſe !
Qui ne dit mot conſent. Je condamne mon fils.
Je ne demande point là-deſſus vos avis,
La choſe eſt inutile, & n'en vaut pas la peine,
Car vous n'êtes ici que pour orner la Scene.

Les Conſeillers ſortent.

SCENE XVIII.

LE BAILLI *seul.*

MOn fils va donc partir pour le Miciſſipi ;
Mais que deviendras-tu quand il ſera parti,
Bailli trop malheureux ? te voilà ſans lignée ;
Tu n'en peux eſperer d'un ſecond hymenée ;
Ta race va finir : quel malheur pour l'Etat !
Dois-je immoler un fils aux clauſes d'un contrat ?
Chacun avec raiſon dira que je radote,
Et l'on m'enrollera bientôt dans la calotte.

SCENE XIX.

UN PAYSAN, LE BAILLI,

LE BAILLI *au Payſan.*

QUe me veut-on ?

LE PAYSAN.

Agnés demande à vous parler :
Elle a quelques ſecrets, dit-elle, à reveler.

LE BAILLI.

Qu'elle entre.

SCENE XX.

AGNE'S, LE BAILLI, UN ARCHER.

LE BAILLI.

Approchez-vous, venez la belle fille,
Qui mettez le désordre en toute ma famille.

AGNE'S.

Votre courroux est juste, & loin de vous blâmer,
Je sçais que contre moi tout doit vous animer,
Je ne résiste point au coup qui me menace;
Mais daignez m'accorder une derniere grace.
A mes vœux empressés ne la refusez pas:
Ordonnez à l'Archer qui suit ici mes pas,
Qu'il fasse exactement ce que j'ai sçû lui dire;
C'est la seule faveur à laquelle j'aspire,
Dans l'état où je suis j'ose la demander.

LE BAILLI.

Faites ce qu'elle veut.

AGNE'S *à l'Archer.*

Revenez sans tarder.
Enfin je vais parler, rien ne doit me contraindre.
De toutes vos fureurs je n'ai plus rien à craindre;
Bailli, que la pitié ne vous retienne plus,
Tous mes crimes encor ne vous sont pas connus.
Armez contre mes jours votre pouvoir suprême,

Pour votre aimable fils, ma tendreſſe eſt extrême;
Et loin de redouter votre juſte courroux,
Je vous dirai bien plus, Pierrot eſt mon époux.

LE BAILLI.

Votre époux! Ciel, qu'entends-je! ah, friponne!
ah, coquine!
Avez-vous oublié votre baſſe origine?
Mais pourquoi m'avoüer ſi tard un tel forfait?
Dès le commencement, vous deviez l'avoir fait,
Vous dire de mon fils épouſe, & non maîtreſſe;
Mais vous avez voulu faire durer la Piece,
Pour étaler ici tous ces beaux ſentimens,
Que j'ai lûs & relûs cent fois dans les Romans.
Mon fils en pâtira...

AGNE'S.

Suivez donc vos maximes,
On vous amene encor de nouvelles victimes.
Voici du fruit nouveau qui vous eſt préſenté;
Voyons, ſi d'un Bailli toute la dureté,
Pourra...

LE BAILLI.

Dans ce moment, ma fureur redoublée..:
Mais que vois-je?

SCENE XX.

Quatre ENFANS *amenés par une Nourrice*, AGNE'S, LE BAILLI, UN ARCHER.

AGNE'S.

Venez, famille désolée,
Venez pauvres enfans, qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos soupirs enfantins.
Approchez-vous, mes fils, voilà votre grand-pere,
Embrassez ses genoux, appaisez sa colere.

LES ENFANS *à genoux devant le Bailli.*

Mon papa, mon papa, mon papa, mon papa.

LE BAILLI.

Et d'où diable a-t-on fait sortir ces marmots-là?
Ai-je dans ma maison des chambres inconnues?
Oh! pour le coup, il faut qu'ils soient tombés des nues.
Ont-ils pû parvenir à l'âge où les voilà,
Sans qu'aucun du logis ait rien sçû de cela?

AGNE'S.

N'y voyez point mes traits, n'y voyez que les vôtres:
Ils ignorent leur pere, ainsi que beaucoup d'autres:
Ces gages précieux, que j'ose vous offrir,
Loin de vous irriter, devroient vous attendrir.

LE BAILLI.

Pour prouver un hymen, petite impertinente,

s montrez des enfans, la preuve en eſt plaiſante.

AGNE'S, *lui montrant ſon Contrat de Mariage.*

Vous me faites rougir, & c'eſt trop m'inſulter;
En voyant ce Contrat, en pourrez-vous douter?

LE BAILLI, *après l'avoir examiné.*

Ah! je ne dis plus rien; & cét Acte authentique
Impoſera du moins ſilence à la critique.

En regardant les Enfans.

Qu'ils ſont jolis! gentils! j'en ſuis tout réjoüi,
Ils reſſemblent au pere, on diroit que c'eſt lui.

Il les embraſſe.

A toute ma tendreſſe enfin, je m'abandonne.

à l'Archer.

Faites venir mon fils, allez, je lui pardonne.

à Agnés.

C'en eſt fait, je me rends, & Pierrot eſt à vous;
Aimez plus que jamais, Agnés, ce cher époux;
Ma femme grondera, fera bien la mauvaiſe,
Mais je m'en moque.

AGNE'S.

Hélas! que vous me comblez d'aiſe!
Mais d'où-vient tout à coup la douleur que je ſens?
Le cœur me bat, je tremble.... Eloignez mes Enfans.

LE BAILLI.

Quels tranſports imprévûs! quelle mouche vous pique?
Chere Agnés, qu'avez-vous?

AGNE'S *en criant.*

Seigneur, j'ai la colique.

LE BAILLI.

Ah! je me doute bien d'où peut venir cela,
Ma carogne de femme a joüé ce trait-là;
Quel tems a-t-elle pris pour un coup de la sorte?
Ma foi si j'en sçai rien, que le diable m'emporte,
Et de m'en informer, je prens peu de souci,
Non plus que de chercher remede à tout ceci.

SCENE XXII.

PIERROT *sans voir Agnés*, LE BAILLI, AGNE'S *évanoüie*, ARLEQUIN, LA NOURRICE.

PIERROT.

SOuffrez qu'à vos genoux, mon pere, je déploye,
Tout ce qu'en ce moment, mon cœur ressent de joye.
Vous me rendez Agnés.

LE BAILLI.

Ah! mon pauvre garçon!
Je vous la rends ici d'une étrange façon;
Et nous avons compté tous les deux sans notre hôte:
Votre Agnés va mourir.... mais ce n'est pas ma faute.

PIERROT.

Ah ! voilà de ces coups, où l'on ne s'attend pas.
Quoi ! falloit-il sa mort, pour sortir d'embarras ?
Agnés, ma chere Agnés, pour jamais m'est ravie ;
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

Il veut se frapper.

LE BAILLI *lui retenant la main.*

Ah ! mon fils, arrêtez...

PIERROT.

Pourquoi me secourir ?
Laissez-vous voir mon pere, en me laissant mourir....

LE BAILLI.

Quel galimatias ! morbleu, quelle chimere !
Laissant mourir un fils, se montre-t-on son pere ?
Je veux que vous viviez.

PIERROT.

Et si je ne meurs pas,
Que deviendra Constance, avec tous ses appas ?
Faudra-t'il l'épouser, s'en retournera-t'elle ?
Vous m'irez, là-dessus, chercher encor querelle.

AGNE'S.

Adieu, mon cher époux, c'en est fait, je me meurs ;
Venez à mes genoux étaler vos douleurs.

PIERROT.

Chere Agnés, vous mourez : ô rigueur inhumaine !

ARLEQUIN.

Tirons tous nos mouchoirs, voici la belle Scene.

PIERROT, *aux genoux d'Agnés.*

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,
Puiſque ma chere Agnés va deſcendre au tombeau.
Helas! ſi l'art eût pû rendre Agnés à la vie,
Que de gens en auroient ici l'ame ravie;
Le Spectateur n'eût pas été ſi conſterné,
Et ſur la bonne bouche, il s'en fût retourné:
Il le faut avoüer, c'étoit un coup de maître;
Mais ce qu'on n'a point fait, je le ferai peut-être.
Telle que l'on croit morte, ou près du monument,
Revient ſouvent de loin, à la voix d'un Amant.
Revivez, chere Agnés, c'eſt moi qui vous en prie...
Tenez, voilà de l'eau de la Reine d'Hongrie.

AGNE'S.

Quelle voix me rappelle, & m'arrache au trépas?

PIERROT.

Hé bien, qu'avois-je dit? Ne la voilà-t-il pas?
Ah! que je ſuis content; puiſqu'Agnés n'eſt pas morte,
Chantons, cabriollons, & de la bonne ſorte.

Les Payſans & Payſannes viennent témoigner leur joie, & forment un Divertiſſement.

DIVERTISSEMENT.

UN PAYSAN.

CHantons les Amours de Pierrot;
Chantons tous Agnés de Chaillot.

CHŒUR.

Chantons les Amours de Pierrot ;
Chantons tous Agnés de Chaillot.

LE PAYSAN.

Pierrot aime ſa Ménagere,
Pour lui, rien n'eſt ſi beau qu'Agnés.
Notre Bailli ſe déſeſpere,
Il jure, & fait bien le mauvais ;
Mais dans ces beaux Enfans, il reconnoît ſes traits,
Et dit, ceſſant d'être en colere ;
Puiſque ceux-ci ſont déja faits,
Eſt-ce la peine d'en refaire ?
Chantons les Amours de Pierrot ;
Chantons tous Agnés de Chaillot.

Le Chœur répete les deux derniers Vers.

UNE PAYSANNE.

Dans les yeux de la belle Agnés,
L'Amour emprunte tous ſes traits :
On fait ſon bonheur de lui plaire.
Pierrot lui trouve tant d'attraits,
Qu'il l'épouſe à peu de frais,
Sans Témoins & ſans Notaire.

On danſe.

VAUDEVILLE.

QU'un jeune étourdi ſe marie,
Pour contenter ſa fantaiſie,
Je n'en dis mot :
Mais qu'après cinq ans de ménage,

Il aime ſa femme à la rage,
J'en dis du mirlirot.

Qu'un Amant perdant ſa Maîtreſſe,
Au ſort d'un Rival s'intéreſſe,
Je n'en dis mot:
Mais lorſque ſa bouche jalouſe,
Prononce ce mot, qu'il l'épouſe,
J'en dis du mirlirot.

Qu'en proye à ſa juſte colere,
Un fils ſoit condamné d'un pere,
Je n'en dis mot:
Mais qu'un vieux Conſeiller barbare,
Contre ſon Ami ſe déclare,
J'en dis du mirlirot.

Que pour gagner une Maîtreſſe,
Un jeune Amant uſe d'adreſſe,
Je n'en dis mot:
Mais que la belle qu'il pourchaſſe,
Ceſſe d'en défendre la place,
J'en dis du mirlirot.

De la nouvelle Parodie,
Que nous a dicté la Folie,
Je n'en dis mot:
Je ne ſçais pas comme on la trouve:
Si le Parterre ne l'approuve,
J'en dis du mirlirot.

FIN.

LE MAUVAIS MENAGE,

PARODIE.

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 19. May 1725.

ACTEURS.

BARBARIN.

MARIAMNE.

SIMONNE.

CLEON.

JOLI-COEUR.

MARAUDIN.

GRIFFON.

ARLEQUIN.

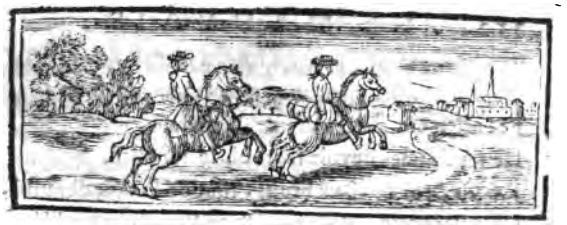
SCARAMOUCHE.

Troupe de DRAGONS.

Troupe d'ARCHERS.

Deux SUIVANTES de Mariamne.

La Scene eſt dans une Ville de Normandie, ſur le bord de la Mer.



LE MAUVAIS MENAGE,

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

OUI; cette autorité, qu'un frere vous confie,
Est reconnuë en haute & basse Normandie.
J'ai volé vers Gisors, & traversant Rouen,
Repassé par Avranche, & de Falaise à Caën:
Madame, il étoit tems; car promts à se dédire,
Nos Normands commençoient par-tout à vous détruire.

Barbarin, votre Frere, à Rouen retenu,
Déja, dans ces Cantons, n'étoit plus reconnu ;
Et ce Prevôt altier, accusé d'injustice,
De ses fraudes devoit recevoir le supplice.
J'ai vû, par ces faux bruits, tout ce Peuple ébranlé,
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé :
J'ai dit que Barbarin étoit de son affaire,
Sorti blanc comme neige ; & que plein de colere,
Il revenoit ici plus fier, plus orgueilleux,
Se venger hautement de tous ses envieux.

SIMONNE.

Il revient en effet, c'est une chose sûre.

MARAUDIN.

Que sa femme nous va donner de tablature !
Il la verra, Madame, & va plus que jamais
Se laisser enchanter par ses puissans attraits.
Elle va nous confondre & jouer de son reste.

SIMONNE.

Ne craignez rien, j'ai sçû parer ce coup funeste ;
Et par mon artifice obtenir un Arrêt,
Qu'à faire exécuter un Exempt est tout prêt.

MARAUDIN.

Expliquez-vous....

SIMONNE.

J'ai sçû par mes intelligences
Donner à Barbarin d'étranges défiances ;
J'ai même fait partir deux faux témoins exprès,
Dont ici grace au Ciel on ne manque jamais,

Il

Ils ont juſqu'à Rouen été trouver mon Frere ;
Et ſous le faux ſemblant d'un avis ſalutaire,
Contre ſa femme ils l'ont ſi fortement aigri,
Qu'il l'a fait condamner pour le Miciſſipi.

MARAUDIN.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire ;
Mais avez-vous prévû ſi l'Officier auſtere
Qui commande en ces lieux le parti de Dragons,
Que l'on a depuis peu logés dans nos Maiſons ;
Si Cléon, ce Marquis ſi fier de ſa nobleſſe,
Souffrira que l'on oſe enlever ſon Hôteſſe ?
Il eſt logé chez elle, il peut dans ſon courroux...
Mais le voici lui-même.

SIMONNE.

Allons, retirons-nous.

SCENE II.

CLEON, JOLI-COEUR, MARAUDIN.

CLEON.

SImonne & Maraudin s'éloignent de ma vûe !
Par-là leur trahiſon ne m'eſt que trop connue.
Maraudin, demeurez : Vous êtes un fripon ;
Je vous ferai donner mille coups de bâton.

MARAUDIN.

Monſieur....

CLEON.

De Barbarin vous empoisonnez l'ame,
Vous étiez du complot tramé contre sa femme.
Je voudrois bien sçavoir ce qu'elle vous a fait?
Il faut avoir du moins des raisons quand on hait;
Mais, vous n'en avez point: Vous les feriez connoître;
Et vous n'êtes méchant seulement que pour l'être.
Quel caractere affreux! Se peut-il tolerer?
Jamais fit-on du mal, sans en rien esperer?
Quoiqu'il en soit, sçachez que je prends la défense
De celle contre qui s'armoit votre insolence:
Vous sçavez de quel bois se chauffent les Dragons.

MARAUDIN.

Monsieur.....

CLEON.

C'en est assez, tournez-moi les talons.

SCENE III.

CLEON, JOLI-COEUR.

CLEON.

JOli-cœur, que dis-tu? Quoi sans ton arrivée,
La belle Mariamne alloit être enlevée?

JOLI-COEUR.

Oüi, Monsieur, un Exempt dont j'ignore le nom,
Chargé d'Ordres secrets étoit dans sa maison:

Il avoit tout au moins douze Archers à sa suite,
Fiers comme des Cesars, enfin tous Gens d'élite;
Et qui déja par tout avoient jetté l'effroi,
Quand j'ai crié soudain, à moi, Dragons, à moi.
Ils ont paru: l'Exempt & sa brave cohorte,
Ont pris tout aussi-tôt le chemin de la porte,
Et leurs jambes alors les servant à propos,
De cent coups de bâton ont garanti leur dos.

CLEON.

Ah! mon cher Joli-cœur, tu m'as rendu la vie;
Quoi! sans toi, Mariamne, hélas m'étoit ravie!
Et mon amour.....

JOLI-COEUR.

Ah! ah! voici du fruit nouveau:
Vous avez donc enfin donné dans le panneau?
Vous qui pour le beau sexe aussi froid qu'une souche,
Ne l'abordiez jamais qu'avec un œil farouche;
Vous qui voulez passer par tout pour vertueux,
De la femme d'un autre on vous voit amoureux!

CLEON.

Les beautés de Paris par leurs minauderies,
Par leurs airs affectés, par leurs coquetteries,
M'avoient contre l'amour déchaîné tellement,
Que de n'aimer jamais j'avois fait le serment:
De leurs Chignons frisés la bisarre structure,
De leurs nouveaux Paniers la ridicule enflure.
Et sur-tout de leur cœur tous les plis & replis,
Pour elles ne m'avoient inspiré que mépris.

Mai; j'ai vû Marianne : une beauté ſi pure,
Tire tout ſon éclat de la ſimple nature :
Jamais dans ſon maintien aucun air affecté ;
Jamais dans ſes diſcours la moindre fauſſeté.
Cette rare vertu, de tous les lieux bannie,
L'aimable verité qui dans la Normandie,
N'avoit pû juſqu'ici trouver d'appartement,
Sur ſes levres habite, & loge inceſſamment ;
Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle,
Mais c'eſt d'une maniere, à vrai dire, nouvelle :
C'eſt ſans en rien attendre, & ſans rien déſirer ;

JOLI-COEUR.

Bon ! quel compte, aima-t'on jamais ſans eſperer ?
Vous nous la donnez belle avec un tel langage !

CLEON.

Excuſe-moi, je ſuis à mon apprentiſſage.
Je te dirai bien plus, j'ignore encor comment.
On doit s'y prendre à faire un tendre compliment.
Mais, j'entends Mariamne, évitons ſa préſence,
Je crains de proferer quelque mot qui l'offenſe.

JOLI-COEUR.

Dites-lui franchement ce que ſent votre cœur,

CLEON.

Non, je ſuis trop timide, & j'ai trop de pudeur.

SCENE IV.

MARIAMNE, ARLEQUIN, DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

JE ſuis toute effrayée, à peine je reſpire;
Arlequin demeurez, & vous qu'on ſe retire.
Un fauteüil, ſans cela je ne pourrois parler.
Qu'on me cherche Cleon.

ARLEQUIN.

Il vient de s'en aller.

MARIAMNE.

Hé bien dans un moment dites-lui qu'il revienne;
En l'attendant il faut que je vous entretienne.

SCENE V.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

ENfin, ſage Vieillard, vous voyez mes chagrins,
Et ſi de mon Epoux ſans raiſon je me plains.
Je ne vous parle point de ce nouvel outrage;
De mon cruel Epoux vous connoiſſez la rage.

Yvrogne, libertin, joueur, traitre, jaloux,
Toûjours m'injuriant ou me rouant de coups.
Vous fûtes le témoin de mon triste hymenée;
Ah! que j'en ai maudit mille fois la journée!
Depuis ce temps, hélas! que de cruels ennuis!
Que de malheureux jours!

ARLEQUIN.

Et de mauvaises nuits!
A qui le dites-vous? feu Monsieur votre Pere,
Cet honnête Normand qui fut si débonnaire,
Qu'à personne en sa vie il ne dit oui ni non,
N'a-t'il pas eû de lui mille coups de bâton?
C'étoit dans cet endroit, je reconnois la place;
Là, votre frere encor eut la même disgrace:
Hélas! depuis ce temps, ils n'ont pas été loin,
Tous deux de Medecins n'eurent pas grand besoin,
Pour aller voyager bien-tôt dans l'autre monde.

MARIAMNE.

C'est sur ces traitemens que ma raison se fonde.
Pour quitter un Epoux que je ne puis souffrir,
Et qui ne cherche enfin qu'à me faire périr.
Déja sur mon dessein, j'ai consulté ma mere:
Ma fille, a-t'elle dit, vous ne sçauriez mieux faire,
Prenez sans differer le chemin de Paris,
Mais sur-tout avec vous emmenez vos deux Fils.

ARLEQUIN.

C'est parler sagement; car certaine Sorciere,
Qui vous prédit jadis la mort de votre pere,

Vous dit en même-temps que vos deux Fils & vous,
Vous pourriez bien un jour périr des mêmes coups.
Mettez donc à couvert ces trois têtes si cheres;
Et pour que vos Enfans entendent les affaires,
A Paris mettez-les chez un bon Procureur,
Desintereſſé, franc, habile & plein d'honneur;
(S'il s'en peut rencontrer) je ſerai du voyage.
Quand je ne ſerois pas prudent, diſcret, & ſage,
Mon âge ſuffiroit pour ôter tout ſoupçon.
Je m'offre à vous ſervir par tout de chaperon;
Mais, Madame, avez-vous une voiture prête?

MARIAMNE.

Pour me la refuſer, Cleon eſt trop honnête;
Je vais lui demander, & vous de votre part,
Allez tout diſpoſer pour notre prompt départ.

SCENE VI.

MARIAMNE, CLEON.

MOnſieur, vous voulez bien que je vous remercie,
Vos Dragons, ce matin m'ont à propos ſervie;
Ils ont tous fait merveille. Hélas! ſans leur ſecours,
Dans le Miciſſipi j'allois finir mes jours.

CLEON.

Madame, en vérité, c'eût été grand dommage,
Qu'un objet ſi charmant eût reçû cet outrage;

Votre mari devroit être assommé de coups ;
De former des projets si cruels contre vous.

MARIAMNE.

Ah ! vous ne sçavez pas la centiéme partie
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'essuye.
Mais laissons le passé, songeons à l'avenir,
Connoissant ses desseins, je veux les prévenir ;
Je prétens pour jamais quitter la Normandie,
Pour aller à Paris, finir ma triste vie.
Mon mari, m'a-t-on dit, arrive incessamment,
Et je voudrois partir dans ce même moment :
Ainsi, pour ce départ, Monsieur, je m'imagine
Que vous me voudrez bien prêter votre Berline,
Et me faire escorter par six de vos Dragons,
Pour me mettre à couvert de toutes trahisons.
Vous ne répondez rien à mes humbles instances ?
Cependant, je vous fais, me semble, assez d'avances.
Ce silence, Monsieur, seroit-il un refus ?

CLEON.

Non, vos prieres sont des ordres absolus.
Mais, Madame excusez un généreux scrupule,
Qui, pour un Officier, paroitra ridicule :
Vous êtes mariée, & je plains votre Epoux,
Il sera trop puni s'il se voit loin de vous....
Il ne vous verra plus, grace à son injustice,
Et je sens qu'il n'est point de plus cruel supplice.
Vos yeux doux & charmans.... mais qu'est-ce que j'ai fait !

Je

Je vous ai découvert, je penſe, mon ſecret.

MARIAMNE.

La déclaration, quoi qu'à vrai-dire, obſcure,
Paroit à mon honneur une cruelle injure:
Une autre à vos diſcours voudroit n'entendre rien;
Mais malgré ma vertu, moi je vous entends bien.
Je vois que vous m'aimez; & comme je ſuis bonne,
Je plains votre foibleſſe, & je vous la pardonne,
Quoiqu'un juſte courroux en dût être le prix.
Pour ſi peu, doit-on rompre avec ſes bons amis?
Je ſçai bien qu'on ne peut jamais m'aimer ſans crime,
Et pourtant j'ai toujours pour vous la même eſtime.
Pour la premiere fois c'eſt vous donner beau jeu;
Si vous m'entendez mal, c'eſt votre faute, adieu.

SCENE VII.

CLEON, JOLI-COEUR.

JOLI-COEUR.

QUe veut dire cela? vous changez de viſage!
Morbleu, la Dame en tient, allons, Monſieur, courage.

CLEON.

Non: c'eſt une action qui n'eſt pas d'un grand cœur,
Que de vouloir ſéduire une femme d'honneur.

JOLI-COEUR.

Morbleu ! d'un Officier eſt-ce-là le langage ?
Vous, qu'on a vû cent fois au milieu du carnage...

CLEON.

Hélas ! lorſqu'à Paris j'étois petit Collet,
Je n'aurois pas été ſi ſage & ſi diſcret :
A l'ombre d'un manteau, plus hardi, plus alerte ;
J'aurois pris aux cheveux l'occaſion offerte ;
Mais je ſuis Colonel, & cette qualité
Me donne auprès du Sexe une timidité,
Qui malgré mon amour me retient & m'arrête.
Mariamne me fait un compliment honnête...
Je prétends la ſervir, la venger, & c'eſt tout ;
Bien plus, à ſe guérir, mon ame ſe réſout.
Comme ſur ma vertu toujours je me retranche...
Mais que veut ce jeune homme, avec ſa barbe blanche ?

SCENE VIII.

CLEON, JOLI-COEUR. ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAriamne, Monſieur, m'a dit de vous chercher,
Pour ſçavoir ſi bientôt les chevaux, le Cocher,

Auront mangé l'avoine ? Elle veut tout à l'heure
Monter dans ſa Berline, & changer de demeure.

CLEON.

Pour les faire hâter, Joli-Cœur allez-y.

SCENE IX.

CLEON, ARLEQUIN.

CLEON.

ENfin cette beauté va donc partir d'ici !
Grêle, vents furieux, tonnerre, pluye, orage,
Gardez-vous de troubler le cours de ſon voyage ;
Soleil, luis ſur ſa route, afin de la ſécher ;
Chevaux qui la traînez, gardez-vous de broncher.
Et vous qui conduiſez à Paris cette Belle,
Que vous ſerez heureux ! vous vivrez auprès d'elle.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! vous aimez donc Mariamne ? indiſcret,
Quel beſoin de m'apprendre ainſi votre ſecret ?
Vous êtes bien badaut, s'il faut que je le diſe ;
Mais baſte, ce n'eſt pas la derniere ſottiſe
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.

SCENE X.

CLEON *ſeul.*

IL a parbleu raiſon! Avec mon ſot amour,
Qui ne ſçait ce qu'il veut, qui n'eſt d'aucun uſage,
Je l'avouerai, je joue un fort ſot perſonnage.
La Cour m'envoye ici, j'y ſuis depuis un mois,
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois;
Et pour premier Exploit, ſans craindre qu'on me blâme,
Du Prevôt, par mes ſoins, on enleve la femme;
Comme ſi j'ignorois que jamais on ne doit
Entre l'arbre & l'écorce aller mettre le doigt.

SCENE XI.

CLEON, GRIFFON.

GRIFFON.

MOnſieur, préparez-vous, notre Prevôt arrive:
Au-devant de ſes pas, chacun court ſur la rive.
Comme il ſçait ſon devoir, il vient publiquement
Vous faire ſa harangue, ou bien ſon compliment,
Suivi pompeuſement des Tambours de la Ville.

CLEON.

Dites-lui que ce ſoin eſt aſſez inutile.
De tous ces vains honneurs je m'embarraſſe peu;
On y fait bonne mine, & ſouvent mauvais jeu.

GRIFFON.

Quoi! de notre Prevôt vous fuyez la preſence?

CLEON.

Contre ſa femme il peut uſer de violence:
Simonne & Maraudin ſont des gens que je crains,
Et qui peuvent avoir de dangereux deſſeins.
Je dois les prévenir dans l'ardeur qui m'anime,
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

SCENE XII.

GRIFFON.

Diſons ici deux Vers, afin que Barbarin
Ne puiſſe rencontrer Cleon dans ſon chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN, & PAYSANS.

BARBARIN.

QUe veut dire ceci ? Cleon auſſi me quitte !
A qui donc venoit-il ici rendre viſite ?
Suis-je dans mon logis, ou s'il eſt dans le ſien ?
C'eſt, à dire le vrai, ce qu'on ne ſçait pas bien.
Mais ce qui me ſurprend, & ce qui m'embarraſſe,
Il a l'ordre abſolu de me remettre en place :
Je ne ſçaurois ſans lui rentrer dans mon Emploi,
Et quand j'arrive, il joue aux barres avec moi.
Sans l'avoir vû je n'oſe ici parler en Maître,
Et je ne le verrai de tout le jour peut-être.
Je ne comprends pas bien cette conduite-là,
Ni tout ce que je dois ſoupçonner de cela.
Quoiqu'il en ſoit, ſortez vous autres, qu'on me laiſſe ;
Maraudin, demeurez : accablé de triſteſſe,
Je voudrois avec vous un peu me lamenter.
O Ciel !

MARAUDIN.

Quoi ! vous pleurez ? voilà bien débuter !
Comment, ce Barbarin triomphant, plein de gloire,

Qui ſur ſes envieux remporte la victoire,
Que j'ai peint animé des plus vives fureurs,
Commence en arrivant à répandre des pleurs!
Eſt-ce là ce Prevôt ſi fier & ſi ſevere?

BARBARIN.

Ah! mon ami, j'ai bien changé de caractere:
Je ſuis défiguré d'une telle façon,
Qu'on me méconnoîtroit aujourd'hui ſans mon nom.

MARAUDIN.

Vous avez l'air galant, & des plus à la mode,
Et l'on ne dira pas, il eſt plus vieux qu'Hérode.

BARBARIN.

Sçais-tu bien d'où je viens dans ce même moment?

MARAUDIN.

Non.

BARBARIN.

De voir Mariamne en ſon appartement.
Je me ſuis dérobé ſans rien dire à perſonne,
J'ai trompé tous mes gens, juſqu'à ma Sœur Simonne.

MARAUDIN.

Mariamne a ſauté d'abord à votre cou?

BARBARIN.

Non: j'ai voulu ſauter au ſien.

MARAUDIN.

Etes-vous fou?
Quoi! malgré les ſujets de colere & de haine,
Que vous a juſqu'ici donné cette inhumaine,

Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté ?

BARBARIN.

Elle me hait. Hélas ! je l'ai bien mérité :
Après le traitement que j'ai fait à ſon pere,
Je devois bien m'attendre à toute ſa colere.
C'en eſt fait, à m'aimer je prétends l'engager ;
Et de tous mes défauts je veux me corriger.
Je veux des bons maris devenir le modele,
Et par mon repentir me rendre digne d'elle :
En un mot, je prétens vivre en homme de bien,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le ſien.
Il le faut avouer, j'ai dans la Normandie
Hanté juſques ici mauvaiſe compagnie.
Quoiqu'on me faſſe accueil en cent lieux differens,
Je n'ai pas un ami qui me prêtât vingt francs.
Ma ſœur vindicative, arrogante, ſevere,
N'a dans le fond du cœur jamais aimé ſon frere :
Elle eſt bigotte, enfin, c'eſt tout dire, & jamais
Elle ne m'inſpira que des conſeils mauvais :
Toutes ces prudes-là ne valent pas la maille.
De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille,
Et que ma femme ſoit maîtreſſe en ma maiſon.

MARAUDIN.

Quoi ! Monſieur, vous voulez....

BARBARIN.

Je le veux, j'ai raiſon.
Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme,
Peignez-lui les remords qui déchirent mon ame,

Et le vrai repentir que je ſens dans mon cœur;
Peignez-lui mon amour.... mais on vient, c'eſt ma ſœur.

Maraudin ſort.

SCENE XIV.

BARBARIN, SIMONNE.

SIMONNE.

EH bien! vous venez donc de voir votre pimbeche.
Eſt-elle toujours fiere, & toujours pigriéche?
Avez-vous bien encor eſſuyé des mépris?

BARBARIN.

Ma ſœur n'aigriſſez plus, s'il vous plaît, mes eſprits,
Et ne me rompez pas la tête davantage:
Depuis aſſez long-tems vous brouillez mon ménage,
Je m'en laſſe à la fin, je vous le tranche net,
Pour ſortir de chez moi faites votre paquet;
Délogez ſans trompette.

SIMONNE.

Ah! quelle ignominie!

BARBARIN.

Un Prevôt vous l'ordonne, un frère vous en prie:
Faites le diable à quatre, emportez-vous, peſtez,

Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi, mais partez.

SIMONNE.

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure,
A votre paſſion immoler la nature;
Je n'attends pas de vous ces tendres ſentimens,
De l'amour fraternel trop juſtes mouvemens;
Je ſçai qu'en vos pareils le ſang ne touche guére,
Et qu'un Prevôt Normand feroit pendre ſon frere.
Mais croyez-vous qu'après ce que vous avez fait,
Mariamne oubliera jamais ce dernier trait?
Après ce que contr'elle on vous vit entreprendre...

BARBARIN.

Non, ma ſœur, taiſez-vous, je ne veux rien entendre.
Je crois que par vos ſoins je fus toujours trahi,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SIMONNE.

Ah! c'eſt trop endurer un diſcours qui m'offenſe.
Deuſſiez-vous m'en punir je romprai le ſilence:
Frere dénaturé, benêt, crédule époux,
Pauvre duppe, apprenez ce qui ſe fait chez vous:
C'eſt peu que Mariamne, orgueilleuſe & ſevere,
Dans ſes rigueurs pour vous, juſqu'au bout perſevere,
Et que de ſes mépris vous ſoyez convaincu;
C'eſt peu de vous haïr, elle vous fait cocu.

BARBARIN.

Elle me fait cocu! pouvez-vous bien, cruelle,
Annoncer à mon front une telle nouvelle?
Nommez-moi, nommez-moi, l'indigne ſuborneur.

SIMONNE.

Vous le voulez?

BARBARIN.

Parlez, je l'ordonne.

SCENE XV.

BARBARIN, SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

AH! Monſieur,
Venez, ne ſouffrez pas que le crime s'acheve;
Votre épouſe vous fuit, & Cleon vous l'enleve.

BARBARIN.

Mariamne! Cleon! qu'entends-je, juſtes Cieux!

MARAUDIN.

Cleon & ſes Dragons ſont ſortis de ces lieux;
Il les a tous conduits au-delà de la porte,
Il place auprès des murs une ſecrette eſcorte:
Mariamne dans peu le doit aller chercher,
Monter dans ſa Berline, & puis, touche Cocher.

BARBARIN.

Ah tête ! ah ventre ! ah mort ! courons à la vengeance,
On verra ce que c'eſt qu'un Prevôt qu'on offenſe :
Surprenons l'infidelle, & quant à ſon Mignon,
Je prétends lui jouer un tour de ma façon.
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflame
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

SIMONNE.

La plaiſante vengeance ! & pendant ce tems-là
Mariamne avec lui, de ces lieux partira ;
Ordonnez qu'on l'arrête en toute diligence,
Et confiez le ſoin du reſte à ma prudence ;
Cependant dans ma chambre allez vous repoſer.

BARBARIN.

Non, ma Sœur, je voudrois l'entendre un peu jaſer.
Elle ignore à quel point la rage me ſurmonte ;
Je prétens la confondre & la couvrir de honte,
Joüir de ſa douleur . . .

SIMONNE.

Mon Frere, je crains bien . . .

BARBARIN.

Je vous réponds de tout, ma Sœur, ne craignez rien :
Je n'ai pas, grace au Ciel, comme on ſçait, le cœur tendre,
C'eſt pour la mieux punir que je prétens l'entendre.
Je veux que ſon aſpect augmente mon couroux ;
Qu'on la faſſe venir, & vous, retirez-vous.

SCENE XVI.

BARBARIN.

A Quoi te resous-tu ? que veux-tu davantage ?
Quoi ! n'eſt-tu pas assez instruit de ton dommage ?
Epoux infortuné, faut-il pour t'animer,
Que ta femme elle-même ose le confirmer ?
Vas-tu lui demander pour mieux sçavoir la choſe,
Qui ? quoi ? par quels secours ? le tems, le lieu, la cauſe ?
Comment ? . . ah ! sans vouloir chercher plus de clarté,
Ne te suffit-il pas de l'avoir merité ?
Si les meilleurs maris & les plus raisonnables
Ne sont pas à couvert de disgraces semblables,
Cruel, brutal, jaloux, oſois-tu te flater,
Que de la Confrairie on voulût t'excepter ?
Rends-toi, rends-toi justice, & sans tant de scrupule,
Comme ceux que tu vois, avalle la pilulle.
Mais voici Mariamne, & je sens la fureur
Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon cœur.

SCENE XVII.

BARBARIN, MARIAMNE, *soûtenue par deux Suivantes.*

MARIAMNE.

QUe vois-je ! où ſuis-je ! où vais-je ! ah ! ma force ſuccombe,
Filles, ſoûtenez-moi de peur que je ne tombe :
Ah ! j'ai crû voir le diable en voyant mon Epoux ;
Eh bien pour quel deſſein ici m'appellés-vous ?
Eſt-ce pour m'aſſommer ? dépêchez au plus vîte,
Du tourment qui m'attend, je voudrois être quitte.

BARBARIN.

Non, non, auparavant je veux vous écouter :
Dites, quelle raiſon vous faiſoit me quitter ?
A quoi tendoit enfin ce beau pelerinage ?
Quand on a de l'honneur quitte-t'on ſon mênage ?

MARIAMNE.

Pouvez-vous de ma fuite ignorer le ſujet,
Barbare Epoux, après ce que vous m'avez fait ?
Et jamais un Breton dans ſa plus grande yvreſſe,
Traita-t'il une femme avec plus de rudeſſe ?
Et vous oſez vous plaindre, & demander pourquoi
J'oſe ſans votre aveu m'éloigner de chez moi ?
Quoi qu'ici votre eſprit malin vous perſuade,

Vous ſçavez bien que c'eſt ma premiere eſcapade,
Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers,
Chaque jour expoſée à cent chagrins divers.
Voulant me retirer d'un cruel eſclavage,
Je m'étois reſolue enfin à ce voyage....

BARBARIN.

Et pour dans le chemin ne vous point ennuyer,
Vous allez voyager avec un Officier?
Et de Dragons encor! la partie eſt jolie,
Et mon front...
Ah! tout doux, arrêtez je vous prie;
Et ne m'inſultez pas par vos ſoupçons jaloux;
Reſpectez Mariamne, & même ſon Epoux.

BARBARIN.

Perfide! il vous ſied bien de proferer encore,
Un nom que votre amour aujourd'hui deshonore.

MARIAMNE.

Ah! ne le croyez pas: non, d'un honteux affront
Votre femme jamais ne tacha votre front.
Vous le méritiez bien, après vos injuſtices,
Vos cruels traitemens, vos bizarres caprices;
Mais vous aviez pour femme un phénix en vertu,
Et qui vous eût aimé ſi vous l'aviez voulu.

BARBARIN.

Hé bien! faiſons la paix: quand tu ſerois traîtreſſe,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendreſſe.
Conſidere par-là l'amour que j'ai pour toi,
Et me voyant ſi bon, en revanche, aime-moi,

Va, touche dans la main.

MARIAMNE.

Ah ! que voulez-vous faire ?
Songez que votre main a maltraité mon pere.

BARBARIN.

Eh bien, oüi, tu te plains avec juſte raiſon :
Oüi ton pere expira ſous mes coups de bâton ;
Mais tu dois oublier un ſi ſenſible outrage.
Songe qu'à cet oubli mon repentir t'engage ;
L'effort de ces vertus que renferme ton ſein,
Conſiſte à pardonner ſur tout à ton prochain.

MARIAMNE.

Ah ! ſi ce repentir étoit bien véritable !

BARBARIN.

Oüi, rien n'eſt plus ſincere, ou je me donne au diable.
Si du paſſé je puis obtenir le pardon,
Tu me verras plus ſouple & plus doux qu'un mouton.
Enſemble nous vivrons dans nos ardeurs fideles,
Comme deux vrais agneaux, comme deux tourterelles ;
Sans ceſſe jour & nuit je te careſſerai,
Je te bouchonnerai, baiſerai, mangerai :
Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême ?
Veux-tu me voir pleurer, me voir battre moi-même ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tuë ? oüi, dis ſi tu le veux,
Je ſuis tout prêt.....

SCENE

SCENE XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE, GRIFFON.

GRIFFON.

MOnsieur, Cleon est dans la place,
Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace,
Il vient, il va paroître, & veut dans son dépit...

BARBARIN.

Hola, je me dédis de tout ce que j'ai dit.
Ah perfide! ah guenon! ah traitresse! ah friponne!
Quoi! dans le même tems que mon cœur vous pardonne....

MARIAMNE.

Allez vous radotez, un si prompt changement
Revolte tout le monde, & n'a nul fondement,
Et je dois être mise au nombre des plus folles,
De m'être ainsi renduë à vos tendres paroles;
Après tous ces malheurs, c'étoit bien à mes yeux,
De vous lancer encor des regards amoureux.
Mais supposé tantôt que je fusse coupable,
Depuis votre pardon, qu'ai-je fait de blâmable?
Puis-je... mais si Cleon touché de mes malheurs,
Veut peut-être empêcher l'effet de vos fureurs...

Puiſqu'ainſi, ſans ſujet s'enflame votre bile;
Cette Scene ſi tendre étoit bien inutile.

BARBARIN.

J'agis ſans regles, moi, je me mets au-deſſus.
Mais c'eſt trop écouter des diſcours ſuperflus;
Qu'on me la garde ici, liée & garottée.
Et vous, braves Recors, dont la troupe augmentée
Par la Maréchauſſée, & la Pouſſe, & le Guet,
Eſt plus que ſuffiſante à remplir mon projet,
Venez vous retrancher au-devant de ma porte,
Et ſur-tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne ſorte.
Les Dragons de Cleon autre part diſperſés,
Ne ſeront pas ſi-tôt en un corps ramaſſés:
Nous ſerons fix contre un avant qu'il les raſſemble;
Hâtons-nous, & ſur-tout qu'aucun de vous ne trem-
ble;
C'eſt tout ce que je crains....

SCENE XIX.

BARBARIN, MARIAMNE, SIMONNE, ARCHERS.

SIMONNE.

MOn Frere, où courez-vous?
Ah! voici les Dragons qui viennent, ſauvons-nous.

Ils veulent de vos mains arracher Mariamne ;
Maraudin a déja reçû cent coups de canne.

BARBARIN.

Allons... je veux... j'ordonne... il faut... ah !
malheureux...
Je m'égare, & ne ſçai ma foi ce que je veux.

SCENE XX.

MARIAMNE.

TAndis que l'on ſe bat, & qu'un moment me reſte,
Compoſons quelques Vers ſur mon deſtin funeſte:
Les Stances n'étant plus à préſent de ſaiſon,
En vers Alexandrins faiſons notre Oraiſon.
O Ciel ! fut-il jamais plus triſte deſtinée !
De parens opulens en ces lieux je ſuis née ;
Tous Prévôts ou Baillifs ; & pour tout dire enfin,
Mon Pere étoit iſſu du ſang chicanéen.
A quinze ans mille attraits brilloient ſur mon viſage ;
J'étois belle & bien faite, & ſur-tout j'étois ſage :
On vouloit m'épouſer ſi-tôt qu'on me voyoit :
Que de coups de chapeau mon pere recevoit !
Mais il refuſoit tout. Hélas ! on peut bien dire,
Qu'en voulant trop choiſir ſouvent on prend le pire.
Pour Barbarin enfin mon pere décida,

Et quelque tems après cet amant m'épouſa.
Pendant les premiers jours il étoit doux, traitable ;
Mais au bout de deux mois, hélas ! ce fut un diable.
A mon pere en un an il fit trente procès,
Et les ayans perdus s'en vengea tôt après ;
Il l'aſſomma de coups. O ſouvenir terrible !
Mais parlons du préſent, il eſt bien plus ſenſible.
Il me faut donc partir pour le Miciſſipi,
Sans que de ſes ſoupçons mon mari ſoit gueri ?
Et pour dire encor plus, dans mon état funeſte,
On m'ôte pour ſi peu de vertu qui me reſte.
Il faut donc ſans honneur m'éloigner de ces lieux ;
Mais, qu'eſt-ce que j'entends ? & quel tapage affreux !
A grands coups redoublés, on enfonce la porte.
Et qui peut donc ainſi s'en venir à main forte ?
Je ne ſçais que penſer ! Que vois-je ! c'eſt Cleon,
Il vient me ſecourir, hélas ! qu'en dira-t'on ?

SCENE XXI.

MARIAMNE, CLEON, DRAGONS, ARCHERS.

CLEON.

ARchers diſparoiſſez, fuyez troupes pagnotes, *
Et vous braves Dragons mettez-leur les menottes.

* *Les Archers s'en vont.*

Allons Madame, allons, ſuivez-moi promptement.
Tandis que mes Dragons combattent vaillamment,
Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire,
Souffrez que de ces lieux en hâte on vous retire :
Le tems preſſe ; venez.

MARIAMNE.

Alte-la, s'il vous plaît.
Reſpectez mon honneur, laiſſez-le tel qu'il eſt ;
Les ſoupçons d'un Epoux n'y font que trop d'outrage,
Sans que l'on aille encor l'alterer davantage.
Quand Barbarin combat & ſe trouve en danger,
Je dois moins que jamais de ces lieux déloger :
De mon Epoux encor la perſonne m'eſt chere ;
Je tremble pour ſes jours.....

CLEON.

La plaiſante chimere !
Quoi ! cet Epoux cruel, furieux & jaloux...

MARIAMNE.

Tout ce qu'il vous plaira, c'eſt toujours mon Epoux.

CLEON.

Il ne s'en ſouvient plus.

MARIAMNE.

Je m'en ſouviens encore,
Ce nom m'eſt précieux.

CLEON.

Mais il le deshonore.

MARIAMNE.

Eh bien c'eſt ſon affaire.

CLEON.

Il conſent aujourd'hui ;
A ne vous plus revoir.

MARIAMNE.

Et bien, tant pis pour lui.

CLEON.

Il vous hait à la mort.

MARIAMNE.

Tant mieux, cela me flatte.

CLEON.

Il peut vous maltraiter.

MARIAMNE.

Et je veux qu'il me batte!

CLEON.

Pour le Miciſſipi...

MARIAMNE.

Je n'en ai point d'effroi ;

CLEON.

Il vous fait embarquer.

MARIAMNE.

Vous n'irez pas pour moi.

CLEON.

Ah ! je perds patience & de bon cœur j'enrage ;
Mais c'eſt trop m'amuſer à tout ce badinage :
Retournons au combat qu'il falloit achever,
Avant que de venir ici vous retrouver.

SCENE XXII.

MARIAMNE.

ARrêtez ... où va-t'il, cet étourdi? je tremble ...
Mais c'eût été bien pis qu'on nous eût vûs ensemble
Pelotter les bons mots, & nous les renvoyer,
Pour voir à qui des deux resteroit le dernier;
Tandis que c'est pour moi qu'on se bat, qu'on se tuë;
Que mon mari peut-être expire dans la ruë;
Et que d'ailleurs Cleon, qui fait tout ce fracas,
Laisse battre ses gens, & ne s'y trouve pas.

SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

MAis je vois Arlequin: hé bien! quelles nouvelles?

ARLEQUIN.

Ah! Madame, vraiment j'en apporte de belles.

MARIAMNE.

Que voudrois-tu m'apprendre? est-ce que mon Epoux...

ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui, ne craignez que pour vous ;
Allez, Cleon & lui ſont d'une égale force,
Et ſi leurs Piſtolets avoient eû de l'amorce,
On auroit vû beau jeu.

MARIAMNE.

Mais pourquoi me dis-tu
Que je craigne pour moi ? que ſçais-tu ? qu'as-tu vû ?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien vû de près, mais on m'a dit, Madame,
Que votre Epoux, ſuivant la fureur qui l'enflame,
Avant que de combattre avoit chargé Zarés,
D'exécuter ici quelques ordres ſecrets :
Cet Huiſſier eſt poltron autant que je puis l'être ;
Et je viens vous défendre, il n'a plus qu'à paroître.

MARIAMNE.

Non, non, le Ciel m'inſpire un plus noble deſſein,
Et mon honneur m'invite à faire un coup de main :
Aux pieds de mon Epoux je vais porter ma tête.

ARLEQUIN.

Et s'il va la couper ? . . . ne ſoyez pas ſi bête.

MARIAMNE.

N'importe, ſans trembler je prétens aujourd'hui,
M'offrir à tous les coups qu'on va lancer ſur lui.

SCENE

SCENE XXIV.

ARLEQUIN.

TAndis que d'un côté Mariamne s'esquive,
De l'autre son époux au même instant arrive;
Ma foi c'est un hazard qu'ils ne se soient point vûs.

SCENE XXV.

BARBARIN, GRIFFON.

(*armés ridiculement.*)

BARBARIN.

EH bien, braves Records, nous avons le dessus:
Cleon hors de combat, blessé d'un coup de pierre,
Plusieurs de ses Dragons par nous couchés par terre,
Ont obligé le reste à s'éloigner d'ici,
Sans que leur beau projet ait enfin réussi.
Du nombre, il est bien vrai, nous avions l'avantage,
Mais le nombre n'est rien si l'on a du courage:
Vous en avez fait voir, je suis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cleon ne retombe sur nous,

Ses Dragons ſont mutins, s'il faut qu'il les rallie.

BARBARIN.

Et que me feront-ils ? Mariamne eſt partie,
Ou doit l'être du moins : Zarés ſecretement
A dû tout préparer pour ſon embarquement :
Cependant dans mon cœur des allarmes ſecrettes...
Mais effaçons ſon nom de deſſus mes tablettes,
Elle fut infidelle ; & me fit enrager,
C'étoit trop à la fois, il n'y faut plus ſonger ;
Prenons que je ſuis veuf... mais helas je friſonne.
Que vois-je ! à la douleur mon ame s'abandonne :
Qu'eſt-il de plus touchant que de voir Arlequin,
Les yeux baignez de pleurs, un mouchoir à la main,
Venir faire un recit, & patetique & tendre.

SCENE XXVI.

BARBARIN, GRIFFON, ARLEQUIN, ARCHERS.

BARBARIN.

AH ! mon cher Arlequin, que venez-vous m'apprendre ?
Mariamne eſt partie apparemment.....

ARLEQUIN.

Helas....

Hai.....ouf.....

BARBARIN.

Expliquez-vous & ne me ſanglottez pas.

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois parler tant ma douleur eſt forte,
Ma voix ne peut ſortir & demeure à la porte.

BARBARIN.

Tous ces retardemens ſont ici ſuperflus,
Où Mariamne eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Helas ! elle n'eſt plus.

BARBARIN.

Qu'entens-je ! elle eſt partie ?

ARLEQUIN.

Apprenez davantage :
A mes yeux, le vaiſſeau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi ! ma femme eſt noyée ?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger ;
A moins que par bonheur elle ne ſçût nager ;
Je vous dirai bien plus, elle étoit innocente.

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez-vous, mon déſeſpoir augmente...
Elle étoit innocente : Ah ! je veux me tuer...

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puiſſe achever.

BARBARIN.

Achevez, achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle eſt partie,
Elle alloit au combat pour vous ſauver la vie ;
Et c'eſt dans ce moment que le traître Zarès,
L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O ſenſibles regrets!
Pourſuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je! en paſſant dans la ruë,
On voyoit ſur ſon front la vertu toute nuë ;
La modeſte innocence & la chaſte pudeur,
Regnoient ſur ſon viſage ainſi que dans ſon cœur :
Son teint ſage & diſcret, ſa bouche ſcrupuleuſe,
La candeur de ſes yeux, ſa gorge vertueuſe...

BARBARIN.

Quel galimathias! finiſſez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le Vaiſſeau, le monte ſagement ;
Il fait voile, & chacun lui crioit bon voyage,
Quand ſoudain il s'éleve un furieux orage,
Dont le Vaiſſeau ſurpris tout prêt à ſe noyer,
Deſcendoit à la cave & montoit au grenier :
Tant enfin qu'il ſurvient un affreux vent de biſe,
Qui contre un fier Rocher en cent morceaux le briſe.
Après cet accident vous voyez bien, hélas!
Que votre femme eſt morte & n'en reviendra pas.

BARBARIN.

Quoi ! Mariamne eſt morte & j'en ſuis l'homicide !
Ah coquine de Sœur ! ah traitreſſe ! ah perfide !
Mais hélas ! je ſuccombe, & je trouve à propos
De prendre en ce fauteüil un moment de repos.

ARLEQUIN.

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'aſſomme,
Laiſſons-le, s'il ſe peut, dormir un petit ſomme.

BARBARIN *revenant de ſa pamoiſon.*

Je ne ſçais d'où je viens, je me ſens tout rêveur,
Je ne vois point ici ma femme, ni ma ſœur.
Appellez Mariamne.

ARLEQUIN *à part.*

En voici bien d'un autre !

BARBARIN.

Vous pleurez, Arlequin ; quel chagrin eſt le vôtre ?

ARLEQUIN.

Mariamne n'eſt plus : vous mocquez-vous de nous ?
Les morts reviennent-ils ?

BARBARIN.

Ah ! que me dites-vous ?
Qui vous fait me tenir un diſcours de la ſorte ?

ARLEQUIN.

Avez-vous oublié que votre femme eſt morte ?

BARBARIN.

Quoi ! Mariamne eſt morte ?

ARLEQUIN.

Il a perdu l'eſprit !

Le pauvre homme extravague & ne ſçait ce qu'il dit.
Je vous viens dans l'inſtant d'apprendre ſon naufrage.

BARBARIN.

Ah ! je ſens redoubler ma douleur & ma rage :
Venez, accablez-moi, Normands qui la perdez,
Noyez-moi dans vos flots, Mer qui la poſſedez.

SCENE DERNIERE.

BARBARIN, ARLEQUIN, GRIFFON, SCARAMOUCHE, ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

AH ! Monſieur, apprenez une étrange nouvelle,
Votre Epouſe eſt vivante ; & dans une nacelle :
On vient dans ce moment de l'amener à bord.

BARBARIN.

Ah que je ſuis heureux ! que je bénis mon ſort ;
A préſent que je ſçais qu'elle fut toûjours ſage,
Je prétens déſormais faire un meilleur ménage.
Meſſieurs vous le voyez, ce racommodement
D'une piéce Comique eſt le vrai dénouëment.
Il faut finir ainſi, pour que la Parodie
Ne ſoit point confonduë avec la Tragedie.

FIN.

LE CHEVALIER ERRANT,

Parodie de l'Oedipe de Monſieur de la MOTTE.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 30 Avril 1726.

ACTEURS.

Le Baron ALCIPE, Seigneur de Paroiſſe.

Madame COCASSE.

JEANNOT, } Fils d'Alcipe & de
PAULICHE, } Madame Cocaſſe.

RATICHON, Barbier de Village.

DIMAS, Domeſtique d'Alcipe.

CLAUDINE, vieille Servante de Madame Cocaſſe.

La Scene eſt dans le Château d'Alcipe.

LE CHEVALIER ERRANT.

SCENE PREMIERE.

ALCIPE, DIMAS.

DIMAS.

QUEL ordre ! Monſeigneur, je n'y puis conſentir.

ALCIPE.

Encor un coup, faquin, vous plaît-il de partir ?

DIMAS.

Mais pourquoi vous preſſer de ſortir de la vie ?
Qui peut vous inſpirer une ſi folle envie ?

ALCIPE.

J'ai fait un ſonge affreux. J'ai rêvé cette nuit
Qu'un Diable étoit venu me trouver dans mon lit ;
Par ſa figure horrible il a glacé mon ame...

DIMAS.

Un Diable ! bon, c'étoit peut-être votre femme,
Qui s'étant hier au ſoir couchée un peu trop tard...

ALCIPE.

Non, à cette avanture elle n'a point de part,
Puiſque de ce lutin la voix s'eſt fait entendre.
Alcipe, m'a-t-il dit, *tu ne peux t'en défendre ;*
Il faut que ton ſang coule, ou la contagion
Toujours ſur les troupeaux répandra ſon poiſon.
Quant au malheur public je puis mettre des bornes ;
Laiſſerai-je périr tant de bêtes à cornes ?
Non, je veux les ſauver.

DIMAS.

Et Monſeigneur, tout doux,
Conſervez ſeulement celles qui ſont à vous.

ALCIPE.

Non, l'état où je vois ce malheureux Village,
A lui donner ſecours, m'intéreſſe & m'engage.
Je vois la Clavelée infecter nos troupeaux ;
Vivrai-je, quand ma mort peut terminer leurs maux ?

DIMAS.

D'un Chevalier Errant eſt-ce-là le langage ?
Un ſonge vous doit-il abattre le courage ?
N'êtes-vous pas toujours ce fameux Chevalier,

Vainqueur de ce terrible & cruel Sanglier ? . . .

ALCIPE.

Que vas-tu rappeller, sur ce qui m'intéresse ?
Cours plûtôt consulter cette Devineresse,
Qu'on vient de toutes parts interroger ici.
Raconte-lui mon songe, & reviens éclairci :
Sçache de quelle mort il faut que je périsse,
Et si j'ai le pouvoir de choisir mon supplice.

SCENE II.

ALCIPE, Mᵉ. COCASSE, DIMAS, CLAUDINE.

Mᵉ. COCASSE.

MOn mari, qu'est ceci ? quel important chagrin
Vous a fait aujourd'hui vous lever si matin ?

DIMAS.

Madame, il veut mourir.

ALCIPE.

Tu n'es pas parti, traître ?
Quand j'obéis au sort, obéis à ton Maître.

DIMAS.

Je ne partirois pas, dussiez-vous m'en punir,
Si Madame n'avoit dequoi vous retenir.

SCENE III.

ALCIPE, Mᵉ. COCASSE, CLAUDINE.

Mᵉ. COCASSE.

PEut-on ſçavoir, Monſieur, quelle bizarrerie
De vous donner la mort vous inſpire l'envie ?

ALCIPE.

Ma femme, vous voyez, depuis un tems, quels maux
Détruiſant le bétail ruinent tous nos Vaſſaux.
Sur un ſonge je crois mon trépas néceſſaire,
Pour appaiſer du Ciel aujourd'hui la colere.

Mᵉ. COCASSE.

Quoi, c'eſt l'effet d'un ſonge ? Ah ! conſultez-vous bien :
Quel mal avez-vous fait ?

ALCIPE.

Ma foi je n'en ſçais rien,
Si ce n'eſt que le ſort que ma fortune offenſe,
Se laſſe de me voir vivre dans l'opulence ;
Car moi-même, qui n'ai que Manans pour ayeux,
J'ai honte de me voir le Seigneur de ces lieux.

Mᵉ. COCASSE.

Quoi, vous qu'on vit venir en ſi noble équipage ?

ALCIPE.

Je ſuis fils, entre nous, d'un Barbier de Village,
Normand, mais honnête homme, à la fois Medecin,
Maréchal & Barbier; Apoticaire enfin.
Il ſe mêloit de tout, & ſans grande ſcience,
Le hazard ſecondant un peu d'experience,
Il guériſſoit autant & plus de Payſans,
Que tous nos grands Docteurs ne font de Courtiſans.
Il prit grand ſoin de moi dans mes jeunes années;
Et voulant m'aſſurer d'heureuſes deſtinées,
Il forma dans ſon cœur l'ambitieux deſſein
De m'élever un jour au rang de Medecin.
Dans la Langue Latine on prit ſoin de m'inſtruire;
Dans tous ſes vieux Bouquins mon pere me fit lire;
Le bon homme en avoit de toutes les façons,
Quantité de mauvais, & quelque peu de bons.
Je les liſois ſouvent; mais ceux de Medecine
Ne flatoient point aſſez mon humeur libertine.
Je m'attachois à ceux des Chevaliers Errans,
J'admirois leur valeur, leurs exploits differens;
Tant qu'enfin il me prit l'extravagante envie
D'embraſſer le métier de la Chevalerie.
Monté ſur un bidet, une lance à la main,
Du logis paternel je ſortis un matin.
Je n'eus pas fait cent pas, qu'un vieux Berger me crie:
Téméraire, où vas-tu? retourne en Normandie,

Le crime & le malheur vont te pouſſer à bout,
Tu les portes en croupe, ils te ſuivront partout.
Je ne l'écoutai pas, & de dangers avide,
Je pouſſai mon cheval alors à toute bride,
Je me fis un plaiſir de morguer le malheur,
Et le crime parut impoſſible à mon cœur.

Me. COCASSE.

Mais vous étiez donc fou?

ALCIPE.

Vous le pouvez bien croire;
Mais laiſſez-moi de grace achever mon hiſtoire.
Imitant Dom Quichotte en ſes faits publiés,
Je cherchai les brigans qu'il avoit oubliés;
Mais, ſecond Chevalier de la triſte figure,
Je ne rencontrai pas une heureuſe avanture:
Au contraire, je n'eus dans mes divers travaux,
Que les coups de bâtons oubliés par ſon dos.

Me. COCASSE.

Vous le méritiez bien.

ALCIPE.

Accablé de miſere;
Mourant de faim, de ſoif, ne ſçachant plus que faire,
Je vendis mon cheval, & grace à mon Latin,
De Chevalier Errant je devins Medecin:
O métier trop heureux! J'y trouvai ma reſſource;
Les malades bientôt vinrent remplir ma bourſe.
Avec quelque routine & des termes de l'Art,
J'en tuai, j'en guéris, comme il plut au hazard.

Enfin au bout d'un tems me voyant à mon aiſe,
Je repris le cheval, & puis après la chaiſe;
Mais ce n'étoit pas-là de quoi me contenter,
Et mon ambition ſçut plus loin me porter.
On m'aprit dans ce tems qu'une fort riche Dame
Avoit fait publier qu'elle ſeroit la femme
De quiconque pouroit être victorieux
D'un cruel animal qui déſoloit ces lieux.
Sur ce bruit je ſentis renaître mon courage,
De Chevalier Errant je repris l'équipage.
Armé de pied en cap ainſi qu'un Amadis,
J'arrivai dans ces lieux, je vis & je vainquis,
Je devins votre époux: vous ſçavez tout le reſte,
Epargnez-moi de grace un récit trop funeſte.

Mᵉ. COCASSE.

Funeſte! comment donc? n'avez-vous pas deux fils?
Aimables, s'il en fut, gracieux, & gentils.
Du College où tous deux ils ſont Penſionnaires,
Ils viennent d'arriver, & ne s'attendent guéres
D'aprendre en arrivant que vous voulez mourir.
Allez, Claudine, allez, qu'on les faſſe venir.

SCENE IV.

ALCIPE, Mᵉ. COCASSE.

Mᵉ. COCASSE.

ILs feront plus que moi ſur le cœur de leur Pere ;
Où je ne puis plus rien.

ALCIPE.

Ah, Madame ! au contraire ;
Et quoique vous ayez ſoixante & quelques ans,
Je vous regarde encor comme à votre Printems ;
Ma flame aux yeux de tous paroît même bizarre :
Après quinze ans d'hymen la choſe eſt, dit-on, rare,
Qu'un époux puiſſe aimer un objet ſuranné,
Et qu'il en faſſe encor l'amant paſſionné.

Mᵉ. COCASSE.

Cependant, vous voulez, malgré tant de tendreſſe,
Me quitter, me laiſſer en proye à ma triſteſſe ?
Non, vous ne mourrez point, vous n'êtes plus à vous,
Si-tôt que vous avez le nom de mon époux :
Je fais dès ce moment arrêt ſur votre vie,
Et ne ſouffrirai point qu'elle me ſoit ravie.
Après vous avoir fait votre fortune, hélas !
Vous prétendez mourir pour ſortir d'embarras ;
Laiſſant vos fils ſans pere, & votre veuve en friche.
Approchez-vous,

Approchez-vous, Jeannot, approchez-vous, Pauliche,
Venez mes chers enfans embraſſer les genoux
D'un pere que la mort va ſéparer de nous.

SCENE V.

ALCIPE, Mᵉ. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, CLAUDINE.

JEANNOT.

MOn Pere va mourir ! que dites-vous, Madame ?
Ah ! de quelle douleur affligez-vous mon ame ?

PAULICHE.

Hélas ! dans ce moment tous mes ſens ſont tranſis.
Mon pere, ignorez-vous que nous ſommes vos fils ?

ALCIPE.

Je le veux croire ainſi, mais il faut que je meure,
Et je n'ai pas à vivre encore demie-heure.

JEANNOT.

Avant que de mourir, ah ! du moins laiſſez-nous
Pour la derniere fois embraſſer vos genoux.

Mᵉ. COCASSE.

Cruel, contre leurs pleurs pouvez-vous vous défendre ?

ALCIPE.

J'avoûrai comme vous que ce ſpectacle eſt tendre ;

Mais je n'y puis que faire, il faut remplir mon ſort ;
Et vos pleurs ne ſçauroient m'arracher à la mort.

A ſes Enfans.

Levez-vous, & ſçachez ma volonté derniere.
Je veux que vous ayez bien ſoin de votre Mere,
Que vous la ſoulagiez dans l'excès de ſes maux,
Et que vous vous aimiez comme de vrais gemeaux.
Je vous donne, mes fils, outre votre partage,
L'exemple de ma mort encor pour héritage.

Me. COCASSE.

Le beau legs que voilà ! ma foi, mes chers Enfans,
Votre Pere a perdu tout-à-fait le bon ſens.
Conſervez-vous pour eux, c'eſt moi qui vous en prie.

ALCIPE.

Je leur donne ma mort, donnez-leur votre vie.

Me. COCASSE.

De quelle expreſſion allez-vous vous ſervir ?
Que je donne ma vie ! Et n'eſt-ce pas mourir ?

ALCIPE.

Mon Dieu, je m'entends bien, qu'elle délicateſſe ;
Mais ſçachons ce qu'a dit notre Devinereſſe ;
Par mon ordre Dimas vient de la conſulter.

SCENE VI.

ALCIPE, Mᵉ. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, DIMAS, CLAUDINE.

ALCIPE.

EH bien, quelle nouvelle?

DIMAS.

Avant de m'écouter
Je voudrois vous prier, s'il vous plaît, d'une chose;
C'eſt de faire ſortir ces Meſſieurs; & pour cauſe.

ALCIPE.

Comme votre préſence augmente mes ennuis;
Mes enfans, allez voir là-dedans ſi j'y ſuis.

SCENE VII.

ALCIPE, Mᵉ. COCASSE, DIMAS, CLAUDINE.

ALCIPE.

EH bien, mon cher Dimas?

DIMAS.

Avant que je commence,
Vous pouvez tous les deux vous affliger d'avance.

Après avoir long-tems consulté tous ses Chats,
Notre Devineresse a fait tourner le sas;
Me conduisant ensuite au fond d'une Caverne,
Où ses yeux flamboyans nous servoient de lanterne,
Dans un rond qu'elle a fait, elle a soudain passé,
Elle a toussé, craché, son crin s'est hérissé,
Elle a dit plusieurs mots où je n'entendois goute,
Et puis n'a plus parlé que pour me dire, écoute :

Une coupable main a fait périr jadis
Le vieux Seigneur de ce Village ;
L'impunité du crime est cause du ravage
Qui désole tout ce Pays :
Vos maux ne finiront jamais quoique l'on fasse,
Sans la mort d'un des fils de Madame Cocasse.

Mᵉ. COCASSE.

Comment, un de mes fils ! pourquoi donc, s'il vous plaît ?

DIMAS.

Je ne sçai : mais je dis la chose comme elle est.

ALCIPE.

Ah ! c'étoit donc ainsi qu'il te falloit entendre,
Maudit Lutin ? par-là tu voulois me surprendre.
Je ne sçai que penser ni que dire. Rentrons,
Et voyons, s'il se peut, ce que nous résoudrons.

SCENE VIII.

Me. COCASSE, CLAUDINE.

Me. COCASSE.

COmment, il faut encor qu'un de mes fils périsse?
De la mort du premier tu fus jadis complice;
Par mon ordre, c'eſt toi qui le fus expoſer,
Sur ce qu'un vieux Rabin me vint prophétiſer.
Cette prédiction m'eſt encore préſente,
Et j'en aurai toujours la mémoire récente.
Le fils que tu vas mettre au jour,
Ayant tué ſon pere,
Epouſera ſa mere :
Si tu veux l'empêcher, garde-toi de l'Amour.
De l'amour maternel j'ai triomphé ſans peine;
Mais un an de veuvage étoit de longue haleine.
Je n'ai pû m'empêcher d'aimer après ce tems,
Un Chevalier bien fait qui n'avoit pas vingt ans.
Si ce crime, du Ciel attire la colere,
Je le ferois encor ſi j'avois à le faire;
Car malgré tous les maux qu'on m'annonce en ce jour,
Mon repentir ne peut égaler mon amour.

SCENE IX.

Mᵉ. COCASSE, JEANNOT, CLAUDINE.

JEANNOT.

QU'ai-je entendu, Madame? on répand dans la place
Qu'aujourd'hui l'un des fils de Madame Cocaſſe
Doit par ſa mort, du Ciel apaiſer le courroux.
Cet honneur me regarde, & je viens m'offrir.

Mᵉ. COCASSE.

Vous?
Quoi, Jeannot, ſur la foi d'une Devinereſſe,
Vous pourriez?...non mon fils, rien encore ne preſſe.

JEANNOT.

Quoi, vous me refuſez le plaiſir de mourir?

Mᵉ. COCASSE.

Et depuis quand, mon fils, eſt-ce donc un plaiſir?

JEANNOT.

Je ſuis bien-aiſe, moi, de vivre dans l'hiſtoire,
Et vous ne devez pas m'en refuſer la gloire.

Mᵉ. COCASSE.

Mais attendez du moins.

JEANNOT.

Non, non, je ſuis tout prêt,
Et je prétends mourir.

SCENE X.

Me. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, CLAUDINE.

PAULICHE.

Alte-là, s'il vous plaît.
Je vous trouve plaisant d'aller sur mes brisées,
Quand déja pour ma mort les choses disposées.....

JEANNOT.

Il vous appartient bien de mourir; c'est à moi,
Je suis fils de ma mere, & j'ignore pourquoi
Me voyant votre aîné.....

PAULICHE.

Doucement, je vous prie,
Vous le croyez ainsi, mais moi je vous le nie.

Me. COCASSE.

Ah! nous y voici donc encor sur nouveaux frais,
Et vous recommencez votre ancien procès.

PAULICHE.

Avant que d'être nés, vous souvient-il, mon frere?

JEANNOT.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guére.

PAULICHE.

Avez-vous oublié que freres ennemis,

Déja le droit d'aîneſſe irritoit nos eſprits ?

JEANNOT.

Non: mais je me ſouviens du jour qui nous vit naître.
Je naquis le premier pour être votre maître.
Je joüis avant vous de la clarté des Cieux,
Et je ſuis votre aîné d'une minute ou deux.

PAULICHE.

L'aîneſſe de gemeaux eſt encor indéciſe,
Et ſans vouloir uſer avec vous de ſurpriſe,
Pour reſoudre ce fait ſi ſouvent diſputé,
J'en crois les Avocats.

JEANNOT.

Et moi la Faculté.

Me. COCASSE.

O ! Ciel ! vit-on jamais de ſemblable folie ?
Se diſputer à qui perdra plûtôt la vie !

SCENE XI.

ALCIPE, Me. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, CLAUDINE.

Me. COCASSE.

GOutez, cruel, goutez un plaiſir aſſez doux ;
C'eſt de voir vos enfans tout auſſi ſots que vous.
Tous les deux pour mourir ſe font tenir à quatre,

Si

Si vous n'y mettez ordre, ils ſont prêts à ſe battre.

ALCIPE.

Tout beau, mes chers enfans, ne vous preſſez pas tant.
Ce qui fait qu'aujourd'hui l'on demande mon ſang,
C'eſt faute de trouver l'aſſaſſin de Cocaſſe,
Le malheureux Baron, dont je remplis la place;
Il faut le découvrir. * Ce fut un loup garou,
Si vous m'avez dit vrai, qui lui tordit le cou.

Me. COCASSE.

Iphicrate en pleurant me conta cette hiſtoire;
Il étoit à la chaſſe avec lui.

ALCIPE.

Comment croire,
Qu'un loup garou.... Cet homme eſt-il encor ici?
Cet Iphicrate?

Me. COCASSE.

Non, il demeure à Poiſſi.

ALCIPE.

Ecrivez une lettre, & qu'il vienne au plus vîte.

Me. COCASSE.

Depuis Dimanche au ſoir cette lettre eſt écrite,
Et j'attends ce vieillard au plus tard aujourd'hui.
Oh! je ſuis prévoyante.

ALCIPE.

Il faut parler à lui.

* *A Madame Cocaſſe.*

SCENE XII.

ALCIPE, Mᵉ. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, DIMAS, CLAUDINE.

DIMAS.

D'Iphicrate, à la fin, nous avons des nouvelles, Madame.

Mᵉ. COCASSE.

Ah! je respire! Eh bien, quelles sont-elles? Que mande-t-il enfin?

DIMAS.

Qu'il est mort.

ALCIPE.

Bon, voilà Pour se tirer d'affaire, expirer *Sonica*.

DIMAS.

Je ne vous dis pas tout: il envoye en sa place
Un vieillard tout courbé sous l'âge qui le glace;
Il se soutient à peine, il marche à pas comptés,
Et vient vous découvrir de tristes vérités;
Mais à Madame seule il prétend les apprendre.

Mᵉ. COCASSE.

Dans mon appartement je m'en vais donc l'attendre.

ALCIPE.

Et moi je veux aller pour la troiſiéme fois
De la Devineresſe entendre encor la voix.

SCENE XIII.

JEANNOT, PAULICHE.

JEANNOT.

AH! que dans ce moment je meurs d'impatience
De ſçavoir... Mais voici le vieillard qui s'avance.
Cette robe-de-chambre & ce bonnet de nuit,
Font juger qu'il ne fait que ſortir de ſon lit.

SCENE XIV.

JEANNOT, PAULICHE, RATICHON.

RATICHON.

AH que ce beau Château renferme de merveilles!
Je n'en avois encor jamais vû de pareilles.

JEANNOT.

Bon-homme, auprès de nous hâtez-vous d'approcher.

RATICHON.

Excuſez-moi, Meſſieurs, j'ai trop peur de broncher,

Mes pantoufles m'ont fait cheoir vingt fois ſur la route.

PAULICHE.

Eh pourquoi les porter, bon-homme?

RATICHON.

J'ai la goute,
Et quatre-vingt-deux ans accomplis, Dieu merci.

JEANNOT.

Peut-on ſçavoir de vous ce qui vous mene ici?

RATICHON.

Un ſecret important.

PAULICHE.

Dites-le-nous de grace.

RATICHON.

Non, je ne le dirai qu'à Madame Cocaſſe.

JEANNOT.

Comment, ignorez-vous que nous ſommes ſes fils?

RATICHON.

Ah Meſſeigneurs, pardon ſi mes yeux ébloüis . . .
En vous méconnoiſſant faute de connoiſſance . . .
Mais de grace excuſez la ruſtique ignorance.
Je ne ſçais où j'en ſuis, & juſques à ce jour
C'eſt la premiere fois que je vois une Cour:
Car ce lieu me paroît une maiſon Royale,
Et je n'ai jamais vû, je crois, rien qui l'égale.
J'ai pourtant bien couru, mais inutilement,
Après un cher Enfant que j'aimois tendrement.
Il s'étoit de chez nous échappé ſans rien dire.

Hélas ! lorſque j'y penſe, encore j'en ſoûpire.
Le cruel me plaignit le plaiſir douloureux,
La joyeuſe douleur de ſes derniers adieux.
Je l'ai cherché long-tems courant de Ville en Ville ;
Mais ma peine a toûjours été fort inutile.
Lorſque j'allois à Caën, il étoit à Roüen,
Quand j'allois à Roüen, on le diſoit à Caën.
De même que le chien, quand il chaſſe de race ;
Suit ſouvent ſans le voir le gibier à la trace ;
De même je ſuivois cet Enfant dans les bois,
Seulement au fumet de ſes rares exploits.
Enfin tous mes travaux ayant vuidé ma bourſe,
Dans les champs de Poiſſy, j'ai terminé ma courſe.
Le bon-homme Iphicrate à qui je fis pitié,
De mes chagrins d'abord partagea la moitié :
J'en pris autant des ſiens ; & bûvant Chopinette,
Nous nous en conſolions ſouvent dans ſa retraite :
Mais dequoi vais-je là, Meſſeigneurs, vous parler ?
Excuſez, les Vieillards aiment à babiller.

PAULICHE.

Cependant avec nous vous gardez le ſilence,
Sur un ſecret.....

RATICHON.

La peſte ; .... il eſt de conſéquence !
Vous êtes des gaillards trop émerillonnés,
Vous me voulez ici tirer les vers du nez.
Il ne faut pas ainſi tout dire à la jeuneſſe ;
Mon ſecret n'a d'ailleurs rien qui vous intereſſe.

A votre mere ſeule il faut le découvrir,
Ordonnez, s'il vous plaît qu'on la faſſe venir.

JEANNOT.

La voici.

SCENE XV.

Mᵉ. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, RATICHON.

Mᵉ. COCASSE.

MEs enfans, laiſſez-nous, je vous prie;
Je dois de ſon ſecret être ſeule éclaircie.

SCENE XVI.

Mᵉ. COCASSE, RATICHON.

Mᵉ. COCASSE.

HE bien, pauvre bon-homme, à la fin vous voici.

RATICHON.

Oüi, grace au Ciel, Madame, arrivant de Poiſſy.

Mᵉ. COCASSE.

Iphicrate en mourant vous a fait confidence,

D'un ſecret, m'a-t'on dit, d'une grande importance,
Sur la mort de défunt Monſieur Cocaſſe ?

RATICHON.

Hélas !
Iphicrate, Madame, eſt mort entre mes bras.
De ſes derniers adieux j'ai l'ame encor troublée.

Me. COCASSE.

Quel mal l'a fait mourir ? dites.

RATICHON.

La Clavelée.

Me. COCASSE.

Le mal de nos Moutons ?....

RATICHON.

Quelque choſe aprochant.
Voulez-vous un récit patétique & touchant,
Et de ſa fiévre chaude & de ſa reverie ?
Lors que de votre part....

Me. COCASSE.

Non, au fait, je vous prie.

RATICHON.

Tout prêt donc de mourir, il s'eſt mis à pleurer.
On pleureroit à moins, il faut conſiderer...

Me. COCASSE.

Point de digreſſions, allez au fait, de grace.

RATICHON.

Va trouver, m'a-t'il dit, la Baronne Cocaſſe,
Demande-lui pardon, & dis-lui de ma part,
Que j'avoüe en mourant que j'étois un pendart,

Un coquin, un fripon, quand j'eus l'effronterie
De l'abuſer un jour par une menterie.
Je lui dis qu'en chaſſant le long du grand chemin
Qui s'en va ſéparant Poiſſy de ſaint Germain,
Un ſoir un Loup garou, qui ſur ſa ſeule mine
Sembloit porter par tout ſa fureur aſſaſſine,
Avoit donné la mort au Baron ſon époux:
Ce fut un Medecin, & non un Loup garoux.

Mᵉ. COCASSE.

Un Medecin! qu'entens-je! & de quelle maniere?

RATICHON.

D'Iphicrate à ces mots la mort clôt la paupiere:
Il ceſſe de parler, & je lui crie en vain,
Ami, m'entendez-vous? ſerrez-moi bien la main.
Où votre argent eſt-il caché?.. point de nouvelle,
Ses yeux avoient déja retourné la prunelle.

Mᵉ. COCASSE.

Quel trouble me ſaiſit? bon-homme, laiſſez-nous,
Et dans notre Cuiſine allez boire deux coups.

RATICHON.

Plûtôt quatre, Madame.

Mᵉ. COCASSE.

Et revenez enſuite.

RATICHON.

Je n'y manquerai pas.

SCENE XVII.

Me. COCASSE *seule.*

ENfin je ſuis inſtruite
Aſſez pour découvrir l'aſſaſſin du Baron.
Il a beau ſe cacher, nous en aurons raiſon.
Mais voici mon Epoux.

SCENE XVIII.

ALCIPE, Me. COCASSE.

ALCIPE.

EH bien ! enfin, ma chere ;
Avez-vous du Vieillard tiré quelque lumiere ?

Me. COCASSE.

Oüi : devinez qui fut du Baron l'aſſaſſin ?

ALCIPE.

Un Voleur ? un Brigand ? un traître ?

Me. COCASSE.

Un Medecin.

ALCIPE *criant fort.*

Qu'entens-je ? un Medecin !

Me. COCASSE.

D'où vient ce cri bizarre ?
Eſt-ce une choſe donc ſi nouvelle & ſi rare ?
Qu'un Medecin ait pû tuer....

ALCIPE.

Non : cependant
Je r'appelle en moi-même un certain accident...
J'ai jadis exercé l'Art de la Medecine,
Je vous l'ai déja dit, & par là j'imagine....
Dans quel tems, s'il vous plaît, eſt mort votre Baron ?

Me. COCASSE.

Un an auparavant notre hymen, environ....
Mais quoi, vous paliſſez.....

ALCIPE.

Dites-moi, je vous prie,
En quel lieu le défunt a-t'il perdu la vie ?

Me. COCASSE.

Ce fut auprès d'un Bois ; le long du grand chemin,
Qui ſépare, dit-on, Poiſſy de ſaint Germain.
Vous paliſſez encor !

ALCIPE.

J'en ai raiſon, Madame
Vos diſcours ont jetté quelque trouble en mon ame.
Je tremble du raport, & des tems, & des lieux,
Et de me repentir, d'être trop curieux ;
Mais le vin eſt tiré, Madame, il le faut boire.
Permettez qu'à mon tour je vous faſſe l'Hiſtoire.

D'un étrange accident qui jadis m'arriva,
Juſtement dans l'endroit que vous me nommez-là.
Je venois de Poiſſy viſiter un malade,
Lors qu'entrant dans le Bois près d'une paliſſade,
Je trouve un gentillâtre au milieu d'un foſſé,
Par ſon Cheval retif à terre renverſé;
Attaqué qu'il étoit d'une étrange Colique,
Je lui fis avaler une once d'Emétique.

Me. COCASSE.

Une once d'Emetique!

ALCIPE.

Il ſent dans ces inſtans
Un feu dans l'eſtomac tout des plus violens.
Que vous dirai-je enfin, ſa Colique ſe paſſe,
Il en guérit ſur l'heure, & ſur l'heure il trépaſſe.
Son Valet vient à moi me traitant d'ignorant,
Mais je ſçûs l'appaiſer lui donnant quelqu'argent;
Et dans le même tems, le priai de ſe taire,
Pour ne me perdre pas dans l'eſprit du vulgaire.

Me. COCASSE.

Ah! ce Valet, ſans doute, étoit ce vieux coquin,
Ce pendart, ce menteur, cet Iphicrate enfin,
Qui de retour, me fit un conte ridicule.

ALCIPE.

Pour que vous n'ayez plus là-deſſus de ſcrupule,
Du Maître vous faut-il peindre ici le minois?
Sa taille étoit ſuperbe, il portoit bien ſon bois.
Sa Chevelure étoit de blanc & noir mêlée,

Et comme ſon Cheval enfin, gris pommelée,
Il avoit l'œil perçant, le ſouris gracieux,
Et le front inridé quoiqu'il fût demi-vieux.
Au reſte fort civil, & plein de politeſſe.
En mourant il loüa mes talens, mon adreſſe,
Me fit ſur mon ſçavoir beaucoup de complimens;
Et de l'avoir tué mille remercimens.
Son habit étoit pourpre, ainſi que ſa culotte.

Me. COCASSE.

Avoit-il un manteau ?

ALCIPE.

Non; une Redingote.

Me. COCASSE.

Ah! je ne vois que trop d'où ſont partis les coups!
Je vois que mon Epoux a tué mon Epoux.

ALCIPE.

Ah! j'ai fait là vraiment de fort belles affaires!
Je crois qu'après cela vous ne m'aimerez gueres.

Me. COCASSE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? non, non, j'ai trop
bon cœur.

ALCIPE.

Je vous ai faite veuve.

Me. COCASSE.

Eſt-ce un ſi grand malheur ?
S'il eſt grand, en tout cas, il n'y va rien du nôtre;
En m'ôtant mon époux, vous m'en rendez un autre,
Et de trente ans plus jeune.

ALCIPE.

Et c'eſt là cependant
Ce qui cauſe en ces lieux le funeſte accident,
Qui du Ciel a ſur nous fait éclater la haine,
Et dont un de mes fils doit encourir la peine.
Non, je ne puis encor le bien imaginer,
Chez la Devineresſe, il me faut retourner.
Je ne puis ſoûtenir l'ennui qui me dévore,
Et je veux ſur ce fait l'interroger encore;
Aprés quoi je reviens vous en entretenir.

Me. COCASSE.

Que Diantre! on ne vous voit qu'aller & revenir;
Et ſans neceſſité.

ALCIPE.

La choſe eſt importante,
Et je dois vous laiſſer avec votre Suivante.

SCENE XIX.

Me. COCASSE, CLAUDINE.

Me. COCASSE.

AH, mà chere Claudine! ah que je m'applaudis
De t'avoir autrefois fait expoſer ce fils,
Qui devoit être un jour l'aſſaſſin de ſon Pere,
Et quelque tems après le mari de ſa Mere.

Mais redis-moi, fis-tu tout ce que j'ordonnai,
Quand j'eus mis dans tes mains cet enfant nouveau né ?
Allas-tu l'exposer ?

CLAUDINE.

Oüi, le Diable m'emporte.
Je le mis à Paris sur le pas d'une Porte,
Et j'appris tôt après, m'informant de son sort,
Que faute de secours on l'avoit trouvé mort.

SCENE XX.

ALCIPE, Me. COCASSE, CLAUDINE.

ALCIPE.

MAdame, me voilà, je suis tout hors d'haleine.
Ah ! qu'avec les Sorciers on rencontre de peine !
J'ai trouvé notre vieille à quatre pas d'ici,
Qui m'a dit que mon sort alloit être éclairci.
Elle a même assuré, relisant son Grimoire,
Que la peine de mort étoit comminatoire ;
Que le crime s'étant commis innocemment,
Cela pourroit aller au seul bannissement.
Que diable sçais-je encor tout ce qu'elle a pû dire ;

Si j'en crois ses discours, le vieillard doit m'instruire,
Avant la fin du jour; mais il vient en ces lieux.

SCENE XXI.

ALCIPE, Mc. COCASSE, RATICHON, CLAUDINE.

ALCIPE.

BOn-homme, approchez-vous : vous paroissez honteux ?

RATICHON.

Devant les grandes gens j'ai honte de paroître,
Et sur-tout n'ayant pas l'honneur de vous connoître.

Mc. COCASSE.

Vieillard, c'est mon Epoux.

RATICHON.

Le Ciel le bénira,
Votre union fait voir, à l'âge où vous voilà,
Qu'il ne méprise point la Vieillesse.

ALCIPE.

Qu'entens-je ?
Cette voix me surprend, sans me paroître étrange,
Que veut dire ceci ? ces traits quoique ridés,
Dans ma memoire encor semblent être gardés.
Bon-homme, quel pays vous a donné la vie ?

RATICHON.

Je ſuis né, Monſeigneur, en Baſſe Normandie.

ALCIPE.

En quel endroit encor?

RATICHON.

Tout proche de Domfront.

ALCIPE.

Votre métier?

RATICHON.

Barbier.

ALCIPE.

Votre nom?

RATICHON.

Ratichon.

ALCIPE.

Ah! mon Pere, c'eſt vous?

RATICHON.

Vous vous raillez, je penſe;
Je ſerois votre Pere! où donc eſt l'apparence,
Qu'un Barbier de Village..... attendez... cependant....
Quand je vous examine..... Eh, c'eſt vous, mon Enfant!
Eh qui diable auroit pû dans l'avenir connoître,
Qu'un jour dans ce Château vous deviendriez maître,
Vous, qui de ma maiſon ſans argent échappé...

ALCIPE.

Madame, c'eſt mon Pere: il eſt mal équipé,

Ne

Ne le mépriſez pas pour cela davantage.

Mr. COCASSE.

Qui, moi, le mépriſer? vous me faites outrage;
Et quand même il ſeroit encor plus mal vêtu,
N'eſt-il pas votre Pere, & ſuis-je pas ſa Bru?
Je veux qu'on le regarde ici comme moi-même.

RATICHON.

Je ſens comme je dois cette faveur extrême;
Et pour la mériter, je veux en bon Normand,
Dire la Verité. Ce n'eſt pas mon Enfant.

ALCIPE.

Vous n'êtes point mon Pere! & qui donc pourroit l'être?

RATICHON.

La choſe eſt, entre nous, difficile à connoître;
Et le plus clairvoyant y peut être trompé.
Vous êtes un Enfant à la mort échappé,
Par vos cruels parens expoſé dès l'enfance.

Mr. COCASSE.

Un Enfant expoſé! que faut-il que je penſe?

RATICHON.

Mais je jurerois bien, quels que ſoient vos parens,
Que vous n'êtes point né de pauvres payſans.
Votre inclination, dès votre tendre enfance,
S'élevoit au-deſſus d'une baſſe naiſſance:
Et pour ne point uſer de termes empoulés,
Vous êtes fils de ceux à qui vous reſſemblez.

ALCIPE.

Quel Enigme eſt-ce-là ? je ne vous entens guere.

RATICHON.

C'eſt façon de parler qui m'eſt particuliere.
Je veux dire qu'étant & grand & courageux,
Vous devez être iſſu d'honorables ayeux.

SCENE XXII.

ALCIPE, Mᵉ. COCASSE, RATICHON, CLAUDINE, DIMAS.

DIMAS.

AH, Monſeigneur, mettez la tête à la fenêtre,
Autour de ce Château, vous ne verrez paroître
Qu'hommes & beſtiaux pêle-mêle aſſemblés,
Et qui rempliſſent l'air de leurs cris redoublés.
Ici l'Agneau mourant, béle auprès de ſa mere;
Là le Taureau mugit, on entend l'Aſne braire....

ALCIPE.

Allons les aſſurer qu'avant la fin du jour
Ils ſentiront pour eux juſqu'où va mon amour.

SCENE XXIII.

Mᵉ. COCASSE, RATICHON, CLAUDINE.

Mᵉ. COCASSE.

BOn-homme, demeurez; & sans aucun myſtere,
Daignez m'inſtruire à fond de toute cette affaire.
L'Enfant en queſtion que vous avez ſauvé,
Parlez-moi franchement, où l'avez-vous trouvé?

RATICHON.

A Paris, un matin, au moment que l'Aurore
Commençoit à paroître.

Mᵉ. COCASSE.

En quel endroit encore?
Dites-moi tout.

RATICHON.

Au pied de la Butte ſaint Roch.

Mᵉ. COCASSE.

Ah! que mon ame ici reçoit un rude choc!
Etoit-il expoſé?

RATICHON.

Pas encore, Madame.
On l'avoit envoyé porter par une femme.

Mᵉ. COCASSE.

Ah! Que me dites-vous? Vous ſouvient-il du tems?

RATICHON.

De sept lustres depuis, j'ai vû croître mes ans.
Combien font sept fois cinq?

Mᵉ. COCASSE.

Eh, parlez sans emblême.

RATICHON.

J'ai vû trente-cinq fois depuis, Mars en Carême.

Mᵉ. COCASSE.

Achevez, je frémis!

RATICHON.

Si vous versez des pleurs,
Je ne dirai plus rien.

Mᵉ. COCASSE.

Achevez, ou je meurs.

RATICHON.

J'aime mieux de plus loin reprendre mon histoire.
A Paris, où j'étois allé pour voir la Foire;
Un matin, au moment qu'allumant son tison,
L'Aurore se prépare à dorer l'Horison,
Près la Butte saint Roch je trouve une Servante,
Sur une borne assise, interdite & tremblante;
Qui dans son tablier tenoit certain paquet,
D'où j'entendis crier, hoët, hoët, hoët.
Je m'approche, & luis dis: bon jour, ma belle fille,
Dans votre tablier qu'avez-vous qui fretille?
C'est du Poisson, Monsieur, que je viens d'acheter,
Me dit-elle, & chez nous je m'en vais le porter.
Comment diable! à Paris, dis-je, le Poisson crie,

Comme font les Enfans en Baſſe-Normandie !
Ah ! ne me perdez pas, reprit-elle à l'inſtant,
Monſieur, on m'a chargé d'expoſer cet Enfant,
Et je vous avouerai que j'ai peine à le faire.
Eh bien, s'il eſt ainſi, moi je me fais ſon pere ;
Donnez-le-moi, lui dis-je : elle me le donna,
Je le pris, & ſoudain elle s'en retourna.

Me. COCASSE.

Ah ! n'en voilà que trop. Approchez-vous Claudine ;

CLAUDINE.

Que voulez-vous, Madame ?

Me. COCASSE.

Approchez-vous, coquine ;
Ratichon, regardez cette pendarde-là,
Ouvrez vos yeux bien grands, & voyez...

RATICHON.

La voilà ;
Oüi, je la reconnois, voilà la même femme
Qui me donna l'enfant.

Me. COCASSE.

Ah ! vous me percez l'ame.

RATICHON.

Ce que c'eſt que d'avoir ouvert les yeux bien grands !
J'ai ſçû la reconnoître après trente-cinq ans,
Sans l'avoir qu'une fois ſeulement entrevue ;
Et je n'ai pû tantôt, tant javois la berlue,
Reconnoître les traits de cet Enfant cheri,
Pendant près de vingt ans dans ma maiſon nourri.

Par ma foi fort ſouvent je radotte.

Mᵉ. COCASSE.

Ah ! traîtreſſe !

Voilà de tes beaux tours.

CLAUDENE.

Ah ! ma chere Maîtreſſe,

Souffrez qu'à vos genoux vous demandant pardon...

Mᵉ. COCASSE *la chaſſant à coups de pieds au cul.*

Sors d'ici tout à l'heure, impudente guenon,
Et ne te montre plus devant moi de ta vie.

SCENE XXIV.

Mᵉ. COCASSE, RATICHON.

RATICHON.

NE vous emportez point ; ſoyez plûtôt ravie,
Qu'elle ſe ſoit trouvée ici fort à propos,
Pour pouvoir débrouiller ce terrible cahos.
Vous voilà bien inſtruite. Adieu, je me retire,
Auſſi-bien je n'ai plus ici rien à vous dire.

SCENE XXV.

Mᵉ. COCASSE *seule.*

IL est donc éclairci, cet horrible secret!
Perfide Amour, c'est toi qui m'as joué ce trait.
A cinquante ans passés j'ai donné dans le piége.
Mais Alcipe paroît, comment l'appellerai-je?
Mon fils, ou mon mari?

SCENE XXVI.

ALCIPE, Mᵉ. COCASSE.

ALCIPE.

MAdame, qu'avez-vous?

Mᵉ. COCASSE.

Ah! ne me parlez pas.

ALCIPE.

Comment donc, votre Epoux

Mᵉ. COCASSE.

Mon Epoux, Ah! fuyez, évitez ma presence.

ALCIPE.

Comment! vous ai-je fait quelque nouvelle offense?

Mᵉ. COCASSE.

C'est par amour pour vous que je le veux.

ALCIPE.

Comment?
C'eſt par amour pour moi! quel eſt ce compliment?

Mᵉ. COCASSE.

C'eſt par amour pour vous; oui, je vous en aſſure.
Ciel, pardonne ce mot du moins à la nature,
Vous ne m'êtes, helas! que trop cher.

ALCIPE.

Oh parbleu;
Parlez plus clairement, & finiſſez ce jeu.
Pourquoi dois-je vous fuir?

Mᵉ. COCASSE.

Je n'ai rien à vous dire:
Dans ma chambre un moment ſouffrez que je reſpire.

ALCIPE.

Ah! vous n'irez pas ſeule, & je veux avant tout...

Mᵉ. COCASSE.

Alcipe, gardez-vous de me pouſſer à bout:
Vous ſçavez qu'il n'eſt point de crainte qui m'arrête;
Et que quand une fois j'ai quelque choſe en tête,
Je n'en démords jamais: je vous dis qu'un moment
Je veux demeurer ſeule en mon apartement;
Si vous m'en empêchez, redoutez ma vengeance,
Jamais de mon ſecret vous n'aurez connoiſſance:
Mais ſi comme un mari complaiſant & benin,
Vous voulez bien attendre ici juſqu'à la fin,
J'en fais tous les ſermens qu'une femme peut faire,
Vous ſerez pleinement éclairci du myſtere.

ALCIPE.

ALCIPE.

Allez donc, puiſqu'il faut que j'en paſſe par là.

SCENE XXVII.

ALCIPE *ſeul.*

JE ne puis deviner le fin de tout cela.
Pourquoi ſe renfermer ? quelle eſt cette conduite ?
Ne pouvoit-elle pas m'éclaircir tout de ſuite ?
Cependant me voilà reſté ſeul comme un ſot
Sur le pas de ma porte à croquer le marmot.
Eſt-ce fait ?

Mr. COCASSE *en dedans.*

Pas encor.

ALCIPE.

Je me laſſe d'attendre ;
Sçavez-vous bien qu'ici le froid vient me ſurprendre ?
Encor ſi je ſçavois un peu verſifier,
Je ferois quelques vers pour me deſennuier.

SCENE XXVIII.

ALCIPE, JEANNOT.

JEANNOT.

AH! mon Pere, venez au ſecours de ma Mere,
La pauvre femme, helas! pleure, ſe déſeſpere.
Elle a ſur un papier écrit deux ou trois mots,
Puis a dit au Cocher d'atteler ſes Chevaux;
Je ne ſçai quel voyage, helas! elle médite,
Mais enfin pour toûjours je crois qu'elle nous quitte;
Et comme nous voulions pénétrer ſon deſſein,
Elle nous a chaſſés le foüet à la main.

ALCIPE.

Qu'entends-je? apparemment le dénoûment s'approche,
A moins qu'il ne ſurvienne encor quelque anicroche.
Allons voir cependant.....

SCENE XXIX.

ALCIPE, JEANNOT, PAULICHE.

PAULICHE,

MOn Pere, c'en eſt fait,
Et notre Mere enfin a plié ſon paquet.
Elle part à l'inſtant, & pour ne plus paroître,
S'en va loin de ces lieux s'enfermer dans un Cloître.
Claudine de ſa part m'a donné ce billet;
Liſez & vous ſçaurez enfin ce grand ſecret.

ALCIPE *lit.*

J'Eus autrefois un Enfant du Baron,
Qui devoit, me prédiſoit-on,
Non ſeulement tuer ſon pere,
Mais être encor le Mari de ſa Mere.
Pour prévenir ces maux, j'eus la précaution
De l'envoyer jadis expoſer par Claudine;
Mais loin de m'obéïr, l'impudente coquine
Le mit aux mains de Ratichon.
Pour déplorer mon ſort funeſte,
Je me retire en un Couvent.
Ce fils eſt encor vivant;
Vous pouvez deviner le reſte.

Ah ! je ſuis donc le fils dont le Ciel veut la perte !
Oui, je le ſuis, la méche eſt enfin découverte.
Après avoir été ſi ſouvent maltraité,
Faut-il te voir encore aujourd'hui déteſté ?
Pauvre Alcipe ! Voyons, quel trépas choiſirai-je ?
Percerai-je mes yeux, ou les arracherai-je ?
Non, non, un coup d'épée au beau milieu du cœur,
Aura meilleure grace, & fera moins d'horreur.*

JEANNOT.

Que faites-vous, mon Pere ?

PAULICHE.

Ah comble de triſteſſe !

* *Il ſe perce.*

SCENE DERNIERE.

ALCIPE, JEANNOT, PAULICHE, DIMAS.

DIMAS.

Allegreſſe, mon Maître, allegreſſe, allegreſſe,
L'exil de votre Epouſe emporte tous nos maux;
Et ſon heureux départ ſauve enfin nos troupeaux.
Ainſi, que déſormais rien ne vous inquiette.

ALCIPE.

Il eſt parbleu bien tems, lorſque l'affaire eſt faite!

DIMAS.

Comment?

ALCIPE.

Ne vois-tu pas que je me ſuis percé?

DIMAS.

Que diable, Monſeigneur, vous étiez bien preſſé!

ALCIPE.

Va, va, raſſure-toi, mon mal eſt peu de choſe.
Comme on vouloit mon ſang ſans en marquer la doſe,
Je n'en ai répandu que deux goutes.

DIMAS.

Tant mieux;
Ainſi nous n'avons plus qu'à nous tenir joyeux.

ALCIPE.

A quels tranſports faut-il, Ciel ! que je m'abandonne?
Je trouve mere & femme en la même perſonne.
Les perdant à la fois, la joye & la douleur
Se diſputent à qui regnera dans mon cœur.
La nature me parle & fait taire ma flame;
Triſte d'être ſans mere, & gai d'être ſans femme,
Je perds infiniment, & je gagne encor plus.
Ciel, vous récompenſez mon crime & mes vertus.

FIN.

LA MECHANTE FEMME,

PARODIE DE MEDE'E.

Par Mr. DOMINIQUE, Comédien Italien ordinaire du Roi.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 15 Novembre 1728.

ACTEURS.

ASMODE'E.

ZONZON, Mari d'Aſmodée.

CLEON, Seigneur de Village.

CERUSE, Fille de Cleon.

Quatre ENFANS d'Aſmodée.

MAROTTE, Suivante d'Aſmodée.

L'EPINE, Valet de Zonzon.

La Scene eſt devant le Château de Cleon.

LA MECHANTE FEMME.

Le Théatre repréſente un Château.

SCENE PREMIERE.

ZONZON, L'EPINE.

ZONZON.

E ſçais ce que je dois à ma femme Aſmodée ;
L'Epine, c'eſt aſſez m'en retracer l'idée.
Je n'ai point oublié ce qu'elle a fait pour moi ;
Mais je me vois contraint à lui manquer de foi ;
Et du ſort, de l'amour, la fatale puiſſance,
Etouffe dans mon cœur toute reconnoiſſance.

L'EPINE.

Ah! que me dites-vous ? vous êtes un ingrat.

Vous pourriez la trahir ? le tour eſt ſcelerat.
Ne voyez-vous pas bien qu'en faiſant ce divorce,
Vous donnez à l'Hymen une terrible entorce ?
A parler, entre-nous, cela ne ſe doit pas.
Pourquoi donc voulez-vous la quitter ?

ZONZON.

J'en ſuis las.

L'EPINE.

Bien d'autres, à peu près du même caractere,
De leurs femmes voudroient comme vous ſe défaire;
Mais le nœud de l'Hymen eſt un nœud gordien,
Qu'on ne peut débrouiller, il tient morbleu trop bien.

ZONZON.

Bagatelle ! Cleon, le Seigneur du Village,
A fait par ſon crédit caſſer mon mariage;
Et la raiſon ici d'accord avec mon cœur,
Autoriſe ma flame, & ſoutient mon ardeur.
Tu ſçais mon cher, tu ſçais que de la Normandie
Le trépas de mon Oncle excite la furie.
Cet avide Sergent, mon barbare Tuteur,
Qui de mon patrimoine injuſte uſurpateur,
S'appropria le bien que me laiſſa mon Pere,
Par les mains de ma femme acheva ſa carriere.
De Falaiſe au plûtôt il nous fallut ſortir,
Sans peine à ce départ on me vit conſentir;
Et Cleon ſeul oſant plaindre notre diſgrace,
Quand mon Couſin-germain aujourd'hui nous menace,

A fort obligeamment, malgré mes ennemis,
Reçû dans ſon Château, moi, ma femme, & mes fils.
J'ai gagné ſon eſtime, & toute ſa tendreſſe;
Souvent il m'applaudit, me flatte, me careſſe;
Mais cependant, mon cher, j'ai lieu de redouter
Que la Juſtice un jour ne nous faſſe arrêter.
D'ailleurs, trop prévenu d'une haine ſecrete,
A ma femme à regret il donne une retraite:
Je veux le ménager, & m'aſſurant de lui,
Profiter en ces lieux d'un ſi puiſſant appui.
Le bon-homme eſt charmé que j'en conte à ſa fille,
Et ſouhaite ardemment que j'entre en ſa famille;
Ceruſe ſeule enfin peut m'aſſurer Cleon.
Hé bien me diras-tu que je n'ai pas raiſon?

L'EPINE.

L'Amour ne manque pas de fournir des excuſes,
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connois ſes ruſes.
C'eſt un Dieu bien malin, ne vous y fiez pas;
Guidé par un aveugle on fait bien des faux pas:
Vous allez d'un chacun vous attirer le blâme.
Tout franc je plains le ſort de votre pauvre femme...
Ni les droits d'un contrat, ni ceux de vos enfans,
Ne peuvent vous donner de plus doux ſentimens?
Tâchez de réprimer l'ardeur qui vous tranſporte...
Attendez, que du moins votre Epouſe ſoit morte.

ZONZON.

J'attendrois trop long-tems, le ſort en eſt jetté.

L'EPINE.

D'accord, elle jouit d'une bonne ſanté,

C'eſt ce qui vous déplaît. Les maris infidéles
Trouvent avec raiſon leurs femmes éternelles.

ZONZON.

Lorſque de mon devoir je ne me ſouviens plus,
Ceſſe de me donner des conſeils ſuperflus.
Peut-on ſans l'adorer voir l'objet qui m'enchante?
Qu'elle a d'attraits, l'Epine! elle eſt vive, fringante:
Et quel cœur ſoutiendroit, ſans en être attendri,
Ces regards languiſſans, ce tein frais & fleuri,
Ce ſouris gracieux, & ces lévres vermeilles,
Ce ſein appetiſſant, ces petites oreilles,
Son nez, ſes mains, ſes pieds? que te dirai-je enfin
Du chef-d'œuvre parfait du ſexe feminin?

L'EPINE.

Vous êtes connoiſſeur, & rien ne vous échape.
Tudieu, quel égrillard! comme il mord à la grape:
Mais ne craignez-vous point auſſi que contre vous
Votre femme ne faſſe éclater ſon courroux?
Rien ne peut moderer ſa fureur implacable;
Et vous ſçavez qu'elle a commerce avec le Diable:
Elle ſçait compoſer Anneaux & Taliſmans,
Et prend quand elle veut la Lune avec les dents.
A ſon ordre un torrent remonte vers ſa ſource,
Elle arrête aiſément un carroſſe en ſa courſe;
Enfin cette Sorciere habile dans ſon art
Sçait bien tourner le ſas, donner le cochemart;
Vous ſçavez...

ZONZON.

Je le ſçais, n'en dis pas davantage;
Mais auſſi, je ſçais bien qu'elle m'aime à la rage,
Et quand je briſerai le conjugal lien,
Contre un époux chéri ſon art ne pourra rien;
Je ſçaurai l'appaiſer... Mais je vois ma Déeſſe.
Conſidere l'objet de l'ardeur qui me preſſe:
Eſt-il rien de plus beau que ce jeune tendron?
Ma femme la vaut-elle?

L'EPINE.

Oh! vous avez raiſon.
Cette poulette-là vaut mieux que la Sorciere:

SCENE II.

CERUSE, ZONZON, L'EPINE,

CERUSE.

QUoi! c'eſt vous?.... en ces lieux j'ai crû trouver mon Pere.

ZONZON.

Je ne le ſçais que trop, vous ne me cherchiez pas,
Ceruſe pour me voir ne feroit pas un pas.

CERUSE.

Le reproche eſt nouveau! qui l'eût jamais pû croire?
Vous bleſſez ma pudeur, vous offenſez ma gloire.

Je connois mes devoirs, je m'y dois attacher:
Me convient-il, Monſieur, de venir vous chercher!

ZONZON.

A quoi bon, s'il vous plaît, cette cérémonie?
Dès ce jour avec moi vous allez être unie;
Tout favoriſe ici mes honnêtes deſſeins,
Ainſi ma chere enfant vos ſcrupules ſont vains.

CERUSE.

Il eſt vrai que mon Pere approuve votre flame,
Mais cependant, Monſieur, vous avez une femme;
J'ai honte d'écouter un homme marié;
Je ſçais trop bien quels ſont les droits d'une moitié.

ZONZON.

Allez, ne craignez rien, ſans regret je la quitte.

CERUSE.

Mais quel ſera ſon ſort?

ZONZON.

Parbleu, j'en ſerai quitte
Pour une penſion de quatre ou cinq cent francs.

CERUSE.

Je le crois, mais Monſieur, vous avez quatre enfans:
Hélas! vous les allez réduire à la miſere.

ZONZON.

Oh! que non, ils ſeront nourris chez le beau-pere.

SCENE III.

CLEON, CERUSE, ZONZON, L'EPINE.

CLEON.

AH! mon gendre bon jour; j'ai le visage en feu,
Je suis au désespoir, j'enrage : ventrebleu,
Nous sommes tous perdus, si je n'y remedie.
Un de mes bons amis m'écrit de Normandie,
Qu'on cherche votre femme en differens pays :
Si les Archers venoient jusques dans mon logis,
Cela pourroit fort bien me faire des affaires.
De la Justice, moi, je hais les émissaires ;
D'ailleurs un Gentilhomme, un Seigneur tel que moi,
Qui voit cent paysans obéir à sa Loi,
Est jaloux de sa gloire, & doit avec prudence,
Des brutaux pousseculs, éviter la présence.
Ainsi pour prévenir au plûtôt les malheurs ;
Votre femme pourra chercher fortune ailleurs.
Je prétens la chasser ; car tous mes domestiques,
Craignent avec raison ses trames diaboliques :
Et moi-même j'ai fait un rêve cette nuit,
Qui m'inquiete fort, & me trouble l'esprit.

Qu'un hymen plus heureux près de moi vous retienne,
Et ne voyez jamais cette Bohémienne.

ZONZON.

J'y consens, dès ce jour elle n'a qu'à partir.

A Ceruse.

Mais vous à mon bonheur n'osez-vous consentir ?

CERUSE.

Jugez mieux de mon cœur & de mon caractere,
Je le respecte trop pour dédire mon Pere.

CLEON *à Zonzon*

Elle est en verité douce comme un mouton,
On en fait ce qu'on veut, elle a l'esprit si bon.....
Allons tous de ce pas annoncer au village
Le départ d'Asmodée & ce beau mariage.
Que l'on ne songe plus qu'à chanter, à danser;
Ma fille je prétens aussi me trémousser.
J'ai plus de soixante ans; mais je suis encor drôle,
Tu me verras tantôt faire la capriole.
Qu'on fasse entrer chez moi mes fideles vassaux,
Et que dans mon Château le vin coule à grands flots.

On entend des Violons dans le Château.

SCENE

SCENE IV.

ASMODE'E *seule.*

QUe je ſuis malheureuſe ! Et que viens-je d'entendre ?
Cleonaſe choiſir mon mari pour ſon gendre !
Zonzon me plante là, l'ingrat briſe ſes fers,
Ce Château retentit de cris & de concerts ;
Tout à l'envi prépare une odieuſe pompe,
Tout vante ma rivale, & l'époux qui me trompe.
Dieu d'Hymen, eſt-ce ainſi que tu ſoutiens mes droits ?
Punis un ſcelelat qui viole tes loix,
Qui manque à ſon devoir, qui même en ma préſence
De mon lit nuptial donne la ſurvivance.
Mais où vont mes tranſports ? eſt-ce donc dans les cieux,
Que j'eſpere trouver du ſecours, & des Dieux ?
Non, non, puiſque je ſçais magie, & noire, & blanche,
Que je tiens à mon gré les Diables dans ma manche,
Eux ſeuls doivent ſervir ma jalouſe fureur,
Déployons de notre art la terrible noirceur.
Rien ne peut appaiſer le courroux qui m'enflame,
Pour ſçavoir ſe venger il ſuffit d'être femme.

SCENE V.

MAROTTE, ASMODE'E.

ASMODE'E.

HE bien, tu vois le prix que me gardoit Zonzon,
Il va donner la main à ſa Demoiſillon.
Epris de ſes appas, déſerteur de ménage,
Le traître m'abandonne.... à quand ce mariage ?

MAROTTE.

Il l'épouſe demain, les parens ſont venus.

ASMODE'E.

Demain !

MAROTTE.

Les violons ſont déja retenus.

ASMODE'E.

Demain ! le tems eſt court, ma rivale eſt preſſée,
Et ne peut moderer ſon ardeur inſenſée.
Marotte, tu le vois, Zonzon jure ma mort.

MAROTTE.

J'en pleure comme vous, & je plains votre ſort.

ASMODE'E.

Qui l'eût jamais penſé, que cet Epoux perfide,
Se fût livré ſans peine au penchant qui le guide ?
Rien ne peut l'arrêter, il ſe croit tout permis.
Pour lui, j'ai tout quitté, Pere, Mere, Pays ;

Je ne réſiſtai point à ſes tendres caprices,
Bientôt de mon amour, il obtint les prémices.
A peine je le vis, que m'en laiſſant charmer,
Juſqu'au dernier ſoupir je fis vœu de l'aimer;
A leurs déſirs naiſſans nos cœurs s'abandonnerent.
Mes parens à mon choix prudemment s'oppoſerent;
Voyant qu'ils s'obſtinoient à le déſaprouver,
Ce ſéduiſant garçon m'offrit de m'enlever;
Je cedai volontiers à ſa preſſante inſtance,
Et lui prouvai mes feux par cette complaiſance.
Pour prix de cet amour, ſi tendre & ſi parfait,
Tes yeux ſont les témoins de l'affront qu'il me fait.
Il me laiſſe aujourd'hui de douleur accablée,
Proſcrite, fugitive, odieuſe, exilée,
Et ſeule à la merci d'un monde d'ennemis,
Que m'ont faits les forfaits que pour lui j'ai commis.

MAROTTE.

Après une action ſi barbare & ſi noire,
Madame, pour jamais perdez-en la memoire;
Pour un époux volage, oubliez votre amour,
A ce petit coquet, joüez le même tour.
Vous êtes jeune encor, & d'ailleurs aſſez belle
Pour ranger ſous vos loix le cœur le plus rebelle.
Ah! ſi j'étois de vous, loin de le ménager
D'un affront ſi cruel je ſçaurois me vanger;
Et ne pouvant fléchir cette ame ſi feroce
Je ferois bien valoir ce veuvage précoce.

ASMODE'E.

Eh ! puis-je triompher de ma fatale ardeur ?
Un autre objet peut-il diſpoſer de mon cœur ?
Son exemple, il eſt vrai, m'engage à l'inconſtance,
Et pour moi ce ſeroit une douce vengeance ;
Je le ſçais, mais hélas, malgré ſa trahiſon,
J'aime, que dis-je aimer ! j'adore encor Zonzon.

MAROTTE.

Quoi ! vous l'aimez toûjours ? . . . que vous êtes à plaindre !

ASMODE'E.

Il eſt vrai, je le ſuis ; mais plus encor à craindre.
Penſe-t'il m'offenſer, l'ingrat, impunément ?
Mais que dit ma rivale, & que fait ſon amant ?

MAROTTE.

Ah ! Madame, il ſoupire aux pieds de ſa maîtreſſe,
Il lui baiſe les mains, lui fait mainte careſſe,
Lui jure à ſes genoux une éternelle ardeur,
L'appelle tendrement ſa mignone, ſon cœur,
Et lui dit qu'il l'adore autant qu'il vous déteſte.
Je l'ai vû . . . .

ASMODE'E.

C'eſt aſſez, ne me dis pas le reſte ;
Ce recit ne feroit qu'irriter mon courroux.
Tu fais le petit maître, ingrat ! perfide époux...
C'en eſt fait, tu mourras . . . quelle crainte m'arrête ?
Aux crimes les plus noirs moi qui fus toûjours prête,

Je crains de prononcer l'Arrêt de ſon trépas!
Qu'il meure .... je le veux.

MAROTTE *d'un ton railleur.*

Non, il ne mourra pas.
Je ne vous connois plus: qui vous rend ſi craintive?

ASMODE'E.

Oüi je l'ai réſolu, qu'il meure ... non... qu'il vive.

MAROTTE.

Dame accordez-vous donc.

ASMODE'E.

Mais qu'il vive pour moi.

MAROTTE.

Il ne peut vous ſouffrir, Madame.

ASMODE'E.

Je le croi.
Imbecille Cleon, petit noble à chaumiere!
Tu crois m'en impoſer par ton humeur altiere;
Et de ta qualité follement enyvré
Tu veux de mon mari diſpoſer à ton gré!
Ta fille vainement croit occuper ma place,
Tu périras, faquin, avec toute ta race.

MAROTTE.

J'entens du bruit, on vient, appaiſez ce courroux;
Madame, c'eſt Cleon qui s'avance vers vous.

SCENE VI.

CLEON, ASMODE'E, MAROTTE,

CLEON.

LE Contrat eſt ſigné, conſolez-vous Madame,
Ma fille de Zonzon va devenir la femme;
De toutes parts la joye eſt prête d'éclater,
Déja dans mon Château vous entendez chanter.
Si vous vous en fâchiez, vous ſeriez ridicule,
Il faut tout doucement avaler la pilule.
Dénichez promptement, portez ailleurs vos pas,
Cherchez un ſûr azile en de nouveaux climats:
Gardez-vous de reſter en ces lieux davantage,
Je viens vous en prier de la part du Village.
Vous êtes en horreur à tous les Payſans,
Quand vous ſerez partie, ils ſeront tous contens.
Prevenez en fuyant le ſort qui vous menace,
Vous pourriez attirer ſur vous quelque diſgrace:
Quittez une retraite où l'on ne peut vous voir,
J'ai voulu par bonté vous le faire ſçavoir.

ASMODE'E.

Qu'à ces rares bontés j'ai de graces à rendre!
Vous m'ôtez mon époux, vous le prenez pour gendre,
Vous me chaſſez enfin: perſonne aſſurément

Ne peut mieux en agir, ni plus honnêtement.
Mais quels ſont mes forfaits, & quels droits legitimes.....

CLEON.

Il eſt bon là, ma foi! vous demandez vos crimes?
Que le monde eſt méchant, & prompt à mal penſer!
Vous croire une Sorciere, ah! c'eſt vous offenſer,
On a vraiment grand tort, lorſque l'on vous ſoupçonne,
Car vous êtes, ma mie, & ſi douce, & ſi bonne:...

ASMODE'E.

J'ignore quels forfaits vous pouvez m'imputer,
Voici les miens: ſilence, & daignez m'écouter.
Mes bienfaits, mon amour, mes ſoins, & ma conſtance
Meritoient de ſa part plus de reconnoiſſance:
Sans moi, ſans mon ſecours, ce petit étourdi
Auroit fini ſon ſort dans le bois de Bondi.
Sa bouche a-t'elle oſé m'en dérober la gloire?
S'il vous l'a déguiſée, aprenez-en l'Hiſtoire.
Cette forêt voilée à la clarté des cieux,
Renfermoit un parti de Dragons furieux.
Je ne ſçais quel étoit leur regiment, n'importe:
Sitôt qu'il apperçut leur nombreuſe cohorte,
La frayeur le ſaiſit; il eſt un peu poltron,
Quoiqu'il faſſe avec vous ſouvent le fanfaron:
Cette troupe s'étoit dans le bois retirée,
Leurs chevaux menaçans en défendoient l'entrée,

L'épouvante, & l'horreur regnoient de tous côtés;
Il falloit repouſſer ces voleurs indomptés.
Le nombre étoit trop grand, comment leur tenir tête?
Un d'entre eux à l'inſtant s'avance & crie arrête:
Les autres auſſitôt cherchent à l'entourrer,
Couchent Zonzon en joüe, & ſont prêts à tirer:
Quand rendant tout à coup leurs efforts inutiles,
Je les fais devant moi demeurer immobiles.
De leur noire fureur je préſerve l'ingrat,
Et leurs Fuſils charmés prennent chacun un rat.
C'eſt ainſi que ſur eux j'emportai la victoire,
J'empêchai ſon trépas en me couvrant de gloire.
J'ai tout ſacrifié pour lui, pour ce trompeur,
Mon pere, mon pays, ma gloire, & mon honneur.

CLEON.

Pour te juſtifier ton ſoin eſt inutile,
Ce diſcours me fatigue, & m'échauffe la bile.
Par ta préſence ici ceſſe de m'offenſer;
Ma patience enfin commence à ſe laſſer,
Et pourroit à la fin.....

ASMODE'E.

La mienne eſt bien plus laſſe:
Va, je ne veux de toi ni clemence, ni grace.
Fais-moi honteuſement ſortir de ta maiſon,
Ordonne mon départ, ravis-moi mon Zonzon,
Tu le peux, mais crains tout d'une femme enragée:
Qui ne partira pas qu'elle ne ſe ſoit vangée.

Tu

Tu dois tout redouter de mes transports jaloux,
Rien ne peut te soustraire à mon juste courroux.
Je ressens vivement cette injure cruelle.....

CLEON.

Ne finiras tu point, babillarde éternelle ?
Morbleu tu m'étourdis, tu n'as que du caquet :
Dès ce même moment va faire ton paquet.
Si ce soir tu n'es pas loin de cette frontiere,
Je te fais dès demain brûler comme sorciere ;
Adieu, prens ton parti.

SCENE VII.

ASMODE'E, MAROTTE.

ASMODE'E.

VA tyran, je l'ai pris.
C'est assez de ce jour ; je quitte ce pays :
Mais avant mon départ je veux dans ton village
Laisser des Monumens de fureur, & de rage :
Et repaissant mes yeux d'un spectacle nouveau,
Mettre de toutes parts le feu dans ton Château.
Mais, Marotte, l'ingrat que j'aime & qui m'offense
A-t'il pû consentir ?

MAROTTE.

Je le vois qui s'avance.

ASMODE'E.

O toi qui vois les maux qui déchirent mon cœur,
Amour ! daigne à l'ingrat parler en ma faveur.

SCENE VIII.

ZONZON, ASMODE'E, MAROTTE,

ASMODE'E.

ENfin c'en eſt donc fait, mon époux m'abandonne :
Il conſent qu'on m'exile, ou plûtôt il l'ordonne.
Je me ſuis fait ſouvent impoſer cette loi,
L'exil, vous le ſçavez, n'eſt pas nouveau pour moi.
Par un ordre ſevere, avec ignominie
Des Villes de la France on m'a déja bannie :
N'importe, obéiſſons aux loix de mon Epoux,
Partons puiſqu'il le veut ; mais où m'envoyez-vous ?
Reverrai-je Paris ? irai-je en Normandie ?
Où votre oncle Griffon par moi perdit la vie.
Mon Pere voudra-t'il chez lui me recevoir ?
Il m'a desheritée, & ne veut plus me voir.
De mes crimes partout la mémoire eſt gardée,
Il n'eſt plus de retraite, hélas ! pour Aſmodée.
Fille d'un bon bourgeois, & des plus opulens,
Puiſqu'il poſſede en fonds plus de cent mille francs :
Terres, rentes, maiſons, j'ai tout quitté ſans peine,
Pour ſuivre d'un bandi la fortune incertaine....

ZONZON.

Partout on vous prépare un deſtin rigoureux ;
Je n'aurois avec vous que des jours malheureux.

Je me fixe en ces lieux, où j'épouse une fille
Aimable, jeune, riche, & de bonne famille;
Vos perils, nos enfans, tout me retient ici;
Allons, sans me gronder, prenez votre parti.

ASMODE'E.

Je le vois, tu me hais, & ma priere est vaine;
Tu cedes sans effort au penchant qui t'entraine;
Oublie, oublie, ingrat, mes bienfaits en ce jour:
Mais souviens-toi du moins de mon fidéle amour.
Je me jette à tes pieds, que mon état te touche:
Un mot, mon cher, un mot de ta petite bouche,
Peut redonner la paix, & le calme à mon cœur.
Verras-tu d'un œil sec mes larmes, ma douleur?

ZONZON.

Ma foi vos pleurs n'ont rien qui puisse me surprendre,
Les femmes à leur gré, sçavent l'art d'en répandre.

ASMODE'E.

Au nom de notre hymen, & de nos chers enfans,
Ces gages de mes feux, ces petits innocens,
Dont tu peux à bon droit être sûr d'être pere,
Puisqu'on voit dans leurs traits l'Image qui m'est chere,
Sois sensible à mes cris, à mes mortels chagrins.
Helas! que deviendront ces pauvres Orphelins?
Prens pitié d'eux, mon fils, & plains leur destinée,
Suivant dans son exil leur mere infortunée.

ZONZON.

Comment ! vous eſperez les mener avec vous ?
Oh ! non pas s'il vous plaît, ils reſteront chez nous ;
La choſe eſt réſoluë, & Cleon qui les aime,
Veut les faire élever avec un ſoin extrême.
Le bon-homme qui craint vos noires trahiſons,
M'a promis qu'au College, il mettra mes garçons :
A mes filles ſouvent mon épouſe chérie,
Fera faire des Nœuds, de la Tapiſſerie.

ASMODE'E.

Vous voulez donc garder ce fruit de nos amours ?
Hé bien joüiſſez-en, poſſedez-les toûjours.
Puiſſe, mon cher Zonzon, la tendreſſe de pere,
Vous faire quelquefois ſouvenir de leur Mere !
De l'amour Paternel, reſſentez les effets,
Songez, en les voyant, que vous les avez faits.

ZONZON.

S'ils ne ſont pas à moi, tout du moins je m'en flatte ;
Pour l'aſſurer, la choſe eſt un peu délicate :
Mais enfin je le crois, ſuffit, n'en parlons plus.
Au reſte, franchement vous me voyez confus,
Votre ſoumiſſion me ravit, & m'enchante,
Cette docilité ſurpaſſe mon attente.
Mes enfans, avec moi, ne manqueront de rien,
Autant que je pourrai, je leur ferai du bien :
Dans les jeux, les plaiſirs, ils paſſeront la vie,
Et c'eſt pour leur profit, que je me remarie.

ASMODE'E.

Vous me donnez ici de trop bonnes raiſons,
Et vous me raſſurez contre tous mes ſoupçons.
Tantôt j'ai maltraité Monſieur votre beau-pere,
Mes enfans en pourroient porter la folle-enchere:
A Ceruſe bien-tôt je vais les envoyer,
Pour eux au nom des Dieux, allez vous employer.
Adoucifſez Cleon, attendriſſez Céruſe,
L'amour a fait mon crime, il fera mon excuſe.
Parlez en ma faveur; dans le trouble où j'étois,
Hélas, je ne ſçavois ce que je lui diſois.

ZONZON.

Vous le connoiſſez mal, c'eſt bien le meilleur homme,
Le plus benin, qui ſoit de Paris juſqu'à Rome,
Ma foi l'on n'en fait plus de cette pâte-là.

ASMODE'E.

Tout de bon, croyez-vous qu'il me pardonnera?

ZONZON.

Oh! je vous en répons, & j'en fais mon affaire;
Il n'a point de rancune, il eſt ſi débonnaire.
J'y vais tout de ce pas, Adieu, conſervez-vous,
Pour la derniere fois, allons, embraſſons-nous.

SCENE IX.

ASMODE'E, MAROTTE.

ASMODE'E.

QUe j'ai ſouffert, Marotte, à cacher ma colere!
Et quelle violence il a fallu me faire!
Franchement notre ſexe habile à ſe voiler
Sçait bien quand il le veut l'art de diſſimuler.
Il ne me reſte plus que d'évoquer les Diables,
Aſtarot, Belzebut, ces Demons redoutables.
Marotte, tu connois ce beau manteau de lit,
Ce pompeux pet-en-l'air, où l'or partout reluit?
Mon genereux ayeul favoriſant mon pere,
Pour ſon préſent de nôce en fit don à ma mere;
C'eſt de tous les tréſors qui pouvoient me flater,
L'unique qu'en fuyant j'eus le ſoin d'emporter.
Arrivant au Chiteau, votraite trop fatale,
Tu ſçais qu'il ébloüit les yeux de ma rivale:
Elle vouloit avoir ce ſuperbe ornement,
Il faut qu'à ma vengeance il ſerve d'inſtrument.
Je vais l'empoiſonner. Va, cours vite le prendre,
Et reviens ſur le champ, ici je vais t'attendre.
A leur marâtre, avant mon funeſte départ,
Je veux que mes enfans le portent de ma part.

SCENE X.

ASMODE'E *seule.*

O Vous qui préfidez aux myſteres funebres,
Miniſtres de mon art, habitans des tenebres,
Prêtez, prêtez l'oreille à mes commandemens.
Eſprits noirs & malins, faux témoins, bas Normands,
Uniſſez-vous à moi pour achever l'ouvrage,
Secondez en ce jour ma fureur, & ma rage.
Farfadets, & Lutins je vous appelle tous,
Venez à mon ſecours, je ne puis rien ſans vous;
Qu'ici pour me ſervir, votre pouvoir éclate,
Cerbere, Tiſiphone, Erebe, Triple Hecate,
Et vous Diables nouveaux employés tant de fois
Sergens & Procureurs accourez à ma voix.

Le Theatre s'obſcurcit.

On m'exauce, déja la nuit étend ſes voiles,
Le Ciel en plein midi fait briller les étoiles:
Tout redouble en ces lieux le ſilence, & l'horreur,
Tout répand en mon ame une affreuſe terreur.
Ce Château va tomber, la terre tremble, & s'ouvre.
Que vois-je! à mes regards tout l'enfer ſe découvre.
Quel eſt ce criminel, qui paroît le premier?
Je devine à ſon air que c'eſt un Maltotier....
Quelle ombre vient à moi! je reconnois mon pere,
Quel coup a pû ſitôt lui ravir la lumiere?

Ma fuite aura ſans doute achevé ſon deſtin,
J'ai fait ce qu'auroit fait le plus grand Medecin.
Mais approchons... quel eſt cet autre?.. c'eſt mon frere,
Tous mes parens ſont morts, je n'ai plus que ma mere.
Déja tout diſparoît, tout fuit devant mes yeux,
La Jobin avec moi reſte ſeule en ces lieux.
Grande Devinereſſe, implacable Sorciere,
Qui fis trembler jadis toute une ville entiere,
Ne fais plus retentir tes affeux heurlemens....
Tu ne peux ajoûter à mes reſſentimens.
Le charme réuſſit... pourſuivons ma vengeance.

SCENE XI.

MAROTTE *portant le Manteau de lit*, ASMODE'E.

ASMODE'E.

VIen, Marotte, mon Art ne craint plus ta préſence,
Donne ce caſaquin.... vois-tu bien ce Flacon?
Là j'ai ſçû renfermer le plus mortel poiſon.
De ſucs envenimés cette Phiole eſt remplie,
Une goutte ſuffit pour arracher la vie;
Je vais tout le verſer ſur ce riche ornement.

MAROTTE.

Ah! Madame, de grace attendez un moment,

Je crains que le poiſon juſqu'à moi ne parvienne ;
Je vais me retirer.

ASMODE'E.

Quelle crainte eſt la tienne ?
Je me garderai bien de te faire aucun mal,
A mes ſeuls ennemis l'effet en eſt fatal.
Fais venir mes enfans.

SCENE XII.

ASMODE'E *ſeule.*

O ſuperbe parure !
Préſent qui vas ſervir à venger mon injure ;
Par ma rivale enfin, tu vas être porté,
Elle achetera cher ma liberalité.

SCENE XIII.

MAROTTE, *Quatre* ENFANS, ASMODE'E.

ASMODE'E.

APprochez, approchez famille infortunée,
Qu'aux malheurs en naiſſant, le Ciel a condamnée.
Vous n'avez plus de mere, on uſurpe mes droits,
Baiſez-moi, mes enfans, pour la derniere fois.

Une petite FILLE.

Ma bonne vous pleurez, quelle en eſt donc la cauſe?
Eſt-ce que mon Papa vous a fait quelque choſe?

ASMODE'E.

Il faut que je vous quitte, il vient de l'ordonner.

Un ENFANT.

Non, je veux avec vous aller me promener.

ASMODE'E.

Ah! ne l'eſperez pas, une loi trop barbare,
Malgré moi, malgré vous, pour jamais nous ſépare.
Je ne joüirai plus dans mon exil affreux,
Du doux amuſement de friſer vos cheveux;
Je n'aurai plus, hélas! le ſoin de vos parures,
Vous n'aurez plus de moi bonbons, ni confitures.

Les quatre ENFANS *pleurent tous enſemble.*

Ne vous affligez pas: d'une autre déſormais,
Tâchez de mériter les douceurs, les bienfaits...
Oubliez votre ſang, oubliez votre mere,
La fille de Cleon épouſe votre Pere.

Un ENFANT.

Pourquoi l'épouſe-t'il? c'eſt fort mal fait, vraiment,
Nous ne voulons avoir qu'une ſeule Maman.

ASMODE'E.

Non, non, vous lui devez vos reſpects, votre zele.
Faites mes complimens à cette Demoiſelle.
Elle eſt malgré mes droits votre mere à préſent,
Portez-lui de ma part ce ſuperbe préſent....
Qui peut vous retenir? je lis ſur vos viſages,

Que vous n'êtes point faits pour de pareils messages.
Marotte conduis-les.

SCENE XIV.

ASMODE'E *seule.*

Tout flatte mon espoir....
Tu connoîtras bien-tôt jusqu'où va mon pouvoir;
Et ce manteau fatal qu'aujourd'hui je t'envoye,
En sauvant ton trépas me comblera de joye.
Tu voulois me narguer, & posseder mon bien...
En vain tu l'espérois... non, non tu n'auras rien,
Tu n'étendras jamais tes droits sur ma famille,
Et j'aurai le plaisir de te voir mourir fille.

SCENE XV.

MAROTTE, *les quatre* ENFANS, ASMODE'E.

MAROTTE.

Acerise par moi vos enfans présentés,
De leur commission se sont bien acquités:
Un don si précieux charme votre ennemie,
Elle va s'en parer, & vous en remercie.
Cleon de l'admirer ne pouvoit se lasser,

De votre politeſſe il ne ſçait que penſer ;
Enfin tous deux comblant vos enfans de careſſes,
Ont témoigné pour eux les dernieres tendreſſes.
Ils ont cent fois baiſé ces petits innocens :
Mais pourquoi pleurez-vous.

ASMODE'E.

Je pleure mes enfans :
Objets infortunés de ma douleur amere,
Dans un âge ſi tendre ils vont perdre leur mere.
A leur marâtre envain je vais les arracher,
Mon volage bien-tôt pourra s'emmouracher
De quelque autre guenon, qui pour eux inhumaine
Leur fera reſſentir les effets de ſa haine.
Quel ſort ! ah ! cette idée irrite ma douleur,
Et l'amour maternel redouble ma fureur.
Pour prévenir les maux où le deſtin me livre,
Il vaut mieux les tuer, que de les laiſſer vivre.
Frappons, frappons.

Un ENFANT.

Avant de nous donner le foüet,
Apprenez-nous du moins ce que nous avons fait ?

Tous quatre ſe mettent à genoux & pleurent.

Les quatre ENFANS.

Pardon, Maman, pardon.

ASMODE'E.

Leurs regards & leurs larmes
Me troublent, & des mains me font tomber les armes.
Je ne les tuerai point, le deſſein en eſt pris.

Nous ſommes, tu le ſçais, aſſez près de Paris,
Dans quelque penſion va les mettre, ma bonne,
Choiſis, pour les placer, Piquepuſſe, ou Charonne,
Sur toi je me repoſe.

MAROTTE.

Allez ne craignez rien.

ASMODE'E.

Recommande ſur-tout qu'on les nourriſſe bien.
Préparons-nous a fuir : mais mon coquin s'avance,
Pour quelque tems encore évitons ſa préſence.

SCENE XVI.

ZONZON *ſeul.*

EN vain pour la trouver je la cherche en tous lieux,
C'eſt ſans doute un Lutin qui la cache à mes yeux.
J'ai couru juſqu'ici ſans l'avoir rencontrée,
En quel endroit morbleu s'eſt-elle donc fourrée?
Ne puis-je découvrir.....

SCENE XVII.

CERUSE *avec le Manteau de lit*, ZONZON.

CERUSE.

AH! Monſieur!

ZONZON.

Ah! mamour!

CERUZE.

Mon pere entre mes bras vient de perdre le jour.
Ce dernier coup manquoit au tourment qui m'accable,
Je vais mourir auſſi.

ZONZON.

Ce ſeroit bien le Diable!
Vivez, vivez ma chere.

CERUSE.

Il me ſeroit bien doux
De vivre, mais je veux mourir auprès de vous;
Avec moins de regrets je quitterai la vie,
Ne m'abandonnez-pas, tenez-moi compagnie.
Je ſens en ce moment les effets du poiſon:
Me ſerois-je attendue à cette trahiſon?

ZONZON.

Sorciere abominable, ah, que je te déteſte!

CERUSE.

Depuis que j'ai ſur moi ce Caſaquin funeſte,
Donné par votre femme en ſes tranſports jaloux ;
Je ſuis en feu, je brûle.

MAROTTE.

Et que ne l'ôtez-vous...?

Il va pour lui ôter le Manteau de Lit.

Laiſſez faire.... La peſte, il eſt chaud comme braiſe,
Et veritablement c'eſt pis qu'une fournaiſe ;
Si je puis la trouver, je ſçaurai la punir,
Avant que d'expirer, vous aurez ce plaiſir.
Mais quoi, je ne meurs pas, voilà ce qui m'étonne !

CERUSE.

A trop de déſeſpoir votre ame s'abandonne,
Mon cher époux, bien loin de courir au trépas,
Conſervez-vous long-tems, & ne vous tuez pas.
Je vous le défens bien.

ZONZON.

Si telle eſt votre envie,
Mignonne, j'aurai ſoin de conſerver ma vie,
Vous avez ſur mes jours un abſolu pouvoir.

CERUSE.

Ah les beaux ſentimens que vous me faites voir !
Déja je ne vois plus qu'à travers un nuage....
Hélas faut-il mourir avant mon mariage !
Je m'affoiblis..... Adieu.

ZONZON.

Quelle fatalité !

Allez donc là-dedans mourir en liberté.
Mon ame à la fureur ſe livre toute entiere.....
Ne pourrai-je trouver cette infame Sorciere ?

SCENE XVIII.

ASMODE'E *dans une Chaiſe de Poſte, un Diable lui ſert de Poſtillon*, ZONZON.

MAROTTE.

ME voici, que veux-tu ?

ZONZON *tirant ſon Epée.*

Crains mon juſte courroux,
Perfide, rien ne peut te ſouſtraire à mes coups,
Je ne laiſſerai point ma vengeance imparfaite.

ASMODE'E *le touchant de ſa Baguette.*

Arrête, ingrat, connois l'effet de ma Baguette.

ZONZON *reſte immobile.*

Que veut dire ceci ? je fais de vains efforts,
Et je ſuis entrepris, hélas ! de tout mon corps.

ASMODE'E.

Juge ſi c'eſt à moi de craindre ta vengeance,
Un ſort comme le mien n'eſt pas en ta puiſſance.
Valeureux champion, qui t'arrête en ces lieux ?
Tu perds auprès de moi des momens précieux.
Oſes-tu bien encor te montrer à ma vûë ?
Que ne vas-tu trouver ta belle prétenduë ?

Tout

Tout eſt prêt pour ta noce, on n'attend plus que toi.

ZONZON.

Tu me railles encor, tu te mocques de moi...
Mais où ſont mes enfans ?

ASMODE'E.

Ne t'en mets point en peine ;
Ils ſont en penſion.

ZONZON.

Ah ! du moins inhumaine ;
Tu devrois par quelqu'un me le faire ſçavoir.

ASMODE'E.

J'ai plus de droits ſur eux que tu n'en crois avoir.
Je parts, puiſque ma fuite a pour toi tant de charmes ;
Leve encor juſqu'à moi tes yeux baignés de larmes.
Ne crois pas que jamais je vienne te chercher,
Pour toûjours je te laiſſe. Allons foüette cocher.

La Chaiſe de Poſte s'en va.

SCENE DERNIERE.

ZONZON.

QUe je ſuis malheureux ! ah ! quelle perfidie !
Je voudrois me tuer, j'en aurois preſque envie,
Mais je n'en ferai rien, je l'ai bien réſolu,
Ma Maîtreſſe en mourant me l'a trop défendu.

FIN.

LES ENFANS TROUVÉS, OU LE SULTAN POLI PAR L'AMOUR.

Parodie de la Tragédie de Zaïre, de Monsieur DE VOLTAIRE.

Par Messieurs

DOMINIQUE, ROMAGNE'SI, & FRANCESCO RICCOBONI.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 9. Decembre 1732.

ACTEURS.

TEMIRE.

FATIME, Confidente de Temire.

DIAPHANE, Sultan de Tripoli.

ALCIDOR.

JASMIN, Viſir, Confident du Sultan.

CARABIN, Gaſcon.

MATADOR.

ESCLAVES.

La Scene eſt à Tripoli, dans le Serrail.

LES ENFANS TROUVÉS, OU LE SULTAN POLI PAR L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

TEMIRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendois pas, jeune & belle Temire,
Vous qui pleuriez toujours, à vous voir jamais rire!
Quoi! vous ne tournez plus les yeux vers ces Climats,
Où ce vaillant François devoit guider nos pas?
Vous ne me parlez plus des plaisirs que la France

Permet à notre ſexe avec tant de licence ?
Vous ne l'ignorez point, c'eſt-là que les Maris,
Vivent d'intelligence avec les Favoris ;
Que la Femme, y bravant la contrainte fatale,
Eſt prude avec renom, coquette ſans ſcandale.
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté ?

TEMIRE.

Le Serrail aujourd'hui fait ma félicité.
Chez les Mahometans dès l'enfance enfermée,
A leur façon d'agir ils m'ont ac coûtumée.
Tout le monde en convient, le Roi de Tripoli
Eſt, malgré ſa mouſtache, un Seigneur très-poli.

FATIME.

Mais ce jeune Officier va donc perdre ſa peine ?
Lui qu'on a vû partir pour briſer notre chaîne,
Qui reviendra bientôt payer notre rançon,
Qui nous l'a tant promis.

TEMIRE.

Tu ſçais qu'il eſt gaſcon,
Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Des fils de la Garonne on connoît l'opulence :
A tenir peu ſoigneux, à promettre hardis,
Ils croyent tout certain quand ils ont dit, Sandis.
Il n'y faut plus penſer.

FATIME.

Mais s'il étoit fidéle ?

TEMIRE.

Ce ſeroit un peu tard qu'il prouveroit ſon zele,

Et j'ai trop reflechi depuis que je l'attends . . .

FATIME.

Quel eſt donc ce diſcours ?

TEMIRE.

Fatime, il n'eſt plus tems :
Je ſuis l'unique objet des vœux de Diaphane,
Il m'adore . . . je vois que ton cœur me condamne ;
Mais ce diſcret Sultan agit d'une façon
A mettre mon honneur à l'abri du ſoupçon.
Garde-toi de penſer qu'il offre à ma tendreſſe,
L'honneur deshonorant du nom de ſa Maîtreſſe ;
Et que ma modeſtie accepte en rougiſſant
La faveur d'un mouchoir que l'on jette en paſſant.
De ſes intentions la pureté l'engage
A ne me rechercher que pour le mariage :
Tu verras ſur ſon cœur, juſqu'où va mon pouvoir,
Je n'ai qu'à dire un mot, il m'épouſe ce ſoir.

FATIME.

Que vos felicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites.
Je voudrois bien me voir à la place où vous êtes . . .
Mais ce cœur qui ſe livre à de ſi doux tranſports,
En épouſant un Turc, n'a-t-il point de remords ?
Carabin vous a dit cent fois par la fenêtre,
Que le ſang d'un François vous avoit donné l'être ;
Que vous & vos parens, dans un Combat fatal,
Aviez ſubi le joug d'un Corſaire brutal ;
Ne vous ſouvient-il plus que dans une Galere . . .

TEMIRE.

Ma foi, s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient guére :
J'étois trop jeune alors pour m'en reſſouvenir,
Et tu perdrois ton tems à m'en entretenir.
Je n'ai devant les yeux que ce Sultan aimable :
Je ſervois, il me place en un rang honorable.
Mon cœur eſt né ſenſible, & ne peut réſiſter
Aux diſcours d'un Amant dont l'aſpect ſçait flater.
Son bras s'eſt ſignalé par plus d'une conquéte,
Il a le front ſerein, les yeux à fleur de tête,
Il a la voix ſonore, & l'air majeſtueux ;
Il parcourt le Serrail d'un pas tumultueux ;
Après tant d'agrémens qu'on voit en ſa perſonne,
Te parlerai-je auſſi du Sceptre qu'il me donne ?
Non, l'éclat de ce rang n'éblouit point mes yeux,
Un cœur fait pour l'amour n'eſt point ambitieux.
Oui, ſi le Ciel aux fers eût condamné ſa vie,
Si l'Affrique à mes loix ſe voyoit aſſervie,
Ou mon amour me trompe, ou Temire aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendroit juſqu'à lui.

FATIME.

Il le faut avouer, cette penſée eſt belle ;
Mais convenez auſſi qu'elle n'eſt pas nouvelle.

TEMIRE.

Abſent depuis deux jours, on l'attend aujourd'hui.

FATIME.

La grande porte s'ouvre, & ſans doute c'eſt lui.

SCENE

SCENE II.

DIAPHANE, TEMIRE, FATIME.

DIAPHANE.

MAdame, un long discours me seroit nécessaire
Pour dire comment j'aime, & comment je veux plaire.
Je vous pourrois ici nommer tous mes ayeux,
Vous conter leurs exploits ; mais ne parlons point d'eux ;
Et ne retraçons point les illustres miseres
Qu'éprouverent jadis les Sultans mes confreres.
Je suis peu leur exemple, & loin de me gêner,
A mes seuls sentimens je me laisse entraîner.
Au sein des voluptés, bien loin que je m'endorme ;
Si je tiens un Serrail, ce n'est que pour la forme.
Les loix que dès long-tems suivent les Mahomets,
Nous défendent le vin, moi je me le permets.
Tout usage ancien cede à ma politique,
Et je suis un Sultan de nouvelle fabrique.
Mais parlons de l'amour dont je brûle pour vous ;
Je serai votre Ami, votre Amant, votre Epoux.
J'atteste vos beaux yeux, & l'amour qui m'enflame
De ne prendre que vous pour Maîtresse & pour Femme.
Est-ce assez ?

TEMIRE.

Oui, Seigneur, je ne veux déformais rien de plus;
Voilà dequoi fixer des vœux irréfolus;
Et ſi vous n'aſpirez qu'à des ardeurs parfaites,
Jamais Sultan ne fut plus heureux que vous l'êtes.

DIAPHANE.

Si vous me dites vrai..., que me veux-tu, Jaſmin?

SCENE III.

JASMIN, LES SUSDITS ACTEURS.

JASMIN.

DAns la premiere cour, un nommé Carabin,
Qui ſur ſa foi gaſcone a paſſé dans la France;
Attend pour vous parler, & demande audience.

TEMIRE *à part.*

Oh Ciel!

DIAPHANE.

Il peut monter, pourquoi ne vient-il pas?

JASMIN.

Au bas de l'eſcalier on arrête ſes pas,
Vous ſçavez que toujours votre porte eſt fermée.

DIAPHANE.

Oui, c'étoit autrefois la regle accoutumée;
Mais il faut que d'entrer on ait permiſſion,
Si tu veux qu'au Serrail ſe paſſe l'action.

D'ailleurs, à tous venans ma preſence eſt offerte,
Chacun me rend viſite, & je tiens table ouverte.

SCENE IV.

CARABIN, LES SUSDITS ACTEURS.

CARABIN.

REſpectable ennemi, que j'eſtime beaucoup;
Hé donc, je viens tenir parole. Pour le coup
J'ai de l'argent comptant, que j'apporte de France;
Allons ſans differer qu'on me faſſe quittance.
A ne te pas mentir, pour trouver cet argent,
Il falloit être heureux autant que diligent:
Grace au Ciel, c'en eſt fait, & la ſomme eſt complette.
Commence par lâcher la fille & la ſoubrette;
Nous choiſirons après dix autres priſonniers:
Quant à moi, je demeure, étant court de deniers.
Qu'ils partent ſur le champ, je reſterai pour gage.

DIAPHANE.

N'en rachete que neuf, & mets-toi du voyage;
Mais ne crois pas me vaincre en generoſité:
Remporte ton argent, reprends ta liberté,
Je puis même au beſoin te prêter une ſomme.

CARABIN.

Cadedis, pour un Turc, vous êtes honnête homme!

TEMIRE.

Oui, Seigneur, je ne veux te rends encor ;
Voilà dequoi fixer de excepter Alcidor.
Et si vous n'aſpirez nuire obſtinée,
Jamais Sultan ne la Méditerranée ;
de mon juſte courroux ;
Si vous me d' côt en courſe contre nous.
, crois-moi, garde-toi de prétendre
uiſſe jamais m'engager à la rendre.
Univers entier épuiſant ſes tréſors,
peuples armés y joindroit les efforts,
Il roit vainement qu'il combattroit pour elle ;
ne peut m'arracher une Eſclave ſi belle.

CARABIN.

Qu'entends-je ! eſt-ce la mode en ce maudit pays ;
De manquer de parole après avoir promis ?

DIAPHANE.

Lorſque je te promis d'accoder ta demande ;
Ce n'étoit qu'un enfant, à preſent elle eſt grande ;
Tu peux partir.

CARABIN.

D'accord ; mais avant mon départ
Ne me refuſez pas ce malheureux vieillard.

TEMIRE.

Pourquoi le retenir ?

CARABIN.

Il ne vivra qu'une heure.

DIAPHANE.

à remplir tes vœux, pourvû qu'il meure.
è, Temire, adieu pour un moment,
verrons bientôt dans mon appartement.

SCENE V.

TEMIRE, CARABIN.

TEMIRE.

SEigneur, je ſuis confuſe, & ne ſçais que vous dire :
Vous croyiez de ces lieux partir avec Temire,
Mais comme de l'amour mon cœur ſubit la loi,
Vous voyez clairement qu'il faut partir ſans moi.
Cependant, Carabin, comptez qu'en votre abſence,
J'aurai pour les François beaucoup de déférence :
Sur l'eſprit du Sultan ſi j'ai quelque pouvoir,
Pour ſoulager leurs maux, je le ferai valoir :
Je deviendrai leur mere auprès de Diaphane.

CARABIN.

Que vous auriez d'honneur ſi vous n'étiez Sultane !

SCENE VI.

ALCIDOR *soutenu par quatre Galeriens*, TEMIRE, CARABIN.

CARABIN.

MAis quel eſt ce vieillard qui paroît aux abois ?
N'eſt-ce point Alcidor ?

ALCIDOR.

J'entends parler François ;
Où ſuis-je, mes amis ? ma vûe eſt ſi troublée,
Et de tant de malheurs mon ame eſt accablée,
Que je ne puis, hélas ! parler, marcher, ni voir.

CARABIN.

S'il eſt ainſi, bon-homme, il faut donc vous aſſeoir.

ALCIDOR.

Suis-je libre en effet ?

CARABIN.

N'en faites aucun doute ;
Nous allons de Toulon bientôt prendre la route,
Vous vous y remettrez de vos membres perclus.

ALCIDOR.

A qui dois-je un bonheur que je n'eſperois plus ?

TEMIRE.

C'eſt à ce Cavalier, dont l'entrepriſe heureuſe,
Excite du Sultan la pitié genereuſe ;

Pour votre délivrance il offroit un grand prix,
Mais le Roi n'en veut point, & vous partez *gratis*.

CARABIN.

Entre gens du métier c'eſt ainſi qu'on en uſe,
On s'oblige l'un l'autre, & l'argent ſe refuſe.

ALCIDOR.

Des Chevaliers Gaſcons je reconnois l'ardeur,
S'ils n'ont pas de grands biens, ils ont tous de l'honneur.

TEMIRE.

Il eſt vrai; je ne puis concevoir ce myſtere,
Suivant ce qu'on m'a dit, votre Province entiere,
Auroit peine à payer une telle rançon.

CARABIN.

Je n'avois pas le ſol, lorſque j'étois garçon:
Mais je vais en deux mots vous conter mon hiſtoire.
Echapé de mes fers, choſe aſſez dure à croire,
Arrivant au pays je me fis Grenadier;
On ne s'enrichit point dans ce noble métier.
Je me remis ſur mer, & l'ingrate fortune
Ne me traita pas mieux ſur le ſein de Neptune;
Je fus repris, Madame, & par un grand bonheur
Je vous vis au Serrail malgré le grand Seigneur.
Eunuques, blancs & noirs, Boſtangis, Janiſſaires,
Ne m'empêcherent point de vous parler d'affaires;
Ce trait eſt ſurprenant, mais paſſons là-deſſus.
Or, comme en mon pays on craint peu les refus,
J'allai voir le Sultan, lequel ſur ma parole,

Me laiſſa repartir pour un projet frivole ;
Avec lui cependant je m'étois engagé
De revenir bientôt payer votre congé.
De retour dans la France, une veuve fringante
Me prit en mariage aux bords de la Charante.
Elle mourut bientôt, une autre ſucceda ;
Et cette autre en trois mois à ſon tour déceda ;
Je convolai bientôt avec une troiſiéme,
Qui mourut en Avril, je ne ſçai le quantiéme.
Héritier de leurs biens, & plus content qu'un Roi,
J'ai vendu trois Châteaux, qui n'étoient point à moi.

ALCIDOR.

Oh ſort ! dont la faveur me rend à la lumiere,
Que ne peux-tu la rendre à ma famille entiere !
Deux enfans me ſont morts, il m'en reſte encor deux :
Ne me direz-vous point quelque nouvelle d'eux ?
J'avois un beau garçon, une plus belle fille,
Qui devoit faire un jour l'honneur de ma famille ;
Mais qui dans le Serrail, l'écueil de la pudeur,
Peut-être en ce moment en fait le deshonneur.
Mon fils fut fait Eſclave, & ſa ſœur plus petite
Au Serrail avec lui par les Turcs fut conduite.

CARABIN.

Comment ! il m'arriva même choſe jadis ;
A l'âge de quatre ans par les Turcs je fus pris,
Mené dans le Serrail avec cette perſonne,

Et d'être tant soit peu ma sœur, je la soupçonne.

TEMIRE.

Qu'entens-je?

ALCIDOR.

Ce minois, cet air vif & coquet;
De ma défunte femme est le vivant portrait;
Même, à ce que je crois, ce garçon me ressemble.
Dans quel tems, s'il vous plaît, fûtes-vous pris ensemble?
Je ne prétends ici rien décider en l'air;
Sur-tout en fait d'enfans on ne peut voir trop clair.

CARABIN.

Je fus, il m'en souvient, pris en mil-sept cens seize.

ALCIDOR.

Epoque trop heureuse, & qui me comble d'aise;
Et quel âge avez-vous à present?

CARABIN.

J'ai vingt ans.

ALCIDOR.

Et vous?

TEMIRE.

J'en ai dix-huit.

ALCIDOR.

Baisez-moi, mes enfans.

CARABIN.

Celà ne se peut pas.

ALCIDOR.

Et pourquoi?

CARABIN.

Non, vous dis-je;
De tels évenemens tiennent trop du prodige.
Je fus pris à quatre ans; à cet âge un garçon
De son pere du moins devroit sçavoir le nom.

ALCIDOR.

N'as-tu pas dans le sein la blessure fâcheuse,
Que te fit à mes yeux une main furieuse?

CARABIN.

J'en ai trente, Sandis.

ALCIDOR.

Ah! je n'en puis douter,
Vous êtes mes enfans, j'ose vous l'attester.

TEMIRE.

Quoi, vous êtes mon pere, & dans cet équipage...

CARABIN.

Mais vous en croirons-nous sans autre témoignage?

ALCIDOR.

Mon fils, cher héritier...

CARABIN.

Avez-vous de gros biens?

ALCIDOR.

J'en ai beaucoup en France.

CARABIN.

Allons, je m'en souviens.

ALCIDOR.

Je vous revois enfin, famille si cherie,
Que je vais ramener au sein de ma patrie!

Mais d'un ſoupçon fatal mes ſens ſont agités,
Je crains de dévoiler d'affreuſes vérités ;
Quand je ſonge en quels lieux je la vois retenue,
Je n'oſe ſur ma fille encor jetter la vûe.
Oh ! jour qui me la rends, comment me la rends-tu ?
Tu pleures ? je t'entens, tu n'as plus de vertu.

TEMIRE.

Je ne puis vous tromper, l'amoureux Diaphane
Dans une heure au plus tard doit me faire Sultane.

ALCIDOR.

Que la foudre en éclats ne tombe point ſur moi,
Car je ne vois ici de coupables que toi.
Vivre dans un Serrail ! ah fille déloyale,
Ne comptes-tu pour rien le mépris, le ſcandale ?
Oſe-tu ſans rougir t'applaudir de ce choix,
Et former un hymen que condamnent nos loix ?
Mais je te vois pleurer, ma fille, c'eſt bon ſigne,
Ce vertueux retour, de ton ſang te rend digne.

TEMIRE.

Oui, mon pere, je ſens ma vertu revenir,
Vous parlez ſi long-tems qu'on ne peut y tenir.

ALCIDOR.

Oui, je m'en apperçois, déja je perds haleine :
Je vais m'évanouir, vîte qu'on me remene.
Ah ! malgré nos efforts, qu'en ce ſiécle malin,
Fille mal-aiſément reprend le bon chemin !

On l'emporte.

SCENE VII.

TEMIRE, CARABIN.

CARABIN.

LE papa touche preſque à ſon heure derniere;
Et va dans le ſoupçon achever ſa carriere;
Il n'eſt pas encor ſûr du retour de ton cœur,
Et je ne ſçais qu'en croire auſſi, ma chere ſœur.

TEMIRE.

Non, vous devez compter ſur mon obéïſſance;
Et je veux ſuivre en tout les coûtumes de France;
Daignez m'en éclaircir, car je prétends ſçavoir
Pourquoi je m'écartois ainſi de mon devoir,
Et pourquoi cet hymen eſt au nombre des crimes?

CARABIN.

Cadedis, c'eſt qu'il eſt contraire à nos maximes.

TEMIRE.

Expliquez-les-moi donc...

CARABIN.

Je m'en tirerois mal;
Ma lecture ſe borne au parfait Maréchal,
Et je ſçais ſeulement qu'un pareil mariage...
Vous m'entendez; je n'oſe en dire d'avantage.

TEMIRE.

Ah! cruel pourſuivez, vous ne connoiſſez pas

Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.

CARABIN.

Non vraiment; & qui diable y pourroit rien connoître?
Parlez-moi ſans énigme, & j'entendrai peut-être.

TEMIRE.

Voici le fait: Je ſuis retenue en ces lieux,
Le Sultan eſt frappé de l'éclat de mes yeux;
Il eſt, vous le ſçavez, maître de ma perſonne;
Et l'on doit l'épouſer auſſi-tôt qu'il ordonne.
Mais, me voyant forcée à ſuivre ſon deſir,
Si mon cœur y cédoit avec quelque plaiſir?

CARABIN.

Qu'entends-je? ce ſeroit une impudence extrême,
Digne de vingt ſoufflets.

TEMIRE.

Frappe-donc, car je l'aime.

CARABIN.

Opprobre malheureux du ſang de Carabin,
Il ne te manque plus que d'aimer un Rabin.
Oui, ſi je n'écoutois que mon bouillant courage,
Dans ton maudit Serrail j'irois faire tapage;
Je mettrois le Château tout ſans-deſſus-deſſous;
Ferois un abbatis de tous les Marabous;
A ce fat de Sultan arrachant la mouſtache...
Mais non, à mon honneur ce ſeroit une tache.

TEMIRE.

Arrête, mon cher frere, arrête, & connois-moi ;
Peut-être que Temire eſt digne encor de toi.
Du pouvoir de l'amour la vertu me délivre :
Fais-mois ſortir d'ici ; je ſuis prête à te ſuivre.
Ah ! mon cher Diaphane, il faut donc te quitter !
Que de pleurs ce départ à mes yeux va coûter !
Pardonne, ton courroux, mon pere, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma foibleſſe,
Mon trouble, ma douleur, mes chagrins, mon ennui...

CARABIN.

Elle ne finira je penſe d'aujourd'hui.
De mots ſans liaiſon quelle ample quirielle !
Concluſion, ton ame enfin ſe réſout-elle ?
Promets-tu de venir ?

TEMIRE.

Oui, je te le promets ;
Mon frere, rends-moi libre, à tout je me ſoumets.
Mais tu devrois du moins aller voir notre pere ;
Nous le laiſſons mourir d'une étrange maniere.

CARABIN.

Je le compte pour mort, & j'y perdrois mes pas :
Au moins dans vos projets ne vous démentez pas.
A tout évenement, ma ſœur, tenez-vous prête,
Vous allez voir bientôt quelque coup de ma tête.

Il s'en va.

SCENE VIII.

TEMIRE *seule.*

ME voilà seule, hélas! que vais-je devenir?
Il faut avec moi-même ici m'entretenir:
Examinons-nous bien, voyons de quelle espece
Doit me rendre aujourd'hui l'honneur ou la foiblesse.
Suis-je Turque, ou Françoise? hélas! je n'en sçais rien,
Et mon état présent ne se conçoit pas bien.
Suivrai-je mon devoir, ou m'en écarterai-je?
N'épouserai-je pas, ou bien épouserai-je?
Que dis-je? ai-je oublié les sermens que j'ai faits?
Mon pere, mon pays, vous serez satisfaits.
Plus je veux l'étouffer, plus mon feu se rallume;
J'aime toujours, malgré la France & sa coûtume.
Ah! puisque tu devois m'épouser dès ce soir,
Pourquoi m'apprenoit-on aujourd'hui mon devoir!
Frere trop rigoureux, du moins pour me l'apprendre,
Jusqu'à demain matin tu devois bien attendre!

SCENE IX.

DIAPHANE, TEMIRE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE n'y puis plus tenir, Madame, paroiſſez ;
Venez, venez répondre à mes vœux empreſſés ;
La Moſquée eſt ornée, & les flambeaux s'allument,
Le Mouſti vous attend, déja les parfums fument . . ;

TEMIRE, *à part.*

A ces apprêts flateurs pourrois-je réſiſter ?
Il le faut bien pourtant.

DIAPHANE.

C'eſt trop vous arrêter ;
Venez.

TEMIRE, *à part.*

Où me cacher ?

DIAPHANE.

Que dites-vous ?

TEMIRE.

Je n'oſe ;

DIAPHANE.

Vous n'oſez ?

TEMIRE.

Non Seigneur.

DIAPHANE.

DIAPHANE.

Et pourquoi donc?

TEMIRE.

Pour cauſe.

DIAPHANE.

Ah! je vois ce que c'eſt, ſans doute la pudeur...

TEMIRE.

Non, ce n'eſt point cela, vous vous trompez, Seigneur,

DIAPHANE.

Expliquez-vous donc mieux.

TEMIRE.

Ciel!

DIAPHANE.

Quoi?

TEMIRE.

Cet hymenée
Par ſon éclat pompeux ne m'a point étonnée;
Je n'ai point recherché les biens & les grandeurs;
Un plus noble intérêt fit naître mes ardeurs.
Mon cœur tendre & ſincere aux trônes de l'Afrique;
Eût preferé l'abri du toit le plus ruſtique:
Seule, & dans ces deſerts auprès de mon époux...

DIAPHANE.

Hé bien, nous ſerons ſeuls, dequoi vous plaignez-vous?

TEMIRE.

D'accord, mais Carabin...

DIAPHANE.

Que dites-vous, Madame?
Qu'auroient donc de commun Carabin, & ma flame?

TEMIRE.

Alcidor va mourir...

DIAPHANE.

Que m'importe ſa mort?
Et quel vif intérêt prenez-vous à ſon ſort?

TEMIRE.

Cet hymen dont l'idée à mon cœur eſt ſi chere,
Cet hymen ſi charmant, ſouffrez qu'on le differe.

DIAPHANE.

Je ne m'attendois pas à pareil compliment,
Temire.

TEMIRE, *à part.*

Je fremis de ſon emportement.

DIAPHANE.

Temire...

TEMIRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Laiſſez-moi vous quitter, je ne ſçaurois mieux faire.

DIAPHANE.

Je n'y comprends plus rien; pourquoi partir ſitôt?
Dites-moi vos raiſons...

TEMIRE.

Je les dirai tantôt.

SCENE X.

DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Autant que mon esprit se trouve embaraſſée ;
La ſituation pour le coup m'interdit :
Que faut-il que je diſe, & que m'a-t'elle dit ?
Cher Jaſmin, quel eſt donc ce changement extrême?
Je ne la connois plus, je m'ignore moi-même,
Je la laiſſe échaper !

JASMIN.

Que ne l'arrêtiez-vous ?

DIAPHANE.

Pourquoi ſe dérober à des momens ſi doux ?

JASMIN.

Avez-vous oublié les grimaces des filles ?
Elles ſe font valoir quand elles ſont gentilles.

DIAPHANE.

Si ce petit Gaſcon m'avoit ravi ſon cœur ....
Elle m'en a parlé : quel ſoupçon ! quelle horreur !
Il n'en faut pas douter, le perfide l'adore,
Il vouloit l'emmener & le deſire encore.
Quelle honte pour moi, qu'un jeune audacieux

Sur l'objet de ma flame oſe lever les yeux !

JASMIN.

Preniez-vous ce Gaſcon, Seigneur, pour une bête?
Vous les avez laiſſés enſemble tête à tête.

DIAPHANE.

Je ne le ferai plus.

JASMIN.

Vous aurez bien raiſon.
Ah ! que la prévoyance eſt ici de ſaiſon :
Mais il doit revenir.

DIAPHANE.

Qu'il revienne, le traître...
Qu'on l'aſſomme à l'inſtant s'il oſe reparoître.
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé :
Je ſuis un étourdi, j'ai le cerveau bleſſé ;
Mais je ſçais quelquefois agir avec prudence,
Et ne puis accuſer Temire d'inconſtance.
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon,
Ni le mien pour ſentir l'atteinte d'un ſoupçon.
Ne crois pas cependant qu'un Sultan s'aviliſſe,
A ſe voir le joüet d'un amoureux caprice ;
A ſouffrir des rebuts, dérober des faveurs,
Combattre des mépris, reſpecter des rigueurs :
Je veux même oublier qu'une fois en ma vie,
J'eus d'aimer conſtamment la ridicule envie.
Que déſormais à tous le Serrail ſoit fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

SCENE XI.

TEMIRE, DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

ELle revient; mon cœur, fais bonne contenance:
Vizir, ſois le témoin de mon indifference.
Madame, il fut un tems, mais ce tems-là n'eſt plus,
Et de m'en ſouvenir je ſuis même confus;
Il fut un tems, vous dis-je, où mon ame inſenſée,
S'applaudiſſoit du trait dont vous l'aviez bleſſée.
Je croyois être aimé, je devois l'être auſſi;
Mais de ne l'être pas je ne prens nul ſouci;
Et je puis en perdant un cœur comme le vôtre,
Sans ſoupirer long-tems, en retrouver un autre:
Je m'en flatte du moins; un autre aura des yeux
Qui de ce que je vaux jugeront beaucoup mieux.
Il pourra m'en coûter, je l'avouë à ma honte,
Mais à me conſoler cette autre ſera prompte;
Et j'aime cent fois mieux briſer des nœuds ſi doux,
Que de paſſer pour ſot en ſoupirant pour vous.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

TEMIRE.

Ma vertu ne ſçauroit tenir contre mes larmes,
Et l'amour ſur l'honneur prend toujours le deſſus;

Eſt-il bien aſſuré que vous ne m'aimiez plus ;
Seigneur !

DIAPHANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne ;
Que je vous aimai trop, que je vous abandonne :
Que mes vœux, que mon cœur, que mes yeux éclairés . . .
Que j'aimai, que je hais . . . Temire vous riez ?

TEMIRE.

Seigneur qui ne riroit de tout ce badinage ?
De mon incertitude & de votre langage ?

DIAPHANE.

Ne crois pas que mon cœur ſoit d'accord avec moi ;
Quand je parle d'aimer un autre objet que toi ;
Ceſſe de t'affliger, adorable Temire,
Va, tout ce que j'ai dit ce n'étoit que pour rire.
Mais toi qui refuſois la main de ton amant,
Etoit-ce par caprice, ou par rafinement ?
L'amour ne veut point d'art quand la fille eſt jolie,
Et je ne hais rien tant que la coquetterie.

TEMIRE.

Moi coquette, Seigneur ! & vous m'en ſoupçonnez !
Non, non, au ſimple amour tous mes vœux ſont bornés.

DIAPHANE.

Hé bien, épouſons-nous.

TEMIRE.

J'en aurois grande envie ;

Mais . . . .

DIAPHANE.

Hé bien . . . .

TEMIRE.

Ah ! Seigneur . . . !

DIAPHANE.

Que de ceremonie !
Vous m'impatientez.

TEMIRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous !

DIAPHANE.

Et de quoi s'agit-il ?

TEMIRE.

Permettez que je ſorte.

DIAPHANE.

Quoi toujours me quitter, & de la même ſorte ?

TEMIRE.

Demain tous mes ſecrets vous ſeront revelés.

DIAPHANE.

Pourquoi pas aujourd'hui ? qui vous retient ? parlez.

TEMIRE.

J'exige ce délai de votre complaiſance.

DIAPHANE.

Je ſçaurai la raiſon qui vous force au ſilence,
Et l'examinerai. J'attends juſqu'à demain ;
Pour un Turc, avoüez que je ſuis trop humain.

Tout autre en vous aimant voudroit de votre bouche
Apprendre ce ſecret, qui ſans doute me touche.

TEMIRE,

En me parlant ainſi vous me percez le cœur.

DIAPHANE, *à Temire qui ſort.*

C'eſt dommage; adieu donc: vous partez?

TEMIRE.

Oüi Seigneur.

SCENE XII.

DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE défie au plus fin d'y pouvoir rien comprendre;
Et voilà de ces coups qui ſont faits pour ſurprendre.
Je ſuis bien indigné; mais elle a ſes raiſons:
Je devrois les ſçavoir.... faiſons tréve aux ſoupçons.
On m'aime, c'eſt aſſez, on le dit, on le jure,
Une femme n'eſt pas capable d'impoſture;
Un grand cœur à le croire eſt toujours engagé.

JASMIN, *à part.*

Par ma foi le Sultan n'a guére voyagé.

SCENE

SCENE XIII.

MATADOR, DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

QUe veux-tu ?

MATADOR.

Ce billet à Temire s'adreſſe ;
Vos Gardes ſurveillans l'ont ſurpris par adreſſe.

DIAPHANE.

Donne, qui le portoit ?

MATADOR.

Un des Galeriens
Dont vos bontés, Seigneur, ont briſé les liens.

DIAPHANE.

Liſons... La main me tremble & j'aurai peine à lire.

LETTRE.

JE vous attends, chere Temire ;
Il eſt vers la Moſquée un ſentier très-obſcur
Qui vers le Port peut vous conduire ;
Si vous vous y rendez notre départ eſt ſûr.

Qu'en dis-tu, cher Jaſmin ?

JASMIN.

Je n'en dis rien de bon ;

On ſe mocque de vous d'une étrange façon.

DIAPHANE.

Tu vois comme on me traite.

JASMIN.

O trahiſon horrible !
Tromper un ſi bon-homme, hélas eſt-il poſſible !
Il pleure.

DIAPHANE.

Cours chez elle à l'inſtant, montre-lui ce billet,
Et perce-la ſoudain de cent coups de ſtilet ;
Marche donc, obéis : non, arrête, demeure . . . ;
Quoi tu n'es pas parti, malheureux ? . . .

JASMIN.

Tout à l'heure.

DIAPHANE.

Attends ; Ciel ! que réſoudre en un tel embaras ?

JASMIN.

Hé bien, Seigneur, irai-je, ou bien n'irai-je pas ?

DIAPHANE.

Je n'en ſçai rien.

JASMIN.

Ni moi.

DIAPHANE.

La perfide !

JASMIN.

L'ingrate !
D'être aimé conſtamment, en vain l'homme ſe flate.

DIAPHANE.

Je prétends lui parler ; qu'on la faſſe venir.

JASMIN.

Encore un entretien, Seigneur ?

DIAPHANE.

C'eſt pour finir.

JASMIN.

Finiſſez ſans cela ; vous ſçavez que la belle
Ne convien dra jamais qu'elle ſoit infidelle ;
Epargnez-vous l'ennui d'un éclairciſſement :
L'Amant y fait le ſot, la fille y pleure, & ment.
Attendez . . . il me vient une belle penſée :
Il faut que cette Lettre à Temire adreſſée
En ſes perfides mains ſoit remiſe à l'inſtant.

DIAPHANE.

Ah ! ne negligeons pas cet avis important ;
Va chercher un Eſclave intelligent, alerte,
Qui ne lui diſe pas que nous l'avons ouverte.

JASMIN.

Bagatelle, je vais la lui faire porter,
Et je prendrai le ſoin de la recacheter.

Il s'en va.

SCENE XIV.

DIAPHANE *seul.*

OUi, Jasmin a raison; & de cette maniere
La conduite sera beaucoup plus reguliere :
Car si je la voyois, il faudroit lui prouver
Qu'elle m'est infidelle, & cherche à se sauver.
Mais je n'en ferois rien, & n'osant lui répondre,
J'oublirois les moyens que j'ai de la confondre.
Je connois ma foiblesse, & sans les employer,
On me verroit sans fruit encor la renvoyer.

SCENE XV.

JASMIN, DIAPHANE.

JASMIN.

SEigneur, l'affaire est faite, & ma course est heureuse,
Le billet est rendu par certaine coëffeuse;
Temire a fait réponse, & d'un air aigre-doux,
Au Gascon dans ces lieux a donné rendez-vous.

DIAPHANE.

Nous les verrons venir, & déja la nuit sombre
Aux furtives amours semble prêter son ombre.
Ecoute, cher Jasmin, n'entends-tu pas des cris ?

JASMIN.

Ils iront doucement de peur d'être ſurpris ;
Fille que l'on enleve, & qui conſent à l'être,
N'a garde de crier.

DIAPHANE.

Le ſcelerat, le traître !

JASMIN.

Tout dort, & votre eſprit de ſoupçons travaillé..

DIAPHANE *en pleurant.*

Hélas lorſque tout dort, le crime eſt éveillé.

JASMIN.

Quoi, Seigneur, de pleurer vous faites la folie ?

DIAPHANE.

Un Héros peut pleurer une fois en ſa vie.
Ah ! pour le coup on vient, je ne me trompe pas.

JASMIN.

Oüi vous avez raiſon, on marche à petits pas.

SCENE XVI.

TEMIRE, FATIME, & les ſuſdits Acteurs

TEMIRE.

Est-ce ici le chemin ?

FATIME.

Oüi, Madame, courage.
Carabin va venir.

DIAPHANE.

Je friſſonne, j'enrage :
Mais je vais dans ſon ſang éteindre ſon forfait.
L'infidelle !

JASMIN.

Pour moi, je me cache . . . eſt-ce fait ?

DIAPHANE.

J'entens encor du bruit, & j'apperçois le traître.
La lanterne qu'il tient me le fait reconnoître ;
Je vais les immoler à ma juſte fureur.

TEMIRE.

Eſt-ce vous Carabin ?

SCENE XVII. & derniere.

CARABIN, & les ſuſdits Acteurs.

CARABIN.

Etes-vous là, ma ſœur ?

DIAPHANE.

Sa ſœur ! Ah ! j'allois faire une belle ſottiſe !
Cet éclairciſſement m'épargne une mépriſe.

TEMIRE.

Que vois-je ? le Sultan . . . .

CARABIN.

Nous ſommes découverts.

Ah Sandis, nous allons retomber dans les fers.

DIAPHANE.

Eſt-elle bien ta ſœur ?

CARABIN.

Alcidor eſt ſon pere,
Je ſuis fils d'Alcidor, *ergo*, je ſuis ſon frere.

DIAPHANE.

Et pourquoi ſouffrois-tu qu'il oſât t'enlever ?

TEMIRE.

C'eſt que je vous aimois, & voulois me ſauver.

DIAPHANE.

Mais par quelles raiſons ?

TEMIRE.

La coûtume de France
Me l'ordonnoit, Seigneur.

DIAPHANE.

Oh quelle extravagance !
Puiſqu'un pareil motif avoit ſçû te guider,
Je ſuis trop délicat pour vouloir te garder.

JASMIN.

C'eſt fort bien fait, Seigneur ; renvoyez la matoiſe ;
Qu'elle faſſe à Paris l'amour à la Françoiſe.

DIAPHANE *à Temire.*

Moi, dont tu connoiſſois les vertus, les bontés,
Qui n'ai jamais agi que par tes volontés . . . .
Ah ! ſi dans ton pays tu déſirois de vivre,
Je t'adorois aſſez, cruelle, pour t'y ſuivre,
Et changeant tout-à-coup le Turban en Plumet,

J'aurois en petit Maître habillé Mahomet ;
Mais je ſuis trop piqué. Jaſmin, je veux qu'ils partent,
Et que de ce rivage à jamais ils s'écartent.
Pour que le ſpectateur ſe ſente remuer,
Il faut que quelqu'un meure, & je vais me tuer.

CARABIN.

Ah ! ne vous tuez pas avant notre voyage ;
Car ſi vous expirez, on nous remet en cage :
Que de la mort au moins nous ſoyons garantis.

DIAPHANE.

Hé bien, je me tuerai quand vous ſerez partis.

Fin de la Parodie.

LE BOLUS,

PARODIE DU BRUTUS de M. DE VOLTAIRE.

Par Mrs. DOMINIQUE & ROMAGNESI,
Comédiens Italiens ordinaires du Roi.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 24 Janvier 1731.

ACTEURS.

BOLUS, Doyen des Medecins.

TETU, fils de Bolus.

TUTIE, fille de Turquin.

CLAUDINE, Suivante de Tutie.

COCLIÇOLA.

MASSACRA.

SYROP.

LA SONDE, député des Chirurgiens.

DIAFOIRIUS.

Monſieur FLEURANT, Apoticaire.

Pluſieurs Medecins qui ne parlent pas.

Quatre Bedeaux.

La Scene eſt à Paris, dans l'Ecole de Medecine.

LE BOLUS,

PARODIE DU BRUTUS.

SCENE PREMIERE.

BOLUS, COCLICOLA, *plusieurs Medecins assis.*

BOLUS.

ILLUSTRES Medecins, dont les divines loix,
Disposent du salut des Peuples & des Rois,
Enfin notre ennemi commence à nous connoître ;
Et cet Operateur qui nous parloit en Maître,
Des fiers Chirurgiens le formidable appui,
Ce sot qui protégeoit de plus grands sots que lui,

Qu'on a vû ſi long-tems ſur les bords de la Seine,
Exercer malgré nous une ſcience vaine;
Exilé par l'arrêt qu'obtint notre courroux,
Nous envoye un Frater pour traiter avec nous.
La Sonde, qu'il députe, en ce moment s'avance,
Comme un Ambaſſadeur il demande audience.
Il eſt dans l'anti-chambre à croquer le marmot,
Voulez-vous lui parler, ou ne lui dire mot?

COCLICOLA.

Quoiqu'il vienne annoncer, quoiqu'on puiſſe en attendre,
Puiſqu'il ſe porte bien, il ne faut point l'entendre,
Tel eſt mon ſentiment; & notre auguſte corps
Ne voit ſes ennemis que malades, ou morts.
Votre fils, il eſt vrai, par ſon heureuſe cure
De ces audacieux a détruit l'impoſture,
Et ſon profond ſçavoir apprend à ces mutins,
Qu'ils doivent ſe reſtraindre au travail de leurs mains;
Cependant entraînés par d'extrêmes licences,
Ils ſaignoient malgré nous, faiſoient des ordonnances.
Que Turquin ſatisfaſſe à nos commandemens,
Et qu'il ne donne plus aucuns médicamens:
Ou s'il veut de notre Art exercer les myſteres,
Qu'éloigné de Paris, il purge nos Frontieres.
Ce nom d'Ambaſſadeur pourroit-il vous frapper?
Ne vous y fiez pas, on cherche à vous tromper.

BOLUS.

Vous ſçavez à quel point notre gloire m'eſt chere,
Mais plein du même eſprit, mon ſentiment differe.
Je vois cette Ambaſſaſſe au nom d'un Charlatan,
Comme un premier tribut que ſon reſpect nous rend.
La Sonde croit peut-être, aux enfans d'Hyppocrate
Inſpirer la pitié, mais en vain il s'en flate;
Nous avons tous juré de n'en jamais avoir:
Docteurs, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
Qu'il vienne contempler nos ſuperbes hermines,
Et qu'il tremble à l'aſpect de nos auguſtes mines.

COCLICOLA.

Oui, quoique cela ſoit & puerile, & plat,
Il faut faire à ſes yeux briller tout notre éclat.
Bedeaux, qu'on l'introduiſe, & par trois reverences
Qu'il marque le reſpect qu'il doit à nos préſences.
Bolus, c'eſt de vous ſeul que dépend le ſuccès,
Vous avez le premier intenté ce Procès;
De notre Faculté défendez la querelle,
Vous en êtes Doyen, & parlerez pour elle.

SCENE II.

LA SONDE, BOLUS, COCLICOLA, *Medecins.*

LA SONDE, *après s'être assis.*

SC. AVANTE Faculté, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce cercle fameux de sages ennemis!
L'ordre du Grand Turquin, qui près de vous m'envoye,
N'a rien que d'agréable, & fait toute ma joye.
Je viens offrir la paix à ces grands Medecins,
Du salut des mortels arbitres souverains:
Et dans ces lieux fumans de fréquentes saignées,
Qu'ils ont pendant l'hyver pour le rhume ordonnées,
(Bien souvent, entre nous, remedes superflus,)
Je reconnois ici cet insigne Bolus,
Qui risque tout pour rendre un malade à la vie,
Et qui ne l'abandonne enfin qu'à l'agonie.
Je revois près de lui le grand Coclicola,
L'intrépide Pancrace, & le fier Quinquina,
Et tant d'autres Heros dont les vertus sublimes,
Eternisent les noms par d'illustres victimes:
Je rends grace au destin, de ce qu'il m'a conduit
Dans cette docte Ecole où le sçavoir reluit;

Et non devant un tas de ſots Apoticaires,
Qui croyent mériter le nom de vos Confreres ;
Et qui de leur Latin uſant mal-à-propos,
En voulant l'expliquer font tant de quiprocos ;
Dont l'audace...

BOLUS.

Ah ! contre eux que rien ne vous échappe ;
Portez plus de reſpect aux Commis d'Eſculape :
Car un Apoticaire *eſt quaſi Medicus.*
Pourſuivez.

LA SONDE.

J'y conſens ; vous, n'interrompez plus ;
Je viens donc vous offrir, célébre Medecine,
Le ſirop lenitif d'une paix anodine.
C'eſt en vain que l'étu, par un coup de hazard,
Sur un heureux malade a fait briller votre Art ;
Quelque autre de cet Art, déplorable victime,
Lui fera bientôt perdre une ſi haute eſtime.
Ne vous prévalez pas d'un ſçavoir incertain.
Mais pour en revenir à mon Maître Turquin,
Par où mérite-t-il cette fureur extrême,
Et qui peut de ſes droits le dépouiller ?

BOLUS.

Lui-même.

S'il ne s'en fût tenu qu'à l'opération,
Il n'auroit pas perdu notre protection.
Qu'il ſonge, qu'il a fait un ſerment qui le lie,
Qu'il ne doit ſe mêler que de la Chirurgie.

LA SONDE.

Ah ! quand il ſeroit vrai qu'un peu d'ambition,
L'eût fait empiéter ſur la Profeſſion ;
Qu'il eût trop écouté ſa voix enchantereſſe,
De tout Chirurgien n'eſt-ce pas la foibleſſe ?
Pourquoi le chicaner, le pourſuivre aujourd'hui,
Quand ceux qu'il a tués n'ont rien dit contre lui ?
Etouffez d'un Procès les ſemences ameres,
Nous devons parmi nous vivre comme des freres.
Lorſque de Galien nous ſuivons l'étendard,
Le gain eſt notre objet ; nos Juges, le hazard.
Orgueilleux Medecins, quelle eſt votre manie ?
N'oſe-t-on s'affranchir de votre tyrannie ?
Un malade à nos ſoins n'oſe-t-il recourir,
N'eſt-il permis qu'à vous de le faire mourir ?

BOLUS.

Oui, nous ferons valoir les droits de nos Ancêtres,
Et vos pareils ſont nés pour ſervir ſous des Maîtres ;
Pardonnez-moi, Meſſieurs, ſi j'ai pû ſi long-tems
Tolerer de Turquin les progrès éclatans.
O toi, dont l'Art Divin ſuſpend nos funerailles,
Toi, qui nous rafraîchis, & purges nos entrailles,
Grand Eſculape, écoute, & reçois nos ſermens,
Pour tout le Corps, pour moi, pour mes petits enfans :
Si jamais parmi nous il ſe trouvoit un traître,
Qui regrettât Turquin, qui pût le reconnoître,
Que le lâche périſſe au milieu des tourmens ;

Et

Et que ſon corps privé de nos médicamens,
Languiſſe ſans ſecours, & qu'au lieu d'émetique
De la pierre infernale on lui faſſe un topique.
Jurez tous comme moi ſur ce Livre

Tous les Medecins.

Juro.

LA SONDE.

Moi de tous vos ſermens je dis du mirliro.
Ecoutez tous le mien : & moi ſur ces lancettes
Inſtrumens bien plus sûrs, ſandis, que vos recettes,
Je vous jure la guerre au nom du grand Turquin,
Comme vous la jurez à tout le genre humain.
Ennemis déclarés de vos vieux Aphoriſmes,
Nous en mettrons au jour les obſcurs Barbariſmes.
S'il ne tient qu'à jurer comme des poſſedés
Nous allons voir beau jeu.

Les Medecins ſe levent.

Medecins attendez :
L'audience déja vous gêne, & vous ennuye,
Quoiqu'elle ait été longue, elle n'eſt pas finie.
Je voudrois bien ſçavoir quel eſt votre deſſein ;
Lorſque vous retenez la fille de Turquin ?
Que dis-je ! ces bijoux, ces meubles, ces richeſſes,
De ſes heureuſes mains éclatantes proüeſſes,
Voulez-vous les garder ?

BOLUS.

Vous nous connoiſſez mal ;
On va lui renvoyer ſa fille, ſon cheval,

Tous ſes meubles enfin.

COCLICOLA.

Vous démentez l'Hiſtoire ;
On ne lui rendit rien, ſi j'ai bonne mémoire.

BOLUS.

N'importe, vous pouvez aller prendre chez moi
Sa fille.

LA SONDE.

Quoi, chez vous ? vous badinez je croi.
Avec vos deux garçons mettre une fille aimable !
Sandis, ce procedé, Bolus, n'eſt pas loüable :
L'expoſer à vos fils, deux têtes à l'évent,
Que ne la mettiez vous plûtôt dans un Convent ?

BOLUS.

Oüi c'étoit en effet ce que je devois faire,
Mais au nœud de la Piece elle eſt trop neceſſaire.
D'ailleurs je la nourris avec frugalité,
Elle joüit chez moi d'une entiere ſanté.
Prenez-la cependant, je vous accorde une heure ;
Pour aller de Turquin regagner la demeure :
En attendant ce tems reſtez dans ma maiſon.
C'eſt contre la coutume, & contre la raiſon,
La Sonde, que chez moi je vous donne un azile ;
Vous en deviez avoir un marqué dans la Ville.
Mais n'importe, venez, du parti que je prends
Pourront naître bientôt des faits intereſſans.
Allons, plus longs diſcours rendroient la ſcene fade ;
Adieu, vous avez fait une belle Ambaſſade.

Vous Docteurs ſuivez-moi, c'en eſt aſſez, partons.

à la Sonde.

Vous devriez ſortir, & c'eſt nous qui ſortons.

SCENE III.

LA SONDE, SIROP.

LA SONDE.

JE tiens les Medecins, & grace à leur folie;
Ils enferment le Loup, mais dans la Bergerie:
Maſſacra viendra-t-il?

SIROP.

Bientôt vous le verrez,
Avec lui dans ces lieux vous vous entretiendrez;

LA SONDE.

Crois-tu que chez Bolus il oſera ſe rendre?

SIROP.

Il y viendra, vous dis-je, & vous pouvez l'attendre.

LA SONDE.

Tu devrois bien, Sirop, m'en faire le portrait.

SIROP.

Ah! volontiers, je vais le peindre trait, pour trait.
Il eſt homme à tout faire, & d'un eſprit tranquille,
Quand il s'agit de nuire, il trouve tout facile.
Il eſt natif de Caën, ſon mauvais naturel
Se nourrit de Procès, de tumulte, & de fiel.

Qu'on ait tort, ou raiſon, ſon ame ſcelerate
Embraſſe le parti qui lui graiſſe la patte.
Il eſt entreprenant, inſenſible à l'honneur,
Et l'amour de l'argent peut ſeul flatter ſon cœur.
Incrédule à la fois, & ſur la Pharmacie,
Et ſur la Medecine, & ſur la Chirurgie,
Il les détruit, les ſert ſans aucun fondement:
C'eſt un Pirrhonien anté ſur un Normand.

LA SONDE.

Cet honnête homme là me ſera néceſſaire,
J'attens beaucoup de lui.

SIROP.

Laiſſez, laiſſez-le faire.
Dans toute la Province il n'a point ſon égal,
Et le drole eſt toûjours prêt à faire du mal.

LA SONDE.

Le charmant càractére... ah! je le vois paroître!

SCENE IV.

MASSACRA, LA SONDE, SIROP.

LA SONDE.

MAſſacra, qu'autrefois j'eus l'honneur de connoître,
J'ai vû tous ces Docteurs, rien ne peut les gagner.

MASSACRA.

Sur ceux de votre robbe ils prétendent regner.
Leur orgueil foule aux pieds la docte Chirurgie ;
Et tout ce que pour l'homme inventa la chimie.

LA SONDE.

Connoiſſez-vous quelqu'un qui pour vanger Turquin
A ſa juſte entrepriſe oſe prêter la main ?
Et qui pour renverſer leurs erreurs, leur empire ;
De concert avec nous, & s'uniſſe & conſpire ?
Peu ſont de cet avis : les eſprits prévenus
Des Medecins encor ne ſont pas revenus.
Les hommes en ſanté raillent la Medecine ;
Connoiſſent les abus de ſa fauſſe doctrine ;
Mais dans un mal preſſant il y faut recourir ;
La raiſon tombe, & cede à la peur de mourir.
Il en eſt cependant dont la maſle conſtance
Brave des Medecins la frivole aſſiſtance ;
Et meurent en héros, ſans attendre leurs coups.
Comptez ſur leur appui, ces gens-là ſont à vous.

LA SONDE.

De ces ſages amis que faut-il que j'eſpere ?
Serviront-ils Turquin ?

MASSACRA.

Ils ſont prêts à le faire.
Mais ne préſumez pas qu'en ces lieux de retour
Turquin puiſſe à ſon gré les traiter à ſon tour.
Ils ne ſe piquent point de l'honneur fanatique,
De ſervir de victime au pouvoir Chirurgique,

Ni du zele insensé de courir au trépas,
Pour appuyer un Art dont ils font peu de cas.
Je connois vos pareils, oüi leur vaine science,
Sur leurs meilleurs amis risque une experience;
Pour montrer vos talens vous pourriez de leurs corps
Faire l'anatomie, avant qu'ils fussent morts.
De plus où prendre un Chef?

LA SONDE.

Un Chef! je vous destine.

MASSACRA.

D'un Chef de conjurés je n'ai gueres la mine.

LA SONDE.

Si nous pouvions gagner le superbe Tétu...,

MASSACRA.

Oüi, quoiqu'à tout moment il prône sa vertu,
On pourroit....

LA SONDE.

De quel œil voit-il les injustices
Dont cette Faculté paye tous ses services?
Car je n'ignore pas qu'on lui refuse net,
Le titre de Docteur, & l'honneur du Bonnet.
Il les méritoit bien après sa belle cure.

MASSACRA.

Son cœur altier & prompt est plein de cette injure.
Je vous dirai bien plus, apprenez entre nous
Qu'il adore Tutie.

LA SONDE.

Et que ne parliez-vous?

Nous n'avions pas besoin de ce vain étalage,
De ces portraits diffus, & de ce verbiage.
Ne perdons point de tems . . écoutez-moi, Sirop :
Allez trouver Turquin, revenez au galop,
Nous entrons chez Tutie : aisément on devine
Les secrets de l'amour dans une ame enfantine ;
Pour peu qu'elle en ressente, elle agira pour nous ;
Allons nous éclaircir, & lui tâter le poulx.

SCENE V.

TUTIE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

OUi vous allez partir, & revoir votre pere,
La nouvelle en est sûre, & doit, je crois, vous plaire ;
Car pour vous marier il vous fait revenir.

TUTIE.

Tétu, mon cher Tétu, que vais-je devenir !

CLAUDINE.

Quoi l'auteur de nos maux, & de notre ruine
Que vous haïssiez tant . . . .

TUTIE.

Je le croyois Claudine ;
Mais je l'aime, & je sens certain je ne sçais quoi.

CLAUDINE.

Aime-t-on quand on haït ? vous vous mocquez de moi.

TUTIE.

Pour te bien expliquer un ſemblable myſtere,
Un récit des plus longs me ſeroit néceſſaire.

CLAUDINE.

Vous avez en parlant un ton ſi gracieux,
Que le plus long diſcours n'eſt jamais ennuyeux.

TUTIE.

Hélas de cet amour c'eſt toi qui fus la cauſe,
Et qui de ce poiſon me préparas la doſe.
Cruelle, avec tant d'art pourquoi me vantois-tu
Les charmes dangereux de l'aimable Tétu ?
Eh ! ne ſçavois-tu pas que le cœur d'une fille
Au récit d'un jeune homme, & s'agite, & petille ?
Tu le peignois charmant, & propre au doux lien,
Digne du choix d'un pere, & plus encor du mien.
Hélas, en t'écoutant ma timide innocence,
Ne put de mes déſirs vaincre la violence.
Tout m'aveugloit, je crûs découvrir dans ſes yeux
D'un romaneſque amour l'aveu myſterieux.
Une fille nubile eſt bientôt enflamée,
J'étois jeune, j'aimois, je croyois être aimée,
O douleur ! ô revers ! Bolus vieux chicaneur
Plaide contre mon pere, & détruit mon bonheur.
Turquin eſt décreté, ſoudain il prend la fuite,
Ne traînant que la crainte, & la honte à ſa ſuite.

Il m'abandonne enfin au pouvoir de Tétu,
Et ne laisse avec moi que ma seule vertu.

CLAUDINE.

Il faut vous en servir, car le voici lui-même.

TUTIE.

Pour allonger le tems cachons lui que je l'aime.

SCENE VI.

TETU, TUTIE, CLAUDINE.

TETU.

VOyons-la, n'écoutons que mon seul désespoir.

TUTIE.

Fuyons.... mais non j'ai trop de plaisir à le voir.

TETU.

Madame, pourrez-vous voir ici sans colere
L'ennemi déclaré de Monsieur votre pere?
De grace pardonnez si je viens en ce lieu,
Mais vous allez partir, il faut vous dire adieu.
Hélas! je suis fâché d'avoir pû vous déplaire;
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
Apprenez, pour calmer votre juste courroux,
Que je n'ai préferé que Galien à vous,
Mais qu'il terminera ma vie infortunée,
Puis qu'à vous offenser le sort l'a condamnée.

TUTIE.

Quoi le fils de Bolus, l'objet de mon effroi,
A fait chasser mon pere, & s'offre devant moi?

TETU.

Je devois soutenir l'honneur de mon Ecole,
Mais un prochain hymen Madame, vous console.
Un grand Operateur doit être votre époux;
C'est le seul Charlatan dont mon cœur soit jaloux;
Le seul dans l'univers digne de mon envie.

TUTIE.

Cache bien ton amour, malheureuse Tutie!
Sortons, où suis-je!

TETU.

Hélas, où vais-je m'emporter?
Vous partez, & je viens ici vous en conter,
J'ai perdu l'heureux tems où je devois vous faire
Un aveu qui devient aujourd'hui téméraire;
Avant tout ce procès, imbécile Tétu,
Tu ne lui disois rien, à quoi t'amusois-tu?

TUTIE.

Quels maux tu m'as causez, Bolus inéxorable!

TETU.

Vangez-vous sur son fils, il est le seul coupable;
Il a de la chicane allumé le flambeau,
Il poursuit votre pere, il vous aime.

TUTIE.

Tout beau!

J'entrevois vos deſſeins, & vous croyez peut-être
Pouvoir avec Tutie aimer en petit maître ;
Vous attendiez, Monſieur, pour me parler d'amour
Que de mon hymenée on eût marqué le jour ;
C'eſt agir ſans façon, mais perdez l'eſperance
De voir récompenſer une ardeur qui m'offenſe :
Soyez dans vos tranſports un peu plus circonſpect,
A mon époux futur vous manquez de reſpect.

Elle s'en va.

SCENE VII.

TETU *ſeul.*

OU ſuis-je ! qu'ai-je dit, & que viens-je d'entendre !
Ma foi je n'en ſçais rien ; quel parti dois-je prendre ?

SCENE VIII.

MASSACRA, TETU.

TETU.

MAſſacra, tu me vois inquiet, agité....

MASSACRA.

Tétu je vous entens : l'injuſte faculté
Du grand nom de Docteur vous ravit l'avantage,

Et dit pour ſes raiſons, que vous n'avez pas l'âge.

TETU.

Il faut donc radoter pour être Medecin ?
Il faut ſçavoir guérir, & je le ſçais enfin.
Mais ce n'eſt pas là tout, on m'enleve Tutie,
Et pour comble de maux ce ſoir on la marie.
Le dépit, le devoir, & la honte, & l'amour
Dans mes ſens ſoulevés diſputent tour à tour.

MASSACRA.

Pour moi j'épouſerois Tutie en votre place,
Et des fiers Medecins j'abaiſſerois l'audace :
Je ſervirois Turquin, même tout au plûtôt.

TETU.

Que dis-tu ? ce conſeil eſt d'un fieffé maraut.

MASSACRA.

Il le ſuivra pourtant.

TETU.

Non, non quoiqu'il m'en coute,
Je ne trahirai point...

MASSACRA.

Vous ignorez ſans doute
Que déja votre frere eſt de notre parti.

TETU.

A cette perfidie il auroit conſenti !
Mais la Sonde paroît, adieu je me retire :
Autre maraut qui vient encor pour me ſéduire.
Evitons les diſcours d'un fourbe mal à droit,
Paſſons à l'intérêt, ſi tant eſt qu'il en ſoit.

SCENE IX.

LA SONDE, TUTIE, CLAUDINE.

TUTIE.

QUelle nouvelle ? hé bien, que venez-vous m'apprendre ?
La Sonde, expliquez-vous.

LA SONDE.

Mon ordre eſt de vous rendre
Cette Lettre, Madame, elle eſt du grand Turquin.

TUTIE *à part.*

N'eſt-ce point une attrape .... il eſt un peu malin.

Elle lit la Lettre.

Je ne veux point troubler les jours de votre vie,
Si vous aimez Tétu, j'en ferai votre époux,
Mais à condition que de la Chirurgie
Il ſoutienne les droits, & s'uniſſe avec-nous.

Ah ! je l'avois bien dit, ce n'eſt qu'un ſtratagême ;
Quoi Turquin pour Tétu .... d'où ſçait-il que je l'aime ?

LA SONDE.

Ne le demandez point, il l'aura deviné.

TUTIE.

Vous voulez me tirer ici les vers du né
Parce que je suis jeune .....

LA SONDE.

Ah ! la chose est si claire.

TUTIE.

Je serois à Tétu, je servirois mon pere !

LA SONDE.

Je sçais qu'il vous adore.

TUTIE.

Il m'adore, & d'où vient ?

LA SONDE.

Bon, puis qu'il vous a vûë, il est sûr qu'il en tient :
Armez-vous de ses feux contre la Medecine,
Qu'un seul regard lui fasse abjurer sa doctrine.
Ne meritez-vous pas de faire par vos mains,
Et sur-tout par vos yeux le sort des Medecins ?

Il s'en va.

SCENE X.

TUTIE, CLAUDINE.

TUTIE.

JE n'examine point si c'est un artifice,
On me prend par mon foible, il faut que j'obéisse.

Va le chercher, va cours avec empreſſement,
Claudine, & reviens vîte avec ce cher amant.

CLAUDINE.

Madame à votre honneur vous faites une tache.

TUTIE.

Ah! puiſqu'il eſt heureux, il eſt bon qu'il le ſçache.

CLAUDINE.

Vous concevez peut-être un eſpoir dangereux,
Craignez....

TUTIE.

Il s'agit bien de combattre mes feux:
Il fera tout pour moi, n'en doute point, il m'aime.
Va dis-je!

SCENE XI.

TUTIE *ſeule.*

CEpendant, ce changement extrême,
Ce billet... de quels ſoins mon cœur eſt combattu!
Eclatez mon amour, taiſez-vous ma vertu.
Toi que je puis aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort, où nous n'oſions prétendre?
Quand pourrai-je avec toi, libre dans mes tranſ-
ports,
T'entendre, t'adorer, te parler ſans remords?
Mettons dans nos diſcours un peu de modeſtie,
Ils ne peuvent paſſer que dans la Tragédie.

Qu'importe, puiſqu'enfin ce ſont ſes propres mots,
Je fais la délicate ici mal à propos.

SCENE XII.

TETU, TUTIE.

TUTIE.

MAis il vient, quel plaiſir me cauſe ſa préſence !
Qu'il épargne de maux à mon impatience !
Qu'il vient vite !

TETU.

Ah ! Madame, eſt-il vrai qu'une fois
Je puiſſe en vous cherchant obéir à vos loix ?
Avez-vous en effet ſouhaité ma perſonne ?

TUTIE.

Vous me prenez ici je crois pour Hermione,
Et pour parler, ainſi que vous vous exprimez....

TETU.

Hé bien !

TUTIE.

Je veux ſçavoir, Seigneur, ſi vous m'aimez.

TETU.

Si je vous aime ! hélas, trop charmante Tutie,
Tout vous le dit, mes yeux, ma bouche, ma folie :
Commandez-moi, faut-il mourir à vos genoux ?

Mon ſort eſt en vos mains.

TUTIE.

Le mien dépend de vous.

TETU.

De moi! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine,
De moi! vous vous mocquez.

TUTIE.

Non, la choſe eſt certaine,
Par cet heureux billet nos maux ſont appaiſez,
Seigneur, ſçavez-vous lire?

TETU.

Oüi, Madame.

TUTIE. Liſez.

Pendant que Tétu lit.

Je puis donc me flater d'un prochain mariage....
Quelle grimace! ô ciel, vous changez de viſage,
Vous trouveriez-vous mal?

TETU.

Non, je me porte bien,
Et puis vous épouſer, mais je n'en ferai rien.

TUTIE.

Vous, Tétu!

TETU.

Cette Lettre, hélas! me déſeſpere.
Réduit au triſte choix, ou de trahir mon pere,
Ou de perdre aujourd'hui la fille de Turquin,
Je ne ſuis déſormais qu'un ſot, ou qu'un Coquin.

TUTIE.

Que choisis-tu des deux ?

TETU.

Dans cet état funeste,
Un regret héroïque est tout ce qui me reste :
Ou si l'ébloüissant a dequoi vous flatter,
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TUTIE.

D'un autre que de vous je serai donc la femme,
Et je vais épouser....

TETU.

Non, s'il vous plaît Madame,
Et je mourrai plûtôt qu'un autre ait votre foi.

TUTIE.

Que prétendez-vous donc, Monsieur, faire de moi ?

TETU.

Je veux que de Bolus vous deveniez la fille,
L'épouse de Tétu, l'appui de sa famille ;
Vous offrir pour exemple à la posterité,
Et vous incorporer dans notre Faculté.

TUTIE.

Je vous mériterois par une perfidie !

TETU.

Je trahirois ma gloire & l'auteur de ma vie !

TUTIE.

Si tu veux obtenir & mon cœur & ma main,
Il faut dès cette nuit aller trouver Turquin,
T'aboucher avec lui.

TETU.

Quel conseil détestable !
D'une telle action Tétu seroit capable !

TUTIE.

Adieu.

TETU.

Demeurez donc.

TUTIE.

Je n'y puis consentir ;
Détermine-toi donc, on m'attend pour partir,
Je ne dis plus qu'un mot, je pars, & je t'adore.
Epouse-moi, mon cher, il en est tems encore,
Tu peux tout reparer, que te faut-il de plus ?

TETU.

Il me faut votre haine.

TUTIE.

Ah ! discours superflus !
Il est tems d'employer ma ressource derniere :
Oüi si tu ne te rends à ma tendre priere,
Tu me vas voir percer ce cœur infortuné.

TETU.

Oh ! ma foi c'en est trop, je suis déterminé.
Je sçais que dans Paris rappellant votre pere,
De tous les Medecins j'attire la colere.
Je sçais que trahissant Bolus, & ses Consors,
Je prépare mon cœur à d'éternels remords.
Je ne le cache point, ce noir projet me choque,
La vertu le défend, mais mon amour s'en moque.

Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui vous aime à la rage, & déteste ses feux.

TUTIE.

Cette façon d'aimer est assez singuliere,
Mais enfin chacun aime, & pense à sa maniere.
Voici quelle est la mienne; apprenez petit fat,
Que j'aime cent fois mieux garder le célibat,
Quoique l'effort soit grand, que de me voir soumise
Au pouvoir d'un époux qui m'aime & me mépriſe.
Voici l'instant fatal qui va nous séparer,
L'Ambassadeur m'attend, il faut te déclarer;
Prens vîte ton parti, consulte, délibere,
Ou de perdre Tutie, ou de servir son pere.
Ce n'est qu'en te liant à sa profession,
Que tu peux aspirer à ma possession.

Elle s'en va.

TETU.

Ah! qu'une femme excelle en l'art de nous séduire!
Qu'on cherche Massaera, j'ai deux mots à lui dire,
Mais le voici.. je suis servi bien promptement.

SCENE XIII.

MASSACRA, TETU.

TETU.

AMi ſers la fureur d'un malheureux amant,
Suis moi.

MASSACRA.

J'ai tout prévû, j'ai fait une cabale
Dans certain Cabaret, à la Porte Royale.
Là Turquin nous attend, ne nous amuſons pas;
Point de foibleſſe humaine, & marchez ſur mes pas;
Mais quelqu'un vient à nous.

TETU.

Que vois-je c'eſt mon pere !

SCENE XIV.

BOLUS, TETU, MASSACRA.

BOLUS,

AH! te voilà mon fils, c'eſt en toi que j'eſpere.
Certain Chirurgien doit traiter cette nuit,
Un malade en danger, je viens d'en être inſtruit.

A la Porte Royale il tient ſon domicile,
Du fier Chirurgien rends l'audace inutile.
Va cours ſur ce malade exercer ton ſçavoir,
Ma tendreſſe t'en donne aujourd'hui le pouvoir.
En un mot qu'il gueriſſe, ou qu'il perde la vie,
Quoiqu'il puiſſe arriver tu feras mon envie.

TETU.

Ciel!

BOLUS.

Mon fils!

TETU.

Remettez ſon ſort en d'autres mains;
Et qu'un autre que moi termine ſes deſtins.

MASSACRA *à Tétu.*

Ah! quel déſordre affreux de votre ame s'empare;
Poltron!

BOLUS.

Vous refuſez l'honneur qu'on vous prépare?

TETU.

Qui moi? mon pere.....

BOLUS.

Eh! quoi votre cœur égaré
Des refus de l'Ecole eſt encore ulceré?
De vos prétentions je vois les injuſtices,
Ah! mon fils eſt-il tems d'écouter vos caprices?
Votre art ſauva les jours d'un pauvre moribond,
D'un honneur immortel cette cure répond;
Mon fils au doctorat a-t'il oſé prétendre,

Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre ?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur,
La ſcience vaut mieux que le nom de Docteur.
C'eſt aux Chirurgiens que tu dois ta colere :
De l'Ecole, & de toi je ſens que je ſuis pere ;
Si par tes ſoins heureux l'égrotant devient ſain,
N'exige rien de lui, ſois plus que Medecin.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carriere ;
Tes remedes peut-être entraîneront ton pere ;
Mais enfin par tes coups ſi je ſuis abattu,
Je renaîtrai bien-tôt & vivrai dans Tétu.

TETU.

Non, je ne puis.

SCENE XV.

COCLICOLA, BOLUS, TETU, MASSACRA.

COCLICOLA.

Monſieur, faites qu'on ſe retire.

BOLUS *à Tétu, qui s'en va avec Maſſacra.*

Va, cours.

COCLICOLA.

On vous trahit.

BOLUS.

Ah ! qu'entens-je !

COCLICOLA.

On conſpire :
De rebelles enfans de notre Faculté
Sont prêts avec Turquin de conclure un traité.
Turquin eſt à Paris, & ſes ſourdes intrigues
Juſques dans notre ſein ont ſçû former des brigues;
J'ignore encor l'auteur de la ſédition,
Mais j'ai de Maſſacra mauvaiſe opinion :
Ne craignez rien pourtant, j'ai raſſemblé l'élite
De tous nos Candidats ; ce ſont gens de mérite,
Qui dans l'occaſion feront un coup de main
Et ſçauront arrêter les progrès de Turquin.

BOLUS.

Des Docteurs ont formé ce projet téméraire !

SCENE XVI.

DIAFOIRIUS, COCLICOLA, BOLUS.

DIAFOIRIUS.

ON vous demande.

BOLUS.

Et qui ?

DIAFOIRIUS.

C'eſt un Apoticaire.

BOLUS *à Coclicola.*

Qu'il entre, vous, partez, & revenez bien-tôt
M'apprendre les auteurs de cet affreux complot.

SCENE XVII.

Les Medecins entrent, BOLUS.

BOLUS.

VOus venez à propos, vous êtes néceſſaires.
Docteurs, le croirez-vous? nous avons de faux freres:
Dans notre illuſtre corps il eſt des ſcelerats.

Tous.

O Ciel! que dites vous?

BOLUS.

Meſſieurs ne parlez pas,
Ecoutez ſeulement.

SCENE XVIII.

MONSIEUR FLEURANT, BOLUS, *les Medecins.*

BOLUS.

QU'est-ce qui vous amene?

Parlez Monsieur Fleurant.

FLEURANT.

Je suis tout hors d'haleine,
On vous trahit Messieurs.

BOLUS.

Nous le sçavions déja.

FLEURANT.

Oüi, mais vous ignoriez que c'étoit Massacra....

BOLUS.

Non, nous nous en doutions.

FLEURANT.

Et de plus que la Sonde
Ce sot Ambassadeur que tout l'enfer confonde,
Est cause....

BOLUS.

Je devois morbleu le renvoyer,
Ou le gardant chez moi le mieux faire épier.

FLEURANT.

Enfin j'ai découvert cette ligue fatale.
Ils étoient raſſemblés à la Porte Royale ;
J'ai conduit avec moi vos fidéles Bedeaux,
Qui portoient des bâtons en guiſe de faiſceaux :
J'aperçois Maſſacra, mon zele me tranſporte,
Je le fais entourer ſoudain par mon eſcorte.
Ne pouvant plus cacher ſa noire trahiſon,
Il fouille dans ſa poche, il en tire un poiſon ;
Poiſon qu'à vous, Docteurs, il deſtinoit peut-être ;
Et meurt en Medecin, quoiqu'indigne de l'être.
La Sonde prend la fuite, on le laiſſe courir,
Ne voulant point ici le faire revenir.
Et pour vous épargner un diſcours qui fatigue,
Qui tout pompeux qu'il eſt, réfroidiroit l'intrigue...

BOLUS.

Ah! quand nous connoîtrons les perfides auteurs
De ce maudit complot, prenez garde, Docteurs,
Fuſſent-ils nos amis, fuſſent-ils nos confreres,
Nos peres, nos enfans, nos couſins, nos comperes,
Il faut les en punir ſelon notre ſerment,
Et leur faire éprouver un juſte châtiment :
Banniſſons de nos cœurs une pitié frivole.

FLEURANT.

Ah! vous ne deviez pas lâcher cette parole ;
Car on n'attribuera qu'à la néceſſité
Tout ce que vous ferez par généroſité.

BOLUS.

Je m'embarraſſe peu de cette bagatelle,
Eſt-ce par la raiſon aujourd'hui qu'on excelle ?

A Fleurant.

O toi, dont l'ignorance & l'aveugle deſtin,
Au lieu d'un Cliſtorel dut faire un Medecin,
Sois-le, prens ce bonnet, que ta tête le porte.

FLEURANT.

Je ne ſçais pas un mot de Latin.

BOLUS.

Et qu'importe ?

FLEURANT.

Ce n'eſt pas mon ſçavoir que vous récompenſez.

BOLUS.

Pour être Medecin, vous en ſçavez aſſez.

SCENE XIX.

COCLICOLA, BOLUS, FLEURANT, *les Medecins.*

BOLUS.

HE bien, Coclicola, qu'a-t'on fait des rebelles ?
Ils ſont ſaiſis, ſans doute ?

COCLICOLA.

Ils en ont fait de belles,
Hélas ! ſouvenez-vous que vous êtes Bolus.

BOLUS.

Vraiment, je le ſçais bien.

COCLICOLA.

Je n'en puis dire plus.
Liſez, vous connoîtrez les pratiques ſecrettes...

BOLUS.

Eſt-ce une lettre encor?

COCLICOLA.

Non, ce ſont des tablettes.

BOLUS, *après l'avoir lû.*

O pere infortuné! Viperinus, mon fils!
Meſſieurs, excuſez ſi... le pendard eſt-il pris?

COCLICOLA.

Avec deux conjurés qui marchoient à ſa ſuite,
Il s'eſt tant démené qu'il a mis tout en fuite,
Il reſte à vous apprendre un malheur plus affreux;
Sur cette liſte encor daignez jetter les yeux.

BOLUS.

Reliſons donc... ô ciel! Tétu! le puis-je croire...
Non, cela ne peut être, on veut flétrir ſa gloire;
Ici mal-à-propos vous le deshonorez...

COCLICOLA.

Vous vous trompez... il eſt le chef des conjurés.

BOLUS.

Sur quoi le juge-t-on? Ma tendreſſe réſiſte
A croire qu'il ait pû...

COCLICOLA.

Bon, il eſt ſur la liſte.

Que chez Massacra même a trouvé Rhubarbus.

BOLUS.

Pour le convaincre, il faut quelque chose de plus.
Cela ne prouve rien; & l'on peut par malice
Avoir écrit son nom.

COCLICOLA.

Ecoutez l'autre indice:
Sans armes, on l'a vû seul qui se promenoit,
Et qui ne parloit point; le fait est clair & net.

BOLUS.

Vous vous moquez de moi; quelle plaisante preuve!
Cette conviction est ma foi toute neuve.

COCLICOLA.

De plus, Tutie.

BOLUS.

Hé bien, que vous a-t-elle dit?

COCLICOLA.

Rien; faut-il de sa mort vous faire le récit,
Ou viendra-t-elle ici se tuer elle-même?

BOLUS.

Ni l'un ni l'autre.

COCLICOLA.

Hé bien, apprenez donc qu'elle aime,
Ou qu'elle aimoit Tétu.

BOLUS.

Qu'est-ce que cela fait?
Mon fils peut être aimé, sans commettre un forfait;
Mais ne peut-on savoir ce qu'elle est devenue?

COCLICOLA.

Que j'en faſſe un récit, qu'elle-même ſe tue,
Son ſort n'eſt pas encor tout-à-fait décidé.

BOLUS.

L'endroit n'en vaut pas mieux, quoique raccommodé.

COCLICOLA.

Oui, vous avez raiſon, Bolus, & plus j'y penſe,
Et moins à tout ceci je vois de vraiſemblance.

BOLUS.

Faites venir mon fils, je veux l'interroger;
Et s'il eſt criminel, vous pourrez le juger.
Meſſieurs... allez vous-en; il n'eſt pas néceſſaire
Que vous ſoyez préſens à ce qui va ſe faire.
Adieu, retirez-vous, vos roles ſont remplis;
Je vous ſuis obligé de tous vos bons avis.

SCENE XX.

BOLUS *ſeul.*

O Dieux! qui l'auroit crû! quelle affreuſe nouvelle!
A notre Faculté, Téju ſeroit rebelle!
Je ne ſuis point ſurpris que de Viperinus
Le perfide La Sonde ait ſéduit les vertus,
Car il n'en avoit point; on le vit dès l'enfance,
De tous nos anciens mépriſer la ſcience;

Mais Tétu, poſſeſſeur de tant de qualités,
Le modéle, & l'amour des Univerſités;
Tétu...

SCENE XXI.

COCLICOLA, BOLUS.

COCLICOLA.

DE nos Docteurs, la volonté ſuprême,
Eſt que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BOLUS.

Des autres conjurés, qu'en a-t-elle ordonné?

COCLICOLA.

De tous les Medecins le reſte eſt condamné,
Et vous pouvez juger Bolus, en conſéquence,
Qu'ils ſont morts en ſuivant la loi de l'ordonnance.

BOLUS.

Et du ſort de mon fils, je dois donc diſpoſer?

COCLICOLA.

Oui, l'on vous le permet.

BOLUS.

On n'en peut mieux uſer,
Je ne m'attendois pas à cet honneur inſigne;
Mais quelque grand qu'il ſoit, Bolus s'en rendra digne.
Je entrevois la fineſſe; & le ruſé Sénat

Veut

Veut tirer les marons de la patte du chat ;
Mais doutant de ſon crime...

COCLICOLA.

Il eſt trop véritable,
Car tous les conjurés l'accuſent.

BOLUS.

C'eſt le diable.
Pourtant quand on l'a pris il ne ſongeoit à rien ;
Je le crois innocent.

COCLICOLA.

Cela ſe pourroit bien.

BOLUS.

Mais déſarmé loin d'eux, que vouloit-il donc faire,
Pourquoi n'étoit-il pas avec ſon petit frere ?
Je crois que l'on me vend ici du *galbanum*.

COCLICOLA.

Par lui-même, *habebis confitentem reum*.
Le voici.

SCENE XXII.

TETU, BOLUS.

TETU.

Permettez qu'un fils...

BOLUS.

Alte-là, traître
De deux fils que j'aimai, j'étois pere, peut-être:
L'un ne l'eſt plus, après ſa noire trahiſon;
M'en reſte-t-il encor, dis, Tétu?

TETU.

Ma foi, non.

BOLUS.

Répons donc à ton Juge, & non pas à ton pere,
Et mérite la mort, par un aveu ſincere:
Tu devois cette nuit traiter avec Turquin;
Qu'avois-tu réſolu?

TETU.

Je n'ai réſolu rien.

BOLUS.

Un tel diſcours renferme un ſens impénétrable;
N'ayant rien réſolu, tu n'es donc pas coupable?
Si je n'ai plus de fils, tu n'es pas innocent;
Ergo: ceci pour moi devient embarraſſant.

TE'TU.

Hé bien, voici le fait : On m'a voulu séduire,
J'ai résisté long-tems avant que d'y souscrire ;
Mais j'adorois Tutie, on m'a fait mille tours,
La Sonde & Massacra, par leurs mauvais discours,
Secondant les transports d'une ardente maîtresse,
Ont pour un seul moment débauché ma jeunesse ;
Mais ce moment passé, je me suis repenti
D'avoir si lâchement embrassé leur parti.
Prononcez mon arrêt, disposez de ma vie,
A de vains préjugés Tétu la sacrifie :
Par un juste supplice, il faut épouvanter
Les cœurs infortunés qui pourroient m'imiter.

BOLUS.

Quoique ces deux beaux Vers soient pris dans Tiridate,
Il le faut avouer, sa grandeur d'ame éclate.

TE'TU.

Pour derniere faveur daignez m'ouvrir vos bras ;
Dites, du moins : Tétu, Bolus ne te hait pas.

BOLUS.

En cette occasion, faut-il que je t'embrasse ?
Tu sçais bien qu'autrefois Brutus fit dans la Place
Expirer ses deux fils sans en être affligé.

TE'TU.

Ce trait étoit trop dur, mais on l'a mitigé.

BOLUS.

C'est donner une entorse à l'Histoire Romaine.

TE'TU.

Et qu'importe, pourvû qu'on brille sur la scene.
D'ailleurs ses deux enfans reconnus criminels,
Etouffoient dans son sein les transports paternels ;
Mais pour me conserver une pitié sublime,
Je n'ai que commencé, sans achever le crime.
Vous voyez bien qu'après tous ces rafinemens ;
Vous pouvez m'honorer de vos embrassemens.

BOLUS.

Pour te les refuser serois-je assez barbare !
Qu'on mene de ce pas mon fils à Saint Lazare.
Ouf, je m'attendris trop, allons, embrasse-moi.

TE'TU.

L'ordre que vous donnez est fort tendre, ma foi.

BOLUS.

Oui, je sens que mes pleurs inondent ton visage ;
Va, porte à ta retraite un plus masle courage,
Regarde les tourmens sans trouble & sans effroi ;
Et sois, mon cher Tétu, plus Medecin que moi.

TE'TU.

Adieu donc, triste objet d'une vaine chimere ;
Vais être enfermé, digne fils d'un tel pere.

SCENE XXIII.

BOLUS *seul.*

PUisque l'on me dictoit un arrêt si cruel;
On devoit rendre au moins mon fils plus criminel.
Hé! l'on ne voit que vous; que venez-vous m'apprendre?

SCENE DERNIERE.

COCLICOLA, BOLUS.

COCLICOLA.

UNe nouvelle, hélas! qui va bien vous surprendre.

BOLUS.

Sans doute, vous venez pour me complimenter
De la part des Docteurs.

COCLICOLA.

Non, pour vous garotter.
Comme le châtiment n'est jamais légitime,
Lorsque le repentir fait avorter le crime;
La sage Faculté, pour de bonnes raisons,
Vous envoye à l'instant aux Petites-Maisons.

BOLUS.

Aux Petites-Maiſons !

COCLICOLA.

Oui, vous dis-je, & pour cauſe.

BOLUS.

Rendons graces aux Dieux !

COCLICOLA.

C'eſt bien prendre la choſe.

ARLEQUIN
AU PARNASSE,
OU
LA FOLIE DE MELPOMENE

Comédie Critique de la Tragedie de Zaïre.

En un Acte.

Repreſentée par les Comediens Italiens Ordinaires du Roi, au mois de Decembre 1732.

PREFACE.

ON peut dire que la petite Comedie, qu'on offre ici au Public, eſt ſon Ouvrage : Elle eſt compoſée de ce qu'on a recueilli de ſes diſcours & de ſes jugemens.

Certainement la diverſité des Génies, des Goûts, des Caracteres eſt trés-grande, & cependant, de tous ceux qui ont vû la Tragedie de Zaïre, il n'y en a pas un qui, éclairé ou par ſes propres lumieres, ou par celles d'autrui, n'ait reconnu tous les défauts, qui ſont reprochés à cette Tragedie dans la *Folie de Melpomene*.

Il eſt vrai que ces défauts frappans & reconnus, n'ont pas empêché que Zaïre n'ait eu toujours juſqu'ici le même cours & le même éclat de ſuccès; mais il eſt vrai auſſi que ce ſuccès apparent n'a pas empêché que tout le monde n'ait toujours dit les mêmes choſes à ſon deſavantage; contradiction qui paroît inconcevable & difficile à expliquer, mais, qui au fonds eſt très-ordinaire parmi les hommes, & qui ne peut jamais être regardée que comme un ſigne fâcheux pour le prétendu merite, qui eſt ainſi tout enſemble applaudi & réprouvé.

Rien de moins rare que des ſuccès, des proſperités, des triomphes en tous genres, qui en même tems qu'ils flattent & qu'ils éblouïſſent, ont encore plus de quoi confondre & humilier.

On ne voit que trop ſouvent triompher ainſi, au préjudice des femmes les plus aimables, une femme qui leur eſt infiniment inférieure en tout, excepté en coquetterie & en audace. Tout à coup cette coquette parvient au ſort, à l'empire d'une Venus; elle ſemble ſeule poſſeder tous les dons differens de plaire & de charmer: tout ce qu'il y a de ga-

lant s'empreſſe de groſſir ſa Cour & de porter ſes fers : Tout le reſte de ſon ſexe eſt ou abandonné ou dans la crainte de l'être ; enfin, la mode de l'adorer eſt une mode univerſelle. Voilà de quoi s'extaſier de ſa gloire, & elle n'y manque pas ; mais voici un revers bien mortifiant : c'eſt que du même fonds que partent les acclamations qui l'enchantent, de ce même fonds s'élevent mille voix redoutables, qui lui reprochent, qu'elle n'a rien en effet de quoi triompher, qu'elle n'eſt rien moins qu'adorable & belle ; que tous ſes prétendus charmes ſont poſtiches ou imaginaires. Ceux mêmes qui paroiſſent les plus prevenus en ſa faveur, avoüent naïvement qu'ils ſont étonnés eux-mêmes de leur prévention, & qu'elle n'a preſque aucun fondement : ils avouent, ſans qu'on les preſſe, les uns que ſa taille au lieu d'être ſimplement majeſtueuſe, eſt giganteſque ; que ſon teint n'eſt brillant que parce qu'il eſt fardé : les autres, qu'aucun de ſes traits ne ſont faits les uns pour les autres ; qu'on n'y trouve aucune ſymetrie, aucune regularité ; qu'on y cherche en vain une vraie nobleſſe, une délicateſſe touchante, une grace naïve ; tous, qu'elle n'a ni mœurs, ni jugement, ni pudeur, ni décence, ni conduite ; & qu'une

fauſſe vivacité, une bizarerie libertine, un jargon ſingulier, & beaucoup d'effronterie, ſont les trois quarts de ſon mérite & de ſa vogue.

Il eſt viſible que malgré les apparences qui ébloüiſſent cette Coquette, elle n'a pas au fond de quoi beaucoup ſe feliciter & s'enorgueillir ; & telle eſt l'avanture de Zaïre. Le Public en a décidé ainſi.

C'eſt ſur cette déciſion qu'on a travaillé, & on a travaillé dans la vûë de ſon objet naturel, & du fruit qu'on en peut tirer, qui eſt de maintenir les idées établies & invariables du beau, du bon, du grand ; & de ce qui eſt oppoſé à ces caracteres, toujours ſeuls dignes de nos reſpects, de notre admiration, de nos louanges.

Tel eſt l'uſage important de la Critique : ſans elle le Goût, l'Eſprit, les Arts ni les Mœurs ne ſeroient point ſortis du déſordre, & y retomberoient ſans eſpoir d'en ſortir ; ſans elle nous n'aurions point eu de Racines ni de Corneilles, & nous courrions riſque ſans elle de n'en voir plus paroître, ſi le ſuccès de Zaïre étoit moins équivoque & moins

combattu : il eſt trop de conſequence que ces grands & dignes modeles en Dramatique ne ſoient ni ſupplantés ni mis en parallele avec des Genies qui ne leur reſſemblent en rien.

ACTEURS.

MELPOMENE, *Muſe de la Tragedie.*
THALIE, *Muſe de la Comedie.*
DOMINIQUE.
ARLEQUIN.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

MORPHE'E, *Dieu des Songes.*
TROUPE *de Songes.*

SECOND DIVERTISSEMENT.

TERPSICHORE, *Déeſſe de la Danſe.*
TROUPE *de Danſeurs & de Danſeuſes.*

La Scene eſt au Parnaſſe.

ARLEQUIN AU PARNASSE, OU LA FOLIE DE MELPOMENE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, DOMINIQUE, LES DANSEURS entrent tous éſoufflés.

ARLEQUIN *aux Danſeurs.*

RETIREZ-vous, vous autres, & allez prendre haleine dans ce bois: j'irai vous avertir quand j'aurai beſoin de vous. (*à Dominique.*) As-tu perdu l'eſprit, toi, de m'avoir amené par un chemin comme celui-ci?

DOMINIQUE.

Ai-je eu moins de peine que toi, à ton avis?

ARLEQUIN.

Va-t-en au Diable, avec ton Parnaſſe! Comment, morbleu? j'ai gravi comme un chat pour grimper juſqu'ici, & je vois que nous ne ſommes encore qu'à moitié chemin.

DOMINIQUE.

Je t'ai donc accuſé juſte, quand je t'ai dit qu'on n'y montoit pas ſi facilement que tu te l'étois imaginé.

ARLEQUIN.

Ah ventrebleu! le Mont Cénis n'eſt qu'une butte en comparaiſon, & il faut que ces Meſſieurs les Auteurs ſoient de grands Gaſcons quand ils parlent du Parnaſſe comme de leurs galleries.

DOMINIQUE.

Bon! les trois quarts, & plus, ne ſont pas ſeulement parvenus juſqu'où nous voilà; & je commence à bien augurer de notre voyage, puiſqu'on nous y a laiſſé arriver.

ARLEQUIN.

Oh, oh! tu te flattes déja; allons, tu ne démens point tes deux qualités, Poëte & Comédien.

DOMINIQUE.

Tu as tort, je ne m'attribuë rien: C'eſt

toi, au contraire qui, comme favori de Thalie, m'as ſans doute facilité cet accès.

ARLEQUIN.

En ce cas-là, tu ne me louës pas infiniment; & je me regarderai comme un favori très-diſgracié, ſi je n'obtiens pas d'autres faveurs.

DOMINIQUE.

En effet, tu as eu ton idée, quand tu m'as propoſé de t'amener ſur le Parnaſſe.

ARLEQUIN.

Ecoute, je ne ſçais pas trop comment cela m'eſt venu en tête; j'ai vû que nous n'avions point de Nouveautés pour reparoître à Paris; que les Auteurs du dehors ne nous preſentoient rien; que vous-autres, quoique de la Troupe, n'aviez rien fait à Fontainebleau; j'ai imaginé de venir en ceremonie faire une viſite à Thalie, & de tâcher d'en acrocher quelque choſe pour r'ouvrir boutique.

DOMINIQUE.

C'eſt bien fait, & cela eſt d'un bon Camarade.

ARLEQUIN.

Je t'ai amené, toi, comme devant ſçavoir le chemin, & point du tout; tu me

fais prendre par des broussailles diaboliques.

DOMINIQUE.

C'est que tu te rebutes facilement ; cependant nous ne sommes pas ici dans un si mauvais endroit, & les Muses viennent quelquefois s'y promener.

ARLEQUIN.

Par ma foi, tu me diras tout ce que tu voudras ; mais elles ont là une vilaine promenade : ceci me semble un désert ; il y règne un silence morne qui m'attriste ; on n'y entend pas le plus petit concert, pas même celui de quelques oiseaux ; & j'ai beau prêter l'oreille, il n'y a d'autre symphonie que celle de ces Messieurs de là-bas.

DOMINIQUE.

Crois-moi, encore une fois : nous ne sommes pas si mal, & nous ne serons pas long-tems sans voir venir quelqu'un.

ARLEQUIN.

Attendons, puisque tu le veux : mais voyons en attendant si tu as tout ton équipage.

DOMINIQUE.

Comment, & que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux sçavoir si tu as du papier, de l'encre, des plumes.

DOMINIQUE.

Ah! ſans doute : en ſorte donc que me voilà ton garçon Poëte.

ARLEQUIN.

Apparemment: tu dois même me ſçavoir gré de la preference ; allons, prépare toi.

DOMINIQUE.

Comment, eſt-ce que tu ſens déjà quelque inſpiration?

ARLEQUIN. *Il fait ſemblant de rêver.*

Attends ... je penſe qu'oui ...

DOMINIQUE.

Hé bien?

ARLEQUIN *fâché.*

Oh! que diable, tu es bien preſſé ; eſt-ce qu'on travaille ſi vîte, animal? ne crois-tu pas que je vais te donner en trois minutes, de ces piéces qui ſe font en trois ſemaines?

DOMINIQUE.

Ma foi, je le voudrois.

ARLEQUIN.

Fy donc! oh! je ne travaille que pour la gloire, moi.

DOMINIQUE.

Va, va, contente toi du profit.

ARLEQUIN *rêve encore.*

Paix, tais-toi : il m'arrive un surcroît d'idées..... fort bien.... je le tiens.... j'ai trouvé le titre....

DOMINIQUE.

Diantre ! la piece vaut faite : dis vîte.

ARLEQUIN *avec emphase.*

ARLEQUIN AU PARNASSE.

DOMINIQUE.

Hé bien oui, t'y voilà ; après ?

ARLEQUIN.

Comment, après ?

DOMINIQUE.

Vrayement oüi : quel incident, quelle action, en un mot de quoi rempliras-tu ton titre ?

ARLEQUIN.

Ah, ah ! voilà qui eſt plaiſant ; eſt-ce que tu ne vois pas d'abord ce que ce titre-là promet ?

DOMINIQUE.

Juſqu'à preſent je ne vois qu'un titre.

ARLEQUIN.

Hé bien, n'eſt-ce pas le plus fort fait ; & puiſque nous avons ici trouvé le titre, nous n'avons qu'à monter plus haut, nous trouverons la piéce.

DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Oüi, cela ſe trouve comme cela.

ARLEQUIN.

Allons, allons, dans l'enthouſiaſme où je ſuis, je ne veux pas me refroidir; marche à moi.

DOMINIQUE.

Me voilà.

ARLEQUIN. *Il le fait mettre à quatre pattes, & ſe met à cheval ſur lui.*

DOMINIQUE.

Qu'eſt-ce que vous faites donc?

ARLEQUIN.

Je te fais Pégaſe, mon enfant.

DOMINIQUE.

Attends donc, ſi tu veux.

ARLEQUIN *battant & piquant des deux.*

Ohé, ohé, ohé; haut le pied, Mallier.

Ils ſe culbuttent tous deux, & ſe retrouvent ſur le cul en ſe regardant.

ARLEQUIN.

Ecris, voilà la premiere Scene.

DOMINIQUE *en ſe relevant.*

Je refuſe le rôle, va-t-en au diable.

ARLEQUIN *appercevant Thalie.*

Eh vraiment tu avois raiſon; je vois Thalie qui vient à nous d'elle-même.

SCENE II.

THALIE, ARLEQUIN, DOMINIQUE.

THALIE.

QUe vois-je? c'eſt, je crois, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh oüi! Muſe badine, Muſe gentille, Muſe mes amours, c'eſt moi-même: donnez-moi votre gentille petite menotte à baiſer... Hom *ché guſto! ché ſatisfattione!* la voilà donc cette main ſecourable qui va nous tirer de peine..... *Il la baiſe encore.*

DOMINIQUE.

Nous avons grand beſoin, Déeſſe, que vous veuilliez vous employer pour nous.

THALIE.

Ce n'eſt pas tout-à-fait ma faute; Vous prenez des pieces, & vous en faites, le tout ſans ma participation.

ARLEQUIN.

C'eſt ce que je me tuë de leur dire; Ils font plus, ils ne me donnent plus de roles, à moi, parce qu'ils prétendent que

je n'ai point de mémoire ; auſſi j'ai pris mon parti de venir ici moi-même reclamer ma bonne Souveraine, & lui demander quelque morceau de ſon goût..... quelque choſe, là.... qui leur faſſe voir leur bec-jaune.

THALIE.

Vous vous y prenez ſur le tard, & même dans un moment où cela ne m'eſt pas poſſible.

DOMINIQUE.

En eſt-il où Thalie ne puiſſe pas produire?....

ARLEQUIN.

Bon! vous voulez bien dire cela; mais je ne ſuis pas aſſez balourd pour le croire.

THALIE.

C'eſt que vous ignorez ce qui ſe paſſe.

ARLEQUIN.

Quoi, vous ne nous donnerez pas ſeulement deux ou trois Scenes?

DOMINIQUE.

Pas la plus petite Parodie?

THALIE.

Oüi vraiment, une Parodie! ma ſœur Melpomene eſt bien en état d'être parodiée.

ARLEQUIN.

Comment donc, & que lui eſt-il arrivé?

THALIE.

Les Auteurs Tragiques, qui ne ſont pas plus ſoigneux de la conſulter que vous l'êtes à mon égard, & les applaudiſſemens que le grand nombre vient de donner, malgré cela, à une Tragedie de contrebande qu'on repreſente encore, lui ont abſolument fait tourner la tête.

DOMINIQUE.

C'eſt prendre les choſes bien vivement; & le petit nombre qui n'a pas été la dupe de cette Piéce, devroit avoir empêché ce fâcheux accident.

THALIE.

Vous ne connoiſſez pas Melpomene; ſon caractere eſt outré; Elle porte les choſes à l'extrême: Enfin, tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'elle eſt folle, & que ſa folie me paroît ſans remede. Elle court le double-mont avec je ne ſçai quelle ſuite qu'elle s'eſt faite depuis peu, & qui eſt toute auſſi folle qu'elle; mais nous allons tenir un conſeil ſur cet évenement, & je me rends à ce ſujet au ſommet du Parnaſſe où l'aſſemblée eſt convoquée.

ARLEQUIN.

Eh bien ! Voilà juſtement notre affaire ; ſa folie eſt un ſujet propre à notre Théâtre ; & je ſçavois bien, moi, que je ferois ma piece.

THALIE.

On pourroit ſe faire un ſcrupule de l'attaquer dans la ſituation où elle eſt : car certainement elle eſt bien malade. Juſqu'ici, quand je l'ai combatuë, ç'a été preſque à armes égales ; mais à preſent elle ne mérite plus que de la compaſſion.

ARLEQUIN.

Oh ! Thalie eſt bien compatiſſante ! C'eſt ſon naturel.

DOMINIQUE.

Sa compaſſion en nous mettant en œuvre, pourroit operer quelque heureux changement dans la Malade.

ARLEQUIN.

Et dans ſes Partiſans, dont quelques-uns méritent qu'on tâche de les guérir.

THALIE.

Oüi-da ; l'idée me touche, & j'y donne les mains ; vous n'avez qu'à reſter ici : Melpomene, dans l'agitation qui la promene, ne tardera pas à y paroître : exa-

minez-la, & vous verrez ce que nous en pourrons faire : l'heure de l'assemblée m'appelle, je vous laisse ; je reviendrai vous trouver.

ARLEQUIN.

Nous vous recommandons ses interêts.

THALIE.

Je les prendrai comme les miens propres.

Elle s'en va.

SCENE III.

ARLEQUIN & DOMINIQUE.

ARLEQUIN.

MA foi ceci va le mieux du monde, & tu ne peux pas douter à present que je n'en vienne à mon honneur.

DOMINIQUE.

Ne chante pas encore victoire.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

DOMINIQUE.

C'est que tu ne tiens encore rien.

ARLEQUIN.

Va, va, la folie de Melpomene remplira le titre d'*Arlequin au Parnasse*.

DOMINIQUE.

Oüi ; mais ſi tu parois devant elle ; elle te reconnoîtra, & ce ſera aſſez pour la faire fuir.

ARLEQUIN.

Tu m'y fais penſer, tu as raiſon : demeure toi, & ſonge à bien retenir ce que tu verras & ce que tu entendras ; je vais moi, me tenir à l'écart avec nos Danſeurs, & concerter avec eux quelque petit divertiſſement en l'honneur de Thalie ; vive l'eſprit ! au ſortir d'ici, je veux être en état de preſider à un Caffé.

Il s'en va.

SCENE IIII.

DOMINIQUE *ſeul.*

JE commence à croire en effet qu'Arlequin n'a pas été ſi mal inſpiré..... Mais qu'entends-je ?... Ce ſont des tons tragiques..... oüi..... je vois Melpomene.... elle s'avance ſeule..... retirons-nous dans quelque coin, & épions le moment de nous montrer à propos.

SCENE V.

MELPOMENE, DOMINIQUE *à part.*

MELPOMENE.

SEjour de Melpomene, asyle solitaire,
Des peines de mon cœur foyez dépositaire.
Et dédommagez-moi de l'outrageant oubli
Où mon culte à present demeure enseveli.

DOMINIQUE.

Ce début n'annonce pas, ce me semble, une aliénation d'esprit si complette, que l'a voulu dire Thalie.... écoutons.

MELPOMENE.

Cachez-vous desormais, Racines & Corneilles.
Il vous sied bien encor d'étaler pour merveilles
Des ouvrages sans feu, sans grace & sans raison!
Tisiphone, accourez, & de votre tison,
Brûlez, mettez en feu ces vieilles rapsodies,
Dignes si justement des traits des parodies:
Et ne laissez briller au Théâtre François,
Que les sectateurs nés de mes nouvelles Loix.

DOMINIQUE *à part.*

Oh pour le coup la pauvre Muse en tient; & Thalie n'en a pas dit assez.... Continuons d'entendre.

MELPOMENE.

MELPOMENE.

O vous chers favoris, de qui l'eſprit ſolide
Eſt depuis peu ma force & mon unique guide,
Dont l'art a ſçû ſi bien étaler ma beauté;
Brillez & triomphez, vous l'avez merité.

DOMINIQUE.

L'invitation eſt admirable!

MELPOMENE.

Et vous bons ſpectateurs, dégoutés de l'antique;
Que charme ma nouvelle & grande Poëtique;
Venez toujours en foule admirer ſes attraits,
Vous la reconnoîtrez toujours aux mêmes traits;
Toujours le même éclat, toujours la même grace.
Ordre, deſſein, eſſor, inconnus au Parnaſſe,
Le haut avec le bas, le non avec le oüi;
Peut-on d'un ſi beau neuf n'être pas ébloui?
Mais quel nuage épais vient obſcurcir ma vûë?
Quelle douce langueur ſaiſit mon ame émûë?
Je ſens que le ſommeil vient aſſoupir mes ſens
Que je vais en dormant former d'heureux accens!
Jamais je ne ſuis mieux par Phœbus inſpirée,
Que lorſqu'au doux ſommeil je ſuis ainſi livrée;
Les rêves à l'envi bâtiſſent mon ſujet,
Je m'éveille, je dicte, & le chef-d'œuvre eſt fait.

Elle ſe laiſſe tomber ſur un lit de gazon, & elle s'y endort.

On joue un ſommeil ; Morphée arrive avec les Songes qui forment des danſes.

MORPHE'E *chante.*

Dormez, dormez, ſçavante Melpomene,
Repoſez-vous ſur nous du ſoin de votre Scene,
Nous y brillerons plus qu'au nouvel Opera :
Si nous ſommes uſés dans le chant, dans la danſe ;
Lorſqu'en grands vers on nous verra
Nous charmerons toute la France.

On entend une ſymphonie bizarre ſur laquelle les Songes forment des pas ſinguliers en attitudes Tragiques, avec quelques exclamations Comiques. AH ! DIEUX ! CIEL ! Seigneur ! Mon Pere ! Soutiens-moi ! *dans les differentes Céſures de l'air.*

MORPHE'E *chante.*

Travaillez d'après nous, vous ne ſçauriez mieux faire,
Nous ſeuls pouvons fournir à preſent du nouveau ;
Qu'importe qu'il ne ſoit pas beau,
Pourvû qu'il n'ait rien d'ordinaire.

Les Songes reprennent leurs danſes, & ſortent en battant des mains, & en s'applaudiſſant.

DOMINIQUE *s'avance.*

Oh parbleu en voilà en effet, de l'extraordinaire! C'eſt-là ſans doute cette ſuite nouvelle que Melpomene s'eſt formée depuis peu; elle eſt tout-à-fait bien entenduë & bien choiſie; il y aura bien du malheur ſi dorénavant avec de tels ſecours le Théâtre François ne regorge pas de grandes Tragedies; mais la voilà déjà qui s'éveille, vous verrez que ce ne ſera qu'une Tragedie en un Acte.

MELPOMENE *s'éveillant.*

Quel tiſſu de beautés! Quelle foule d'idées!
O ſituations, vous ſerez bien fondées!
Je viens d'imaginer le plus divin morceau,
Qui ſe ſoit enfanté ſur le double côteau.

DOMINIQUE *à part.*

Bon! preſentons-nous; voici le moment: mais donnons-nous pour Comedien François. Ce qu'elle vient de produire me paroît de leur reſſort.

MELPOMENE *le voyant.*

Quel eſt l'audacieux qui d'un pas téméraire,
Oſe ainſi pénétrer juſqu'en mon Sanctuaire?
GARDES, qu'on le ſaiſiſſe. . . . .

DOMINIQUE *se jettant à genoux.*

Ah! Madame, ſuſpendez un ordre dont je ne ſuis pas digne : Je ſuis un député malencontreux de la grande Troupe de Paris, qui viens implorer votre aſſiſtance, pour vos fidéles ſujets que j'ai laiſſés dans le plus grand de tous les embarras.

MELPOMENE *s'adouciſſant.*

Levez vous, levez-vous,
Et n'appréhendez rien; je n'ai plus de courroux.
Vous venez, dites-vous, me demander mon aide?
De vos maux, il eſt vrai, ſeule j'ai le reméde;
Et dans le moment même il vient de m'arriver
Le ſeul qui vous ſoit propre, & qui va vous ſauver.
Imprimez des billets, préparez votre Caiſſe.
Jamais de feu Boyer la plus heureuſe Piéce
N'aura d'un tel concours vû les flots aſſemblés,
Ni vû de plus d'argent vos coffres-forts comblés.

DOMINIQUE.

Ah! les agréables promeſſes! qu'il me tarde, divine Muſe, de les voir accomplies! Mais, oſerois-je vous demander le titre de ce chef-d'œuvre?

MELPOMENE.

Le titre? eſt-ce donc là ce dont on s'embaraſſe?
C'eſt, quand l'ouvrage eſt fait, que le titre prend place.

DOMINIQUE.

Ah! Vous avez raiſon, & c'eſt au plan qu'il faut s'attacher.

MELPOMENE.

Autre ſotiſe encor ! C'eſt bien à Melpomene
A s'impoſer d'un plan la néceſſité vaine ?
Ou je le prends tout fait, ou bien s'il ne l'eſt pas ;
Il ſe forme tout ſeul, ce n'eſt point l'embarras ;
D'ailleurs, j'ai tant de Vers fondus dans la memoire
Que je ne dois jamais douter de ma victoire ;
Et ſitôt qu'en dormant un ſujet m'eſt venu,
Je n'ai qu'à le donner, d'abord il eſt couru ;
Voulez-vous à l'inſtant en faire ici l'épreuve ?
Cinq Actes, paroiſſez, & donnez-en la preuve.

SCENE VI.

Les cinq Actes paroiſſent : Deux entrent par la droite, deux par la gauche, & un par le milieu ; ils ſe placent dans l'ordre des chiffres qu'ils ont chacun ſur le devant de la tête.

DOMINIQUE.

Effectivement, les voilà tous cinq.
J'avouë que cela me paroît admirable !

MELPOMENE.

Attendez, attendez, vous n'êtes pas au bout ;
Mais mettez-vous en place, & peſez bien le tout.

DOMINIQUE *à part.*

Ce ſont les Songes eux-mêmes mis en Tragiques.

Elle va parler bas un inſtant aux 5. Actes, & elle revient ſe placer, & dit :

Ouvrez, beau premier Acte.

Le I. ACTE *s'avance & bien tendrement dit,*

Ah! d'une part j'expoſe
Un Soudan doucereux, un Tartare à l'eau-roſe;
Et qui plus Celadon qu'un Heros de Roman
Habille à la Françoiſe, un Amour Muzulman;
De l'autre, je fais voir une jeune Princeſſe.
Qui ne connoît de foi, de loi, que ſa tendreſſe,
Ou qui ne reconnoît d'autre religion,
Que celle qu'on reçoit de l'éducation.

Le II. ACTE *approche & d'un ton ſoutenu;*

Alors, moi qui du nœud dois aſſembler la trame,
Je viens jetter le trouble & l'effroi dans ſon ame,
Et lui repreſentant ſes devoirs oubliés,
Je lui reproche en vain qu'elle les foule aux pieds.

Le IV. ACTE *accourt & d'un ton très-empoulé,*

Auſſitôt je paroîs.....

Le II. ACTE.

Et pourquoi donc paroître?

Le IV. ACTE.

Vous ne voyez donc pas que c'eſt un coup de Maître?

MELPOMENE *au quatriéme Acte.*

Laiſſez, laiſſez-le dire, il ignore notre art.

Le IV. ACTE *reprend ſur ſon premier ton.*

Je parois, & j'améne un débile Vieillard,
Qui courbé ſous les ans, ne ſe ſoutient qu'à peine;
De la reconnoiſſance alors je fais la Scéne;
Le bon homme attendri de voir ſous d'autres noms
Et ſa fille, & ſon fils.... leur fait de beaux ſermons;
Mais on a beau prêcher qui n'a cure d'entendre,
Sa fille, malgré lui, veut lui donner un gendre.
Et quel gendre! grands Dieux! Auſſi notre Barbon
Meurt, créve de douleur, autant que du ſermon.

Le II. Acte.

Hé bien, vous voyez donc que la piéce eſt finie?

Le III. Acte *s'avance & d'un ton doucereux dit,*

Attendez; doucement; j'ai la Péripetie:
Notre ſage Princeſſe oublie en un moment
Qu'elle a perdu ſon Pere, & court a ſon Amant:
Mais quel ſera le fruit de cette freneſie?
Le voici: Cet Amant prend une jalouſie,
Qui, juſqu'au dernier Acte allongeant l'action,
Porte la Tragedie à ſa perfection.

Dominique.

Fort bien: En ſorte que le ſecond & le quatriéme Actes ne ſont qu'un, & que le troiſiéme fait auſſi pour deux.

Le V. Acte *avance & d'un ton furieux.*

Alors, venant crier mainte & mainte Apoſtrophe,
Sans rien examiner je fais la Cataſtrophe.
J'améne mon Heros, mais entre chien & loup,
Et comme un ſcélerat, pour faire un mauvais coup;
Là le poignard en main il perce ce qu'il aime,
Puis dans ſon repentir il ſe perce lui-même.....
Peut-on jamais finir par un plus grand morceau?
Ah! Muſe vous pleurez!

Melpomene *eſſuyant ſes yeux.*

très-beau! très-beau! très-beau!
Vous avez tous ſuivi l'eſprit de Melpomene,
Soyez donc à jamais les Maîtres de la Scéne;
De conduite & de mœurs donnez-y des leçons,
Les régles d'autrefois ne ſont que des chanſons.
Vous (*à Dominique*) qu'un heureux inſtinct a conduit au Permeſſe,
Suivez-moi, je prétends vous dicter cette Piéce,

Qui bientôt fera voir par ſon brillant ſuccès,
Que Melpomene étoit dans un heureux accès.
Ils veulent ſortir.

SCENE VII.

THALIE *les arrêtant.*

Arrêtez, arrêtez, je viens ici moi même
Aux cinq Actes nouveaux ajoûter un ſixiéme.

Les V. ACTES *tous enſemble.*

Six Actes!

THALIE.

Pourquoi non? Vous allez convenir
Qu'il falloit celui-ci pour pouvoir bien finir:
C'eſt du grand Apollon, *(à Melpomene)* un decret qui vous touche,
Decret qu'il vous preſcrit d'entendre par ma bouche:
Et le Parnaſſe en Corps veut unanimement
Que vous vous conformiez à ce commandement.
C'eſt qu'attendu l'état où vous êtes réduite,
Vous ſoyez enfermée, & vous, & votre ſuite,
Pour vous faire d'abord prendre des alimens,
Enſuite vous donner de bons médicamens:
On doit à cet effet conſtruire une Retraite,
Où méthodiquement ce Dieu veut qu'on vous traite:
Voulant ſur le Parnaſſe, & pour bonnes raiſons,
Avoir dorénavant des Petites-Maiſons.

Le III ACTE.

C'eſt vous, Acte ſecond.

Le II. ACTE.

C'eſt plûtôt vous, Troiſiéme;
Qui nous faites couvrir de cette honte extrême.

L'ACTE

L'ACTE III.

Qui, moi ? qui par mon art & mes ſuſpenſions,
Mes exclamations ſur exclamations,
Mes dits, mes contredits, mes départs, mes rentrées,
Ai vû de mes tranſports les ames pénetrées.

L'ACTE IV.

Ah ! tout ce rempliſſage & toutes ces rumeurs
Eſtoient trop au-deſſous de mes nobles clameurs !
Je vous avois tracé la route la plus belle,
Un bracelet l'avoit rendu ſi naturelle ;
Vous n'aviez qu'à la ſuivre, elle eût eu ſon effet,
Zaïre n'auroit pas commis un grand forfait ;
Le bon Sultan lui-même eût eu l'ame attendrie,
Et Luſignan ne fût pas mort de maladie.

L'ACTE V.

Ah ! quelle eſt votre erreur ? Ne vous en flattez pas ;
Le Soudan de ſon rôle étoit déjà ſi las,
Que dès le troiſiéme Acte, au milieu de la lice,
Les mains lui demangeoient de ſe faire juſtice ;
Mais, ſur un *Vous pleurez*, ne l'ayant pas voulu ;
Sur un billet en l'air enfin il l'a fallu ;
Et voilà le grand coup de la Peripetie.

L'ACTE I.

Et moi, j'avois ſi bien engagé la partie.

L'ACTE V. *au Premier.*

Oüi, c'eſt Vous.....

L'ACTE I. *à l'Acte V.*

Ah ! c'eſt Vous !

L'ACTE II. *au Quatriéme Acte.*

Ah ! c'eſt Vous !

L'ACTE IV. *au Troiſiéme.*

Ah ! c'eſt Vous !

THALIE *aux cinq Actes.*

Allez, vous n'avez rien à vous reprocher tous.

MELPOMENE.

O rage! ô déſeſpoir! ô Sœur, mon ennemie!
Ne m'a-t-on applaudi que pour cette infamie?
Et n'aurai-je charmé Nobles & Roturiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Pleurez, pleurez mes yeux, fondez en Cataractes;
Et noyez dans vos pleurs mes malheureux cinq Actes.

THALIE.

O le beau déſeſpoir! ô les nobles clameurs!
Voilà certainement d'héroïques vapeurs!
Mais marchez; & gardez de faire réſiſtance.

Ils s'en vont tous en pleurant comiquement.

THALIE *à Dominique.*

Pour vous, qui demandiez tantôt mon aſſiſtance,
Vous pouvez au Parterre aller preſentement
Donner pour nouveauté le preſent Jugement;
Et, pour que le ſuccès à notre eſpoir réponde,
Lui dire qu'Apollon prétend qu'il nous ſeconde.

SCENE VIII. & derniere.

THALIE, DOMINIQUE, ARLEQUIN, *avec les Danſeurs.*

THALIE.

Qu'entends-je? D'où part cette ſymphonie?

DOMINIQUE.

C'eſt Arlequin, ſans doute, qui vient vous donner une fête.

ARLEQUIN.

Oüi, divine Muſe; Terpſicore nous a conté ce qui vient d'arriver, & elle s'eſt miſe à la tête de nos Danſeurs pour venir avec nous vous faire compliment.

DIVERTISSEMENT.

On joüe une Marche.

TERPSICORE *amene les Danſeurs & Danſeuſes.*

LE CHANTEUR.

Triomphez, divine Thalie,
Que de vos jeux badins notre Scéne remplie
Ait à ſon tour les honneurs du ſuccès:
Que Melpomene & ſes accès
Nous tiennent lieu de parodie!
Que le grand nombre enfin vienne abjurer l'excès
Des applaudiſſemens qu'au Théâtre François
Ha donnés à la Folie.
Triomphez, divine Thalie,
Que de vos jeux badins notre Scéne remplie
Ait à ſon tour les honneurs du ſuccès.

On danſe.

TERPSICORE *danſe ſeule.*

THALIE *chante.*

Que vos pas joints à mes jeux
Réjoüiſſent notre Scéne;
Le Public en ſera mieux
De n'y plus voir Melpomene.

TERPSICORE & THALIE *danſent.*

VAUDEVILLE.

Le CHANTEUR.

Jadis on voyoit en France,
Des Ouvrages excellens;
A preſent les faux brillants,
Sont reçûs par préférence.
Quoi? le Public aujourd'hui
N'eſt-il plus ſemblable à lui?

IDEM.

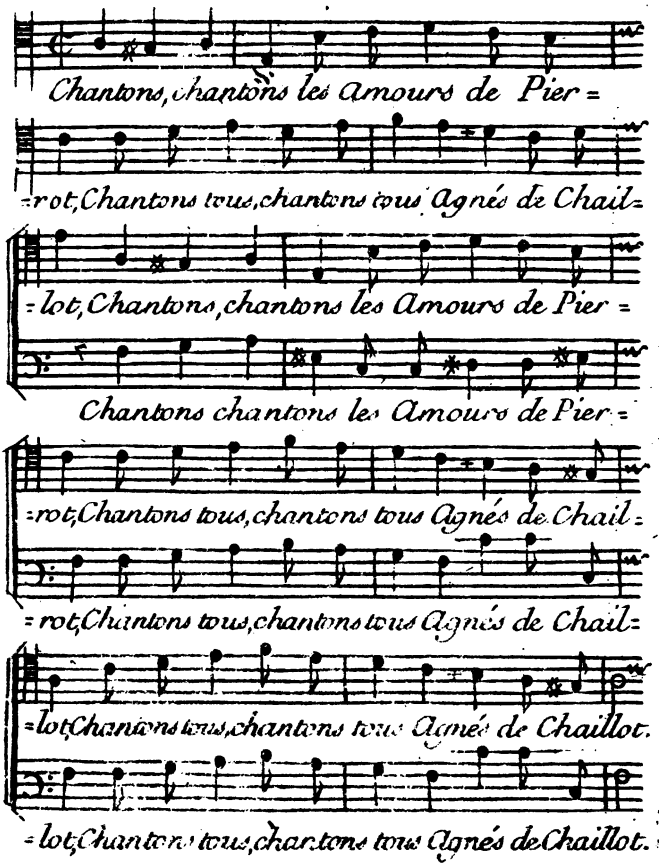
Bon Sens, Morale, Juſteſſe,
Jadis étoient en crédit;
A preſent on n'aplaudit,
Qu'à la verve qui les bleſſe.
Quoi? le Public aujourd'hui
N'eſt-il plus ſemblable à lui?

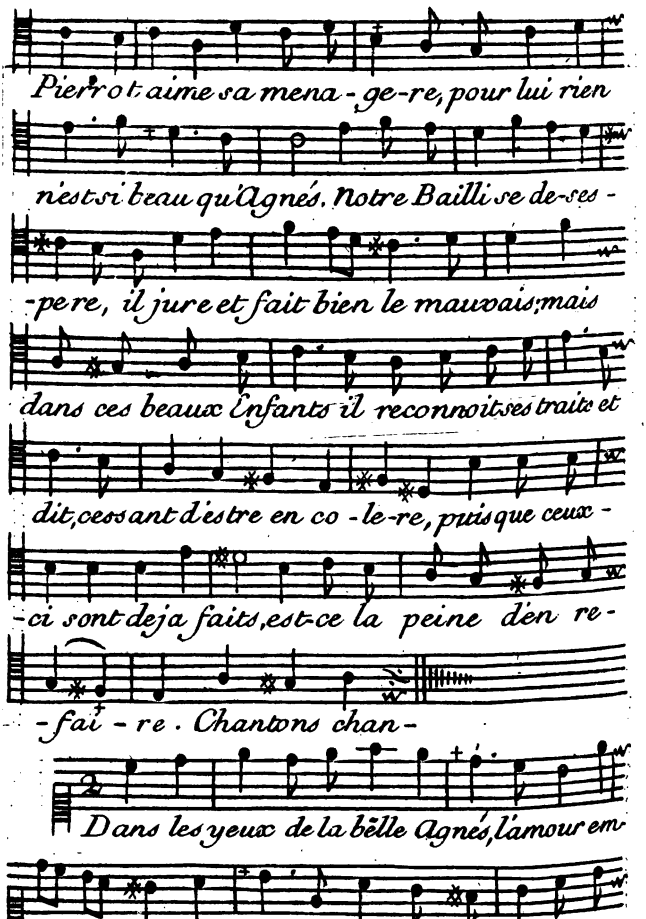
THALIE.

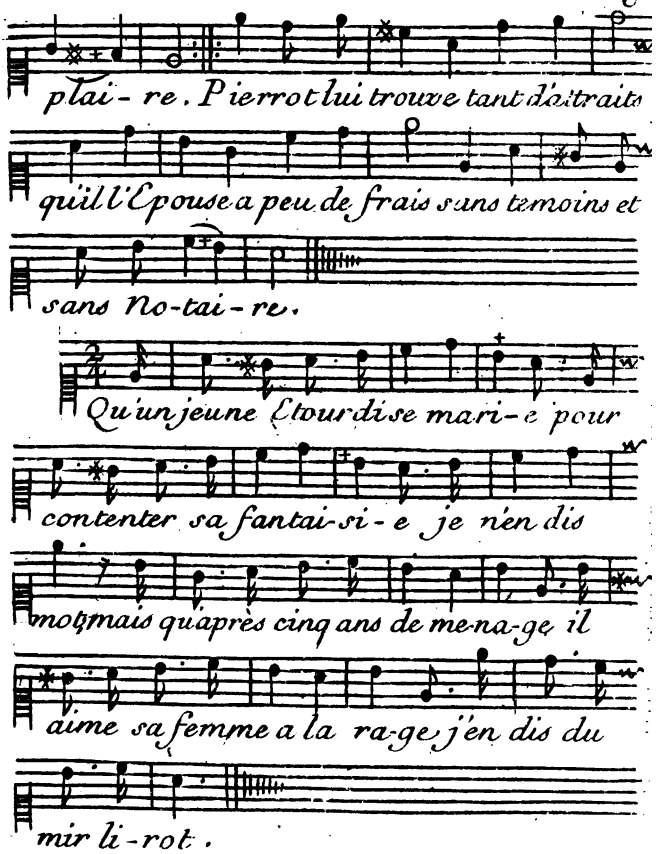
Non, ſur ſon premier ſuffrage,
On auroit tort de compter,
On le voit ſe rétracter,
Sitôt qu'il a lû l'Ouvrage;
Et le Public aujourd'hui
Eſt toujours ſemblable à lui.

FIN.

AGNÉS DE CHAILLOT




Pierrot aime sa menage-re, pour lui rien
n'est si beau qu'Agnés. Notre Bailli se de-ses-
-pere, il jure et fait bien le mauvais; mais
dans ces beaux Enfants il reconnoit ses traits et
dit, cessant d'estre en co-le-re, puis que ceux-
-ci sont deja faits, est-ce la peine d'en re-
-fai-re. Chantons chan-
Dans les yeux de la bélle Agnés, l'amour em-
-prunte tous ses traits; on fait son bonheur de lui


plai- re. Pierrot lui trouve tant d'attraits
qu'il l'Epouse a peu de frais sans temoins et
sans No-tai- re.
Qu'un jeune Etourdi se mari- e pour
contenter sa fantai-si- e je n'en dis
mot; mais qu'après cinq ans de me-na-ge il
aime sa femme a la ra-ge, j'en dis du
mir li- rot.